

Université de Toulouse-Le-Mirail
Département de sociologie – ethnologie

Master mention « Anthropologie sociale et historique »

Mémoire de Master 2

*Jean Rodes ou l'impossible destin d'un « voyageur
psychologue » (1867-1947)*

par Hervé Bouillac



Directeur de recherche : **Nicolas ADELL**

Septembre 2014

TABLE DES MATIERES

Introduction..... p.1

Première partie : D’Agen à Pékin ou comment devient-on grand reporter ?.. p.6

<u>1. Un « enfant mélancolique et sauvage »</u>	p.7
1.1. La famille Moutou-Rodes	p.7
1.2. L’univers d’un jeune garçon	p.7
<u>2. L’époque des tentatives avortées et de l’insouciance</u>	p.9
2.1. Parcours imposé	p.9
2.2. Une carrière militaire ?	p.9
<u>3. Premières contacts avec l’Afrique</u>	
3.1. L’Egypte ou le choc des sens	p.10
3.2. L’expérience coloniale au Soudan (Afrique occidentale)	p.11
<u>4. La montée sur Paris et les débuts dans le journalisme</u>	p.13
4.1. Paris, ville de tous les espoirs	p.13
4.2. Les premiers reportages	p.15

Seconde partie : Jean Rodes en Asie (1904-1931) p.17

<u>1. Les voyages en Chine : une longue tradition</u>	p.18
1.1. Du Moyen Age à la fin du XIX ^e siècle	p.18
1.2. Les écrivains voyageurs dans les premières décennies du XX ^e siècle	p.18
<u>2. Les missions de Jean Rodes en Chine</u>	p.19
2.1. Les commanditaires	p.19
2.2. Les objectifs	p.20
<u>3. Chronologie des voyages</u>	p.22
3.1. 1904-1913 : les six premières missions	p.22
3.2. 1914-1926 ou le temps des épreuves	p.23
3.3. Les derniers voyages (1927-1931)	p.25
<u>4. Ailleurs en Asie</u>	p.26
4.1. Les escales vers la Chine.	p.26
4.2. Au Japon	p.27

Troisième partie : Une vie, des figures p.29

1. Les figures de Jean Rodesp.30
1.1. Le militairep.30
1.2. Le grand reporterp.31
1.3. L'écrivainp.35
1.4. Le voyageurp.43
2. Un projet intellectuel ?p.45

Quatrième partie : Une difficile mise en cohérence biographique. p.52

1. Un récit fragmentép.53
2. Justifier ses choix P.55
3. Trouver des « fils conducteurs » ?p.62

Conclusion p.64

Annexes p.68

Bibliographiep.69

Sourcesp.73

Documentsp.78

INTRODUCTION

Printemps 1940, un vieil homme prend des notes dans un carnet. L'idée de la mort hante alors son esprit et se traduit par une préoccupation particulière : se « ménager une dernière demeure ». Il songe au cimetière de Monbusc, hameau qui se trouve près du Passage-d'Agen où il a passé toute son jeunesse. Pour ce dernier voyage, il souhaite se placer sous l'égide de la religion qui l'a accueilli, bien qu'« incroyant absolu », car il déteste les obsèques civiles. Lointaine est l'époque où il rêvait d'être inhumé sur la terre d'Egypte « sous un ciel de cobalt pur, dans l'évocation triomphale des grandes traditions... ». Il doit se renseigner sur le tarif d'une concession perpétuelle où il fera bâtir un caveau grâce à ses économies. Son souci principal est l'inscription qui sera gravée sur la plaque de marbre. Voici le texte qu'il imagine : « Ci-gît Jean Eugène Moutou-Rodes dit Jean Rodes » et envisage aussitôt d'ajouter : « Il rêva, jadis, sur les bords du fleuve, auprès duquel maintenant il repose, les grands voyages que par la suite il accomplit et ses rêves même furent dépassés par les spectacles émouvants, singulier ou pittoresques, qu'il a exactement décrits ». Son caveau devra être percé de chaque côté d'un hublot cylindrique de verre afin de manière à ce que l'intérieur de ne soit pas « plongé dans les ténèbres ». Au fond du jardin, on plantera deux cyprès et des rosiers grimpants. Sur le côté, deux bancs en pierre ou en ciment... Les mois passent. La guerre va se terminer. Le projet initial semble difficilement réalisable : le prix des terrains a augmenté et les matériaux sont réquisitionnés par les Allemands. Deux options se présentent : s'il décède avant la fin de la guerre, il sera inhumé dans le caveau du grand-père Rodes où se trouvent également sa mère et sa sœur. S'il vit toujours après la guerre, il désire l'être dans celui de son arrière grand-oncle, le chanoine Gillard et en outre y faire construire un tout petit monument sur lequel il fera apposer deux plaques de marbre portant deux inscriptions. Sur l'une : « Ci-gît le chanoine Gillard, aumônier du Lycée, collaborateur de *La Mennais à L'Avenir*, c'est lui qui, lorsque ce journal fut condamné par Rome, écrivit à son ami, le père Lacordaire : "Je me soumetts, moi aussi, mais en rugissant" ». Et sur l'autre : « Ici repose son arrière petit-neveu Jean Eugène Moutou-Rodes dit Jean Rodes, écrivain, journaliste, chargé de nombreuses missions en Orient et en Extrême-Orient. Arrête-toi, adolescent, et songe, un instant, à lui, comme il a, lui-même, constamment pensé à toi ».

Au XIX^e siècle, on a pu observer que de plus en plus de personnes se racontaient, oralement ou par écrit. Le phénomène, amplifié au siècle suivant, s'est accéléré ces dernières années. Raconter sa vie est une pratique courante aujourd'hui : que ce soit dans le cadre familial, amical, scolaire, professionnelle ou autres, les occasions sont nombreuses de relater des faits très variés et dont l'importance varie selon les contextes de l'échange. Parfois, il arrive que l'on ait à se raconter plus sérieusement, dans le cadre professionnel par exemple. Il faut être capable

de « se résumer » en quelque sorte et d'opérer des sélections dans la foule d'informations que l'on est susceptible de transmettre sur soi. Ainsi se construisent chez chaque individu ce que Paul Ricœur a appelé des « identités narratives » : personnelle, familiale, professionnelle, religieuse ... Il peut arriver qu'une personne manifeste le besoin de se raconter de manière plus détaillée, pour soi (et souvent pour des interlocuteurs qui ne sont pas mentionnés), dans des écrits privés (journal intime, mémoires etc) ou publiques. C'est le cas de l'autobiographie, cette forme dérivée de la biographie. Pendant des siècles, la vie de philosophe et surtout la vie de Jésus vont servir de modèles intériorisés aux récits de vie. Ce modèle se laïcise au cours du XVII^e siècle : à côté des vies religieuses s'écrivent des vies de laïcs, d'hommes importants surtout. Au XVIII^e siècle, le genre se divise et donne naissance, à côté de la vie écrite pour une autre personne, à l'autobiographie au sens strict du terme. Les *Confessions* de Rousseau constituent la matrice du genre. Avec Rousseau, le regard de l'Homme ne s'oriente plus vers le ciel comme avec saint Augustin, mais vers lui-même. Le fait que l'on soit à une époque où un projet de connaissance de l'Homme trouve de nombreuses expressions n'est pas étranger au déploiement de la biographie et de l'autobiographie. Le récit de vie est avant tout attestation de soi, de sa vérité ou de son œuvre. Ce n'est pas chose aisée : affirmation d'une identité, réflexion sur soi-même et le sens de son histoire, valorisation ou reconnaissance de compétences ou d'un talent sont autant de visées conscientes ou inconscientes de cette entreprise qui consiste à traiter sa vie comme une histoire. Ecrire sa vie est alors souvent synonyme de mise en cohérence de son identité. Or, parfois, chez certains autobiographes, une forme d'indétermination accrue vient troubler ou compliquer la mise en récit. Divers facteurs, d'ordre psychologique, affectif, familial, professionnel, peuvent entrer en jeu.

Les épitaphes envisagées par Jean Rodes à la fin de sa vie ne manquent pas de surprendre et de questionner. Leur longueur, l'hésitation quant au message à laisser, le « brouillage du flux généalogique » (D. Fabre), que l'on perçoit aussi dans le choix du parent auprès de qui reposer, laisse supposer une difficulté de sa part à faire la synthèse de son histoire. L'objectif de la présente étude est d'essayer de déterminer ce qui, chez Jean Rodes, peut expliquer un tel flottement. Si toutes les archives relatives à Jean Rodes constituent un récit dont il faudra essayer de dégager les spécificités et les enjeux, sa vie est faite de pratiques personnelles mais aussi professionnelles. La présente étude s'inscrit à la fois dans l'histoire de l'anthropologie mais également à la croisée de plusieurs approches anthropologiques (et de leurs déclinaisons) qui entretiennent entre elles et avec d'autres disciplines, d'utiles et féconds échanges d'ordre épistémologique et méthodologique : à la suite de la pensée d'un Clifford Geertz (et bien d'autres à sa suite) pour qui les grands écrits ethnographiques doivent être vus et lus avant tout comme un texte à décoder voire à « déconstruire » (et sa critique par un A.

Bensa et un J. Pouillon déplorant les effets pervers d'une sorte de retour à l' « anthropologie de salon »¹) et du travail d'un Vincent Debaene², qui, par sa thèse des « deux livres » de l'ethnologue, établit une coupure entre l'histoire de l'enquête et la construction du texte professionnel (critiquée, entre autres, par les mêmes A. Bensa et J. Pouillon, pour qui on ne peut étudier un récit uniquement comme « texte » et se passer de l'expérience de terrain³), s'est développée une réflexion plus générale sur les rapports entre littérature et ethnologie. Des rencontres et colloques associant des chercheurs de divers horizons disciplinaires sont organisés régulièrement et des ouvrages collectifs sortent régulièrement, qu'il s'agisse d'analyser les liens qu'entretiennent les ethnologues avec la littérature⁴ (en terme de style, d'influence, dans une vision comparatiste⁵) ou pour s'interroger, d'une manière quelque peu impertinente, sur les « terrains d'écrivains⁶ », écrivains qui diraient mieux le monde que les « anthropologues patentés ». En 1999, Marc Augé essaie quant à lui de comprendre la réticence des anthropologues à se définir aussi comme « voyageurs » et avance l'hypothèse d'une sorte de déni intériorisé⁷. Les ethnologues se sentiraient « vulnérables » face aux voyageurs littéraires (dont l'archétype est le voyageur en « Orient » du XIX^e siècle) car ils subiraient les « mêmes vertiges » que ces derniers. Pendant d'abord au récit qu'ils feront à leur retour, les écrivains-voyageurs, comme les touristes d'hier et d'aujourd'hui, vivraient leur voyage « au futur antérieur ». Pour M. Augé, si l'ethnologue prend conscience que tout le monde vit sa vie comme un récit, il serait à même de mieux comprendre les récits des autres.

Ces réflexions sont à croiser avec des approches nouvelles qui ont émergé dans le champ anthropologique : l'anthropologie de la littérature⁸, la sociologie de la figure écrivaine (déjà plus ancienne⁹) et l'anthropologie des figures savantes, avec toutes les nuances que cette notion recouvre. Cette dernière renouvelle largement la connaissance des vies savantes : il ne s'agit pas (ou du moins pas seulement) de réaliser des biographies (avec leurs enchaînements de milliers de faits¹⁰) à partir d'archives et de témoignages divers et souvent dispersés, mais de

¹ A. Bensa et J. Pouillon 2012, p. 13.

² V. Debaene 2010.

³ A. Bensa et J. Pouillon 2012, p. 14.

⁴ Voir, par exemple, *Ethnologie et littérature* 2005 ou T. Barthélémy et M. Couroucli 2008.

⁵ G. Toffin, qui en 1989, compare ethnologie romanesque et écriture de l'ethnologie.

⁶ C'est le thème de l'ouvrage dirigé par A. Bensa et J. Pouillon (2012), qui réunit des articles issus de discussions dans le cadre de séminaire de l'EHESS.

⁷ M. Augé 1999.

⁸ Pour un point de vue récent, voir le numéro de la revue *Pratiques* (J.M. Privat et M. Scarpa 2001) consacré à ce nouveau champ d'étude.

⁹ B. Lahire (2006) s'interroge la double vie des écrivains ; N. Heinich (2000) livre une véritable socio-anthropologie de la figure écrivaine en analysant entre autres, les façons d'être écrivain, la construction individuelle et sociale de l'identité de l'écrivain, les liens avec autrui.

¹⁰ Je pense à la biographie d'Albert Londres, de P. Assouline (1989), pour prendre un exemple d'un homme qui a exercé la même profession que Jean Rodés.

mener une réflexion véritablement anthropologique. Le colloque récemment tenu au Muséum de Toulouse sur « La vie savante. Formes et récits d'un style »¹¹, et les communications qui s'y sont faites, témoignent de la fertilité de la démarche. Il y a été question, à partir de cas singuliers, de possibilité ou non de faire le récit d'une vie savante, de transmissions, de filiation, et de mémoires, et enfin du récit de soi savant. Ce que cherche à dévoiler l'anthropologue, c'est avant tout le savant à « l'œuvre », une pensée en construction, des pratiques, des lieux, des relations¹², des représentations, d'éventuels conflits entre la sphère professionnelle et la sphère privée. La question des archives personnelles des savants est pareillement au cœur de la réflexion. Ce travail sur les archives peut prendre la forme d'inventaires¹³, d'une réflexion générale à la fois historique¹⁴, sociologique et anthropologique ou particulière¹⁵, et d'études consacrées à un savant¹⁶.

C'est dans ces différentes perspectives que ce travail a été entrepris, même si, étant donné l'étendue du sujet et la documentation disponible, il a fallu choisir un axe et une problématique dont l'exposition et les tentatives de réponses sont dévoilées dans les troisième et quatrième parties de ce mémoire. Dans les deux premières sections, j'expose un certain nombre d'éléments biographiques et insiste sur une expérience propre qui l'a fortement marqué. Ces détours, souvent très factuels, n'en sont pas moins indispensables pour comprendre le personnage et mener la réflexion.

¹¹ Tenu les 11 et 12 octobre 2012, et organisé par N. Adell, J. Lamy et A.-C. Jolivet.

¹² L'ouvrage de J.-F. Bert sur Mauss (2012) ou celui de Chr. Laurière sur Paul Rivet (2008) témoignent de la richesse de cette approche.

¹³ Pour les archives des scientifiques de la période moderne et contemporain, on se référera au guide réalisé par Th. Charmasson (2008).

¹⁴ Je songe au manuel de Ph. Artières et de J.-F. Laé (2011).

¹⁵ G. Laferté (2006) se demande par exemple ce que l'on peut faire des archives d'enquêtes ethnographiques. Il répond en affirmant qu'elles sont des outils privilégiés pour saisir à la fois l'historicité des sociétés qui font l'objet de l'enquête et l'historicité du regard scientifique. C'est une sociologie de l'enquêteur qu'il s'agit de conduire, à l'aide de ses archives (entretiens, papiers personnels, correspondance).

¹⁶ A titre d'exemples : *Les Cahiers de l'Herne* sur Michel Foucault paru en 2010 ; ou l'ouvrage collectif sur Françoise Dolto (sous la dir. de Y. Pottin, Paris, Gallimard, 2008).

PREMIERE PARTIE

D'Agen à Pékin ou comment devient-on grand reporter ?

1. Un « enfant mélancolique et sauvage »

1.1. La famille Moutou-Rodes

Eugène Moutou – Jean Rodes est le nom de plume qu’il se choisit par la suite – est né à Agen le 29 décembre 1867¹⁷. Son père, Alexandre (1836-1873), est négociant¹⁸ et sa mère, Marie (1843-1926), née Rodes, s’occupe du foyer qui compte aussi Marguerite, sœur aînée d’Eugène, née en 1863 et Joseph, frère cadet né en 1870. Malheureusement le jeune enfant n’aura guère l’occasion de grandir auprès de son père puisque celui-ci meurt à l’âge de trente-six ans. Eugène en a cinq. Bien plus tard, dans ses *Notes intimes*, Jean Rodes écrira – en rayant finalement ces quelques lignes d’aveu (par pudeur ?) – qu’il est « le fils d’un dément » et combien cet événement l’a marqué¹⁹ (il est pourtant bien jeune au moment des faits...). Il va vivre entouré de sa mère, sa sœur et son jeune frère, sous la tutelle de son oncle paternel. L’entourage semble très prévenant envers la petite famille, en aidant notamment la jeune mère à gérer l’argent du foyer, ce qui provoquera chez Jean Rodes un dégoût pour tout ce qui a trait à l’argent, confiera-t-il par la suite. C’est ainsi que les années vont passer, à la maison familiale du Passage-d’Agen, bourgade faisant face à Agen, de l’autre côté de la Garonne.

1.2. L’univers d’un jeune garçon

Jean Rodes parle à plusieurs reprises de son enfance et de son adolescence dans ses *Notes intimes*²⁰ mais aussi et surtout dans son roman *Adolescents. Mœurs collégiennes*, qui est en très grande partie autobiographique et déjà, introspectif.

Jean Rodes rappelle combien tout jeune, son entourage semble s’amuser de sa manière de tenir, avec fierté, la tête haute. Vers sept ou huit ans, sensible et timide à la fois, il repousse farouchement les embrassades des amies de sa sœur. A l’âge de onze ans, le jeune Eugène entre comme pensionnaire au collège Saint-Caprais d’Agen. Il y retrouve, un cousin, René Fourtau. C’est un bon élève, sans doute plus curieux que studieux. Dès la classe de septième (6^{ème}), il reçoit systématiquement les prix de la narration française et celui de l’analyse grammaticale, et régulièrement celui de gymnastique. D’autres prix, en discours latin, en dissertation littéraire,

¹⁷ D’après l’état-civil. Jean Rodes, dans un de ses recueils de *Notes intimes*, affirmera être né un 30 décembre...

¹⁸ L’alliance entre la jeune Marie et le négociant fut mal accueillie par la famille, notamment le grand-oncle, le chanoine Gillard, qui lui destinait quelque gentilhomme, éventualité qu’elle repoussa tout net.

¹⁹ «Je me souviens que l’on avait évité de le mettre dans un asile spécial, en prenant, chez nous, un "spécialiste" qui ne l’abandonnait pas un instant. Cet homme s’appelait "Maillard" et j’en ai longtemps gardé – ayant, à diverses reprises, assisté à une véritable lutte entre lui et mon père – la plus sinistre impression », *Notes intimes*, III, p. 13.

²⁰ Notamment le second carnet dont sont tirés la plupart des renseignements de cette partie.

viennent compléter le tableau d'honneur. Pour les sciences, par contre, il est toujours dans les derniers, une faible mémoire, un manque de labeur pour la compenser ne pouvant venir au secours d'un intérêt déjà très limité pour cette matière²¹. Cependant, en rhétorique, il semble doué d'un esprit plus scientifique : « la clarté, la précision et la sobriété ²²».

En dépit de ces résultats, le jeune garçon a du mal à s'habituer à ce nouveau cadre contraignant moralement et physiquement : un matin d'hiver, sous une épaisse couche de neige, il fait le mur et rentre à la maison du Passage où il est froidement accueilli ; on le reconduit sur le champ au collège. C'était d'autant plus tentant qu'un camarade l'avait défié de mettre ce plan à exécution... L'enseignement des pères n'est guère de son goût : la Réforme, la Révolution française, Pascal, Molières, les philosophes et tant d'autres, tout cela n'est qu'abomination à leurs yeux. Alors, durant les heures d'étude, caché derrière une pile de dictionnaires, il découvre les *Méditations* de Lamartine, les *Odes et ballades* de Victor Hugo, les *Nuits* de Musset, grisé par l'odeur de leur papier²³. Notre jeune romantique en herbe se dit ombrageux, doté d'un fort caractère. Avec quelques camarades (pas des fils de « hobereaux » ! comme le reste des élèves), il fait partie des « réfractaires ». Marqué par la rêverie, il aime analyser ses « premières souffrances de cœur » et ses accès de mélancolie. Il les exprime en particulier dans des lettres qu'il adresse à un jeune professeur, ancien étudiant en médecine, qui se montre plus attentif que les autres. Il devient le confident de l'adolescent qui aime l'entendre lui parler de lui, et « en fin psychologue », l'analyser et le classer parmi « les mélancoliques et les excessifs ». Eugène a environ quatorze ans. A quinze ans, il traverse une véritable crise de mysticisme, se voyant bien moine dans une cellule de l'ancien couvent des Carmes situé sur le coteau d'Agen. Ces années au collège sont aussi, si l'on en croit son roman *Adolescents*, paru en 1904, celles de l'éveil des sens et des « amitiés clandestines »...

Le jeune garçon rêve de voyages, d'aventures, rêves qui trouvent leur source certainement dans les histoires racontées par sa mère Marie et une tante à propos de quelques figures familiales : l'arrière grand-oncle, le chanoine Gillard, ami de Lacordaire et membre du groupe de Lamennais, qui fit le pèlerinage à Jérusalem et bénit à Agen, en 1848, l'arbre de la Liberté²⁴ ; surtout le grand-père Rodes, médecin militaire en Algérie, « qui fut républicain en temps de monarchie²⁵ », et qui mourut, encore jeune, en 1859²⁶.

²¹ *Notes intimes*, II, pp. 62-63.

²² *Ibid.* p. 64.

²³ *Ibid.*, p. 63.

²⁴ *Notes intimes*, I, pp. 47-48.

²⁵ J. Rodes 1904, p. 191-192.

²⁶ Jean Rodes repose au cimetière de Monbusc, dans la commune du Passage-d'Agen, aux côtés de son grand-père Rodes, de sa mère et de sa sœur.

Les années au collège passent. Supportant de plus en plus mal l'atmosphère et la discipline, il quitte l'établissement à l'âge de dix-sept ans, deux mois avant de passer le premier examen du baccalauréat qu'il obtient avec la mention « bien »²⁷. Il poursuit la préparation en vue du second examen en classe de philosophie au lycée d'Agen, en externe libre. Il a encore la foi, se confesse et communie de son propre gré. Mais, initié à de nouvelles disciplines (la géologie, la cosmographie, l'histoire des civilisations), il se détourne progressivement mais « irrémédiablement » de ses croyances religieuses au point de devenir très hostile à son égard durant les années qui suivent²⁸.

2. L'époque des tentatives avortées et de l'insouciance

Le bac en poche, le jeune Moutou n'a qu'une ambition... ou plutôt deux : poursuivre des études supérieures dans l'espoir de devenir agrégé de philosophie et entrer dans les armes pour finir officier. Intégrer Saint-Cyr ? Son oncle, qui est toujours son tuteur, s'y oppose fermement. Les officiers sont des « piliers de café et des buveurs d'absinthe » ! Aller à Paris préparer « Normale et les diplômes universitaires » ? Encore moins, Paris est une « ville de perdition » pour la jeunesse !

2.1. Parcours imposé

Face à ce mur d'incompréhension, Eugène part faire son droit à Bordeaux, où son oncle a pris soin de l'inscrire chez un notaire, en tant que clerc amateur. Ce n'est en rien, on le devine, une vocation ! Mais plutôt un besoin vital de liberté. Fuir ce milieu familial étouffant, tel est l'objectif premier. Les études et l'étude du notaire passeront après. Il échoue aux examens... Obligé de revenir au Passage (il n'avait sans doute pas réfléchi à ces conséquences-là...), il doit s'engager à repasser sa première année, qu'il préparera avec des livres. En attendant, il passe tous ses après-midis à « grossoyer » dans une étude d'avoué d'Agen.

2.2. Une carrière militaire ?

On ne fait jamais aussi facilement une croix sur ses rêves... et encore moins notre jeune « rebelle ». Eugène, comptant sur sa fraîche expérience dans le droit et espérant davantage de compréhension de la famille, reprend ses projets militaires antérieurs. Il est trop tard pour

²⁷ De 1874 à 1964, l'examen était en effet scindé en deux parties : l'une passée à la fin de la classe de première, l'autre à la fin de la classe de terminale.

²⁸ « Ses dogmes, allant du péché originel à l'Immaculée Conception, me paraissaient ou odieux ou absurdes. J'en abhorrais surtout la haine de la nature et de la vie qu'elle a héritée du judaïsme et qui, en dépit de tout, pèse si lourdement sur notre mentalité laïque soit disant affranchie. Les souvenirs que je gardais du collège où j'avais été élevé et l'espère de folie religieuse de ma sœur, que j'avais sous les yeux, ne pouvaient qu'accroître cette aversion dont j'ai manifesté, dans *Adolescents*, toute la virulence », *Notes intimes*, II, p. 67.

préparer Saint-Cyr, et se mettre à niveau dans les matières scientifiques... S'engager dans la cavalerie d'Afrique, en Algérie, voilà qui correspond à toutes ses aspirations ! Et tant pis si le diplôme du baccalauréat n'est pas, pour l'instant, valorisé comme il se doit. Mais voici que l'amour vient semer le trouble. A Agen, le jeune homme rencontre en effet entre temps une danseuse espagnole, membre d'un ballet de Barcelone. Elle devient sa première « maîtresse ». Pour éviter une séparation, il décide de suivre la jeune fille qui devait entrer au ballet du Grand Théâtre de Bordeaux. Il signe alors son engagement chez les hussards de cette ville. Mais les débuts sont chaotiques. Comment résister à l'appel de la passion quand on est enfermé dans une caserne ? Il découche. Il se fait « pincer » et fait de la prison régimentaire. L'oncle, ayant eu vent de tout cela, obtient la révocation de la jeune femme et son retour en Espagne. Eugène songe à faire des folies, à désertir mais, le temps aidant, la colère et la peine finissent par s'estomper. La formation se poursuit sans incident. Il devient un parfait « marchi » de la cavalerie légère, avec son uniforme bleu-ciel. Au bout de trois ans de service, très bien noté, le colonel de la compagnie lui propose de le garder jusqu'à ce qu'une vacance (de sous-officier) se produise, la logique voulant qu'il incorpore ensuite l'Ecole de Saumur pour obtenir le grade d'officier. Mais une nouvelle intrigue (amoureuse si l'on en croit la suite) et le règlement de la succession paternelle, à sa majorité, détournent le jeune homme de la trajectoire qu'il s'était fixée. Nous sommes vers 1892. Il rejoint la vie civile et plusieurs années de « folie » s'écoulent, en proie aux femmes...

3. Premiers contacts avec l'Afrique

3.1. L'Egypte ou le choc des sens

En 1893, Jean Rodes part pour l'Egypte, répondant à l'appel de son cousin René Fourtau, alors ingénieur géologue des *Chemins de fer égyptiens*. Ce dernier lui ayant fait entrevoir la possibilité d'entrer au service sanitaire international comme chef de poste dans le Sinaï²⁹, au bord de la mer Rouge, c'est sans hésitation que le jeune homme avait pris le bateau pour Le Caire, avec, pour une fois, l'assentiment de la famille³⁰. « Cela plaisait à ma fringale de vie exotique et aventureuse. » avoue-t-il³¹. Même si son projet professionnel n'aboutit pas, le voyage reste « inoubliable ». C'est un premier contact avec une Afrique tant rêvée ! C'est l'Afrique « la plus mystérieuse, la plus émouvante, celle des bords du Nil » qu'il contemple. Ses impressions, ses souvenirs, Jean Rodes va les coucher par écrit dans un roman de type

²⁹ Dans ces *Notes de ci de là*, Rodes dit être allé en Egypte pour passer un concours de garde-frontière, où il échoua. S'agit-il du même poste dont il est question ici ?

³⁰ Cette dernière y voyait, pour lui, un moyen pour rompre une liaison...

³¹ *Notes intimes*, II, p. 41.

orientaliste qui paraît en 1899 sous le titre d'*Heures Egyptiennes*. Elles ne se retrouveront ni sans ses notes, ni dans ses carnets de voyage.

3.2. *L'expérience coloniale au Soudan (Afrique occidentale)*

En 1895, Jean Rodes va en Algérie se présenter à un autre concours qui pourrait lui permettre de devenir administrateur de commune mixte. Mais c'est un nouvel échec... Les mois passent, sans que l'on sache très bien ce qu'il fait.

En 1897, un événement imprévu bouleverse une nouvelle le cours de son existence. Au cours d'un stage d'officier de réserve au 10^e Dragons, il est écrasé par son cheval lors d'une manœuvre. Son pied est brisé. Opéré à trois reprises, il reste « avec une ankylose irréductible de l'orteil droit » qui le contraint à faire un long séjour à l'hôpital militaire de Barèges, dans les Pyrénées. Il y fait la rencontre d'un jeune administrateur des colonies qui lui promet de le recommander au général de Trintinian, gouverneur du Soudan, auprès de qui il sert de secrétaire. La chance sourit. Le gouverneur – qui est sur le point de quitter sa fonction – le nomme adjoint des Affaires indigènes.

Jean Rodes s'embarque pour l'Afrique en novembre 1897. Son séjour durera environ huit mois. Arrivé à Saint-Louis, il remonte le Sénégal pendant neuf jours, sous 45°. Dans les stations où le vapeur fait un arrêt, les passagers font la visite des cimetières. A Podor, l'état lamentable des tombes lui serre le cœur : « Une seule était entretenue, celle d'un jeune officier dont la mère envoie de France l'argent nécessaire »³². A Kayes, où il y a un arrêt de deux jours, Rodes apprend sa future fonction : il sera adjoint du commandant du Cercle de Bamako. Le voyage reprend en train puis en convoi de voitures Lefebvre³³ sur les sentiers de brousse. Montés sur des mulets, Rodes et ses collègues se reposent chaque soir dans un village indigène. Ce premier contact avec cette autre Afrique le déçoit et le rend mal à l'aise : « Trop proche était peut-être le souvenir des pays arabes, qui ont exercé, sur moi, une si souveraine attraction »³⁴, confie-t-il a posteriori. Il commence à prendre des notes le 25 décembre. C'est dans ces notes que l'on peut lire les pages de Rodes les plus marquées de préjugés racistes : c'est un « pays de violences barbares et de carnages ». L'idéologie raciale qui vise à stigmatiser l'autre et à établir des hiérarchies au sein des sociétés humaines fait alors du corps un « lieu de cristallisation » selon la formule de David Le Breton. « Le corps étranger devient le corps étrange. La présence de l'Autre se réduit à celle des indices morphologiques qui vont le désigner racialement »³⁵. Jean Rodes, lui, abuse, comme on le verra, de ce moyen d'appréhender

³² *Notes de ci de là*, p. 6.

³³ Il s'agit de petites carrioles à deux roues tirées par un âne ou à bras d'hommes.

³⁴ *Notes de ci de là*, p. 4.

³⁵ D. Le Breton 2008, p. 43.

l' « Autre »³⁶. Ses préjugés ne se transforment pour autant jamais en haine raciste (son aversion il la réserve aux Anglais...). Avec le temps, ils tendent à s'estomper. Son regard change. Et puis d'autres « altérités » ont déjà trouvé et trouveront grâce à ses yeux.

En guise de compagne, son palefrenier lui indique une jeune Peuhle de 17 à 18 ans, qui lui servira de « tara mouso » (la femme de lit). Les pourparlers avec les parents se font par l'intermédiaire d'Abdoulaye, le jeune palefrenier. Tout se passe selon « le code du savoir-vivre indigène ». L'accord est conclu. La somme de 150 francs est donnée au père, ce qui est « fort correct et [qui] fait honneur à la famille », n'omet-il pas d'ajouter, toujours soucieux de son image... Puis vient la cérémonie :

[Elle] consiste en un tam-tam dont l'importance est basée sur le chiffre de la dot. Je garde surtout le souvenir de cette bacchanale nocturne, à laquelle, Marchand et moi, nous assistions, assis sur des chaises que l'on s'était procuré. Inoubliable sabbat d'Afrique, sous un ciel nocturne aux laitances d'argent, clameurs furieuses de griots à la lune ; vacarme des tabalas et des balaphons, auquel répondaient au loin le sanglot de l'hyène et le cri du chacal ; délire simiesque de gorges, de ventres et de croupes frénétiques ; énigme de la chair et du sang hostiles des races ; obscur effroi de mystérieuses lois violées. J'ai eu, tant qu'a duré cette saturnale, comme l'impression de maléfiques liens qui s'entouraient autour de moi³⁷.

Très vite, il se lasse d'elle et de son « automatisme de la fille d'amour ». Ses répulsions racistes reprennent le dessus : « son âme est plus loin de la mienne que ne le serait celle d'une bête familière, chien ou chat ». Et puis, il y a, chez lui, l' « angoisse et l'épouvante de la paternité », qui fait écho à la hantise du métissage si présente, idéologiquement, chez beaucoup d'Européens à cette époque. Un mois après, malgré sa « ligne pleine de courbes savoureuses », mais lui trouvant bien d'autres défauts, il décide de s'en séparer – une absence au fort de deux jours ayant servi d'utile prétexte à la répudiation – ce qui provoque le départ de toute la famille vers Kita. Elle sera remplacée par une jeune fille Mandingue, Sarah, « splendide créature, du type amazone, aux réactions physiques de cavales indomptées ».

Que note Rodes dans son carnet ? Il décrit le fort militaire, son environnement, les paysages, la vie au Cercle, sa chambre, ses escapades solitaires, à cheval vers le fleuve, des exécutions (d'une « sinistre horreur », mais il les décrit quand même... goût morbide ?), l'arrivée des colporteurs (les *dioulas*) avec leurs produits (barres de sel, guinée, toiles, pagnes de Ségou, couvertures du Macina, kola et verroteries) et leurs files de captifs ; les soirées passées au village noir à écouter les griots. Il explique ce que sont les villages-liberté, agglomérations d'anciens esclaves ayant fui leurs anciens maîtres pour venir se mettre sous la protection des forces coloniales (il remarque que dans les faits, ils sont souvent rendus si on les

³⁶ Personne n'y échappe, ni les Français du Midi, ni les Espagnols, ni les Italiens, que ce soir dans un sens « positif » ou « négatif », à ses yeux...

³⁷ *Ibid.*, p. 28.

réclame...), relate le conflit avec le roi Ba Bemka de Sikasso et signale les rivalités entre civils et militaires, qu'il va dénoncer à son retour en France et qui le fera connaître.

Le temps aidant, l'expérience de l'altérité semble agir quelque peu. Les répulsions disparaissent (mais les préjugés sont tenaces...) et font même place à une attraction qui devient maîtresse de lui, sans toutefois effacer le malaise des premiers temps, confie-t-il :

J'ai compris alors l'extraordinaire poésie pathétique de ces contrées nigériennes où la légende peut s'enrichir d'un passé tout proche encore d'atrocités et de malheurs. Les villages brûlés, les populations massacrées, les jeunes femmes et les enfants traînés au loin, vendus sur les marchés d'esclaves, de quel frémissement cela ne doit-il pas remuer l'âge de toute une race...³⁸

Les jours passent. L'ennui le guette. Tombé malade, il décide de se rendre au sanatorium de Kati où il reste quelques temps, « entre la vie et la mort ». Le médecin décide de la rapatrier. Avant même d'être rétabli, il rejoint à dos de mulet Kayes après trois semaines de voyage dans la brousse. Devant attendre un mois le prochain vapeur, il choisit de s'embarquer sur un des chalands qui descendent en convoi le Sénégal. Après 35 jours sur le fleuve, il arrive à Podor, d'où il peut espérer regagner Saint-Louis du Sénégal par le premier vapeur. Frappé d'une crise fièvre, il est obligé de s'arrêter quatre jours au poste de Matain, épisode où il faillit « encore une fois mourir ». Ce voyage sur le fleuve Sénégal, Jean Rodes en fera le récit, quatre ans plus tard, dans la revue parisienne *La Grande France*³⁹.

Rentré finalement en France, il part se reposer une année au Passage auprès de sa mère, ce que lui permet encore sa solde de congé.

4. La montée sur Paris et les débuts dans le journalisme

Durant cette année passée dans la maison familiale, les anciens rêves ressurgissent dans l'esprit du jeune Rodes, tout particulièrement celui d'entamer une vie littéraire, là où c'est possible, c'est-à-dire à Paris. Mais comment contourner l'obstacle que constitue toujours l'oncle paternel ? Par un subterfuge – il se fait écrire une lettre par un de ses amis alors professeur, l'engageant à monter sur la capitale et lui garantissant une situation – il réussit à partir à la fin de l'année 1899.

4.1. Paris, ville de tous les espoirs

³⁸ *Ibid.*, p. 40.

³⁹ Jean Rodes a inséré cet article dans ses *Notes de ci de là*, p. 58 et suiv.

Les débuts sont difficiles mais il peut encore compter sur sa solde de congé et sur une indemnité accordée à la suite d'un examen médical l'ayant déclaré inapte au service des colonies en Afrique occidentale. C'est alors qu'éclate, en France, le scandale colonial Voulet-Chanoine. Fort de son expérience au Soudan français, le jeune homme voit là l'occasion d'apporter son témoignage et son opinion sur la question. Il publie un article dans la célèbre *Revue Blanche*, le 1^{er} novembre 1899. L'article ne passe pas inaperçu : dès le lendemain, certains passages sont lus à la tribune de la Chambre par le député Vigné d'Octon. Le jour suivant, Clémenceau lui consacre un long article dans *L'Aurore* :

Au Soudan, le commerce que nous protégeons principalement, c'est la traite des nègres, Sur la question de l'esclavage des noirs dans les colonies françaises, on a déjà pu lire ici même les articles de M. Vigné d'Octon. Mais voici que M. Jean Rodes, dans *la Revue Blanche*, nous apporte là-dessus de nouvelles lumières. Sa contribution est d'ailleurs importante à tous les points de vue, car elle nous donne la clef de certaine mentalité militaire dont nous ressentons, à cette heure, bien cruellement les effets.

« J'étais lancé » ! confie-t-il des années après⁴⁰. En cette même année, paraît, comme nous l'avons vu, son roman *Heures Egyptiennes*, écrit avant d'aller à Paris. Peu après, il devient le secrétaire de Gaston Bérardi, ancien directeur de *l'Indépendant belge*, ce qui lui permet de demeurer à Paris. Il collabore à *La Revue Blanche*, *La Plume* ou encore *L'Aurore*. L'entrée en journalisme réveille en lui ses désirs de voyage et d'écriture, sans doute stimulés par le fait de côtoyer des grands reporters. Il met toute l'énergie nécessaire pour s'engager dans cette voie. Surmontant sa timidité, il fait à plusieurs reprises des démarches auprès du directeur du *Matin*, un des quotidiens à grand tirage du moment. Ce dernier songe un instant à l'envoyer suivre les événements de 1901 en Chine mais le « bruit » consécutif à son étude sur le Soudan exclut l'option Rodes.

En 1902, la *Revue Blanche* lance une petite enquête relative à l'enseignement. Dans ce but, un questionnaire est envoyé à divers écrivains et artistes (parmi lesquels l'on trouve Paul Adam, J.-H. Rosny, Anatole France, Gustave Kahn, Francis Jammes, Octave Mirbeau, Robert de Montesquiou, Félix Vallotton, Emile Zola...) afin qu'ils donnent leur témoignage et leur opinion. Il comporte quatre questions :

« 1^{ère} : Dans quel sorte d'établissement (laïque ou religieux) avez-vous été élevé ?

2^e : Quelle influence attribuez-vous à l'éducation reçue, dans le développement de votre personne intellectuelle et morale ?

3^e : Que pensez-vous de la liberté de l'enseignement ? Faut-il, selon vous, la restreindre, voire la supprimer, ou, au contraire, lui donner plus d'expansion ?

⁴⁰ Notes de ci de là, p. 61.

4^e : Que pensez-vous de l'usage qui est fait du mot « liberté », dans cette question de renseignement ? »

Jean Rodes est chargé de recueillir les témoignages (il semble avoir rencontré certaines de ces personnalités, d'autres lui ont simplement renvoyé leur réponse) ; ils sont publiés dans la revue l'année même⁴¹. Son rôle s'arrête là. Rodes trouve sans doute dans ce petit travail un moyen de poursuivre l'écriture. Il travaille alors à un roman qu'il achève durant l'été 1903 et qui paraît l'année suivante sous le titre : *Adolescents. Mœurs collégiennes*⁴². Ouvrage très autobiographique – et capital pour comprendre la vie de Jean Rodes – ce roman constitue une critique assez virulente de l'enseignement congréganiste mais pas seulement. Il se veut, d'après l'« avertissement », une dénonciation des travers du « système scolaire tout entier » et du « fond même de nos mœurs »⁴³. Nombreuses seront les critiques, plutôt favorables d'ailleurs, qui suivront sa parution. Il fera même l'objet, quelques années plus tard d'une étude d'un médecin du Tarn, Louis Estève⁴⁴. C'est aussi en ce début de siècle qu'il est tenté par le socialisme, assure-t-il plus tard, pour s'en détacher notamment à l'occasion de la guerre⁴⁵.

4.2. Le premier reportage

L'opiniâtreté de Jean Rodes va toutefois payer. En septembre 1903, il est envoyé pour *Le Matin*, dans le Sud-oranais et au Figuig pour informer de la situation après le massacre de la colonne d'El-Moungar⁴⁶. C'est le premier voyage qu'il fait en tant que grand reporter. Il décrit dans ses *Notes de ci de là*,⁴⁷ et dans ses articles les paysages, les villages, les ambiances, son cadre de vie quotidien, et l'esprit qui règne chez les militaires. Alors qu'il est installé à Aïn-

⁴¹ N° XXVIII, pp. 161-182.

⁴² J. Rodes 1904.

⁴³ *Ibid.*, pp. V-VI.

⁴⁴ Intitulée « L'éphébérastie romanesque », elle est publiée en 1929 au Mercure de France. Elle s'appuie pour partie sur le roman de Rodes, « dont l'auteur n'est plus guère connu que des lettrés », dont elle examine la psychologie du héros. En 1934, le docteur écrit à Rodes, car il souhaite republier ce travail. Voir A.D. 47, ROD-6 (étude et lettres manuscrites).

⁴⁵ Dans ses *Notes intimes*, II, alors qu'il rassemble (vers 1919) quelques anciennes pensées d'inspiration socialiste (pp. 11-15), il précise : « J'ai écrit ces dernières pensées vers 1902, à une époque où le socialisme m'attirait. Il m'attirerait encore si ses dirigeants ne s'étaient pas montrés, au cours de l'affreuse guerre que nous subissons encore, aussi parfaitement imbéciles, incapables de toute observation psychologique et dominés, plus encore que la religion qu'ils prétendent combattre, par une métaphysique et une phraséologie absurde » (p. 15).

⁴⁶ Le 31 mai 1903, la garde qui accompagne le gouverneur général de l'Algérie en visite à Beni Ounif est attaquée par des dissidents qui se réfugient au Figuig, ville de l'extrême sud du Maroc. Le 2 septembre 1903, les nomades Berabers du Sud-marocain assaillent la colonne des légionnaires de la 22^e compagnie montée du 2^e Etranger alors qu'elle fait une halte. Les officiers sont tués. Les soldats se replient sur deux pitons à l'ouest de la piste. On envoie à Taghit deux cavaliers chercher du renfort. Pendant ce temps, les guerriers nomades s'installent sur la ligne de crête mais sont chassés par les tirs adverses. En fin d'après-midi, les renforts arrivent qui mettent en fuite les Berabers. Il y aura, du côté français, 29 morts et 49 blessés. Le gouverneur de l'Algérie obtient la nomination du colonel Lyautey à la tête des troupes de la division d'Oran et d'Aïn-Sefra.

⁴⁷ P. 1 et suiv.

Sefra, il fait une rencontre marquante : Isabelle Eberhardt, qui, ayant appris sa présence, a souhaité le rencontrer pour le remercier, de vive voix, du papier qu'il avait écrit à son propos, alors qu'il ne la connaissait pas encore. Ce personnage atypique, aux allures de « robuste garçon » ne peut qu'attiser sa curiosité. En outre, envoyée par *La Dépêche algérienne*, elle se trouve là pour les mêmes raisons. La conversation dure... l'aventurière lui prodigue quelques conseils :

Le fusil et la poudre, sont ici, les plus précieux bijoux. Si vous partez seul dans le « bled », allez les mains dans les poches ou du moins votre armes soigneusement cachée, vous ferez peut-être impunément ainsi votre route. Que l'on voit au contraire le canon d'une carabine, la crosse du moindre bulldog et vous êtes perdu⁴⁸.

Cette rencontre inoubliable n'a guère le temps d'évoluer éventuellement en amitié, car celle qu'il appelle désormais *Mahmoud*, meurt tragiquement peu après après, le 21 octobre 1904, à Aïn-Sefra, l'oued traversant la petite ville, transformé en torrent furieux, ayant en partie submergé la ville basse où elle résidait. Elle périt lors de l'effondrement de la maison qu'elle occupait depuis la veille. Jean Rodes évoquera à plusieurs reprises, dans des articles, ses notes ou ses carnets cette figure bien singulière.

Il faut battre le fer tant qu'il est encore chaud, dit le proverbe. De retour à Paris, le jeune reporter veut poursuivre dans cette direction, aller plus loin. Ayant eu connaissance du projet de traversée de l'Afrique française du nord au sud par le colonel Marchand, il s'empresse de proposer au directeur du *Matin* de suivre l'entreprise⁴⁹. Tout à fait disposé, M. Bunau-Varilla l'envoie rencontrer Marchand pour lui faire une demande en bonne et due forme, au nom du journal. Le contact entre les deux hommes est plutôt bon et la réponse positive. Une nouvelle aventure semble se profiler pour Rodes. C'est là qu'éclate le conflit, latent jusque-là, entre la Russie et le Japon. Marchand, qui avait participé à l'expédition de 1900 en Chine et très connu des militaires russes, renonce à son projet en Afrique pour espérer être envoyé auprès du général russe commandant l'armée en Mandchourie. C'est un nouvel imprévu pour le jeune journaliste...

⁴⁸ *Ibid.*, p. 12.

⁴⁹ *Notes sur mon premier voyage en Chine et sur la guerre russo-japonaise*, pp. 1-4.

DEUXIEME PARTIE

Jean Rodes en Asie (1904-1931)

La déception est de courte durée. Ce changement de programme est même une occasion inespérée, doit-il penser. Aussitôt, il demande au directeur du *Matin* de devenir le correspondant du journal sur place. On lui promet le poste. Le temps passe. Les opérations militaires ont commencé. Puis quelle déception de voir qu'un jour « un vieux journaliste », Pierre Giffart, lui prend sa place ! Ayant quelques relations au Ministère des Colonies et pouvant compter sur l'appui de son ami Charles Régismanset (1877-1945), il réussit à décrocher une mission pour suivre les événements en Chine, d'autant plus qu'une part de la guerre se déroule sur son territoire⁵⁰. La vie professionnelle et personnelle de Rodes semble prendre une nouvelle dimension...

1. Les voyages en Chine : une longue tradition

1.1. Du Moyen Age à la fin du XIX^e siècle

Sans entrer dans les détails, on peut faire remarquer que la présence d'Européens en Chine est très ancienne. La fameuse route de la soie, active dès l'Antiquité, symbolise dans l'imaginaire collectif les relations entre la Chine et les Européens, *via* le Proche-Orient (Antioche en Syrie étant le point d'arrivée ou de départ de cet itinéraire marchand). Inutile de s'attarder sur la non moins célèbre expédition de Marco Polo. Tout cela est trop connu. A la fin du Moyen Age, la route est peu à peu abandonnée au profit de nouvelles routes maritimes. C'est l'époque des grandes découvertes. Au XVI^e siècle, Portugais et Hollandais fondent leurs premières colonies suivis, au siècle suivant, des Anglais et des Français. Les contacts et les échanges commerciaux se multiplient. Les Européens voient en cette partie du monde une nouvelle terre de mission. Les Jésuites sont présents dès le XVI^e siècle au Japon et en Chine (François-Xavier, Matteo Ricci pour ne citer qu'eux). Ils font découvrir la civilisation chinoise à l'Europe, en se lançant dans une énergique politique d'édition et de traduction. En 1616 paraît *L'histoire de l'expédition chrestienne au royaume de la Chine* de Nicolas Trigault. Dès 1685, Louis XIV envoie des missionnaires jésuites qui vont faire parvenir, à Versailles, le savoir sur la Chine. Ces connaissances vont « éclairer » et nourrir les philosophes des Lumières⁵¹. Après une période de fermeture progressive au XVIII^e siècle, les relations reprennent au début du XIX^e siècle, avec le renouveau de missions catholiques et l'essor du commerce (par exemple

⁵⁰ *Notes sur mon premier voyage en Chine et sur la guerre russo-japonaise*, pp. 4-8.

⁵¹ Voir Zhimin Bai 2007.

celui de la soie). Les échanges sont facilités par l'ouverture du canal de Suez en 1869 et la création par la France d'un service de navigation en mer de Chine. Le XIX^e siècle voit l'essor sans précédent dans les arts et les arts décoratifs des motifs d'inspiration asiatique (chinoise ou japonaise, après la restauration de Meiji) et du goût, dans la bourgeoisie, pour les objets asiatiques. Dans les années 1860-1870, Emile Guimet (1838-1918), industriel et collectionneur, parcourt le monde à la recherche d'objets. Ils formeront les collections du musée Guimet, ouvert en 1888. La pratique n'est pas nouvelle et fera bien d'autres émules...

1.2. Les écrivains voyageurs dans les premières décennies du XX^e siècle

L'Asie fascine en cette fin de XIX^e siècle, encore plus qu'avant. L'amélioration des moyens de transport lance sur les mers poètes, romanciers ou simples voyageurs. La figure-type du voyageur écrivain de cette période est sans aucun doute Pierre Loti. Durant les campagnes auxquelles il participe en tant qu'officier de marine le mène en Chine, au Japon ou en Indochine. Ces séjours plus ou moins longs lui donnent la matière à ses romans : *Madame Chrysanthème* (1887), *Les derniers jours de Pékin* (1902) ou bien *Un pèlerin d'Angkor* (1912). Durant les premières décennies du XX^e siècle, de grands noms font le voyage en Asie ou y ont des fonctions : Paul Claudel (ambassadeur à Shanghai, *Connaissance de l'Est*, 1900 et 1907), Saint-John Perse (*Anabase*, 1924), André Malraux (*La voie royale*, 1930 ; *La condition humaine*, 1933), Henri Michaux (*Un barbare en Asie*, 1933) pour ne citer que des auteurs français auxquels on se doit de rajouter quelques figures du journalisme et du grand reportage alors en plein essor comme Ella Maillart (*Oasis interdites*, 1937) ou Albert Londres (*La Chine en folie*, 1922 ; *La guerre à Shanghai*, 1932). On pourrait ajouter d'autres noms, moins connus : Claude Farrère, Emile Hourst (*Dans les rapides du fleuve jeune*, 1904), Henri d'Ollone, Auguste Gilbert de Voisins, Louis Lalloy... Bien entendu, on ne peut omettre les premiers scientifiques (qui sont parfois écrivains au départ) : archéologues, philologues, historiens, ethnographes qui progressivement, à partir de la fin du XIX^e siècle, « s'emparent », loin des clichés, de ce nouvel objet d'étude que représente la Chine⁵². J'aurai l'occasion d'y revenir.

2. Les missions de Jean Rodes en Chine

2.1. Les commanditaires

⁵² Pour un panorama plus complet sur les voyageurs et les écrivains en Chine voir : N. Bouthroyd, M. Detrie 1992 ; Chr. Morzewski, L. Quian (dir.) 2001.

Ce sont avant tout les directeurs des quotidiens de l'époque qui envoient Rodes en Asie (et sur d'autres terrains), en tant que reporter de guerre, et au premier chef celui du *Temps*, à partir de la guerre russo-japonaise. Cela ne l'empêchera pas d'écrire jusqu'au soir de sa vie pour d'innombrables journaux et revues dont il est impossible de dresser ici la liste. Mais partir avec des buts « scientifiques » et des appuis politiques, semble plus prudent et gage de sérieux ; obtenir quelque financement supplémentaire permettrait d'allonger la durée des séjours. Dès le second voyage en Chine, l'appui du Ministère des Colonies et de la Société de Géographie⁵³ – et leurs subventions – deviennent indispensables à l'entreprise. Pour cela, il doit avoir des soutiens, qu'il a ou qu'il saura susciter au sein de la Société de Géographie de Paris et du Ministère des Colonies. Sa correspondance avec la Société de Géographie montre un Rodes préoccupé par les missions suivantes et leur financement, alors même qu'il se trouve encore en Asie (**doc.6 à 8 et 11-12**). C'est ainsi, par exemple, qu'en décembre 1910, il fait remarquer au Secrétaire général de la Société qu'il est primordial de faire, avant même son retour, les demandes de subvention pour 1911 au Ministère des Colonies (5000 fr.) et à la Société (1000 fr.), quitte à les réitérer lorsque celles-ci semblent oubliées dans les cartons ministériels. Pour 1911, il semble avoir perçu une subvention de 1500 francs de la revue *Asie française*, 2000 du gouverneur d'Indochine et 1000 autres d'un donateur que je n'ai pas identifié⁵⁴. D'autres documents extraits des archives du Ministère des Colonies – que nous n'avons pas pu consulter dans le cadre de ce mémoire – complèteraient certainement nos informations sur ce sujet. En 1927, après tant d'années « hors circuit », c'est encore par l'intermédiaire de la Société de Géographie (celle-ci rappelant les prix qu'elle lui a décernés) que Jean Rodes obtient ses dernières missions – et leur financement – sous l'égide du Ministère et de la Société. Il peut alors compter sur la renommée acquise au sein de l'illustre association et sur l'amicale bienveillance de Charles Régismanset, au Ministère (**doc.22**).

2.2. Les objectifs

Si la première mission en Asie consiste essentiellement à couvrir le conflit entre Russes et Japonais (voir plus bas), toutes les missions qui se succèdent auront pour objectif de suivre l'évolution politique, sociale et économique du Céleste Empire, et les relations avec les puissances européennes présentes en Chine. Un des buts assignés par la Société de Géographie est d'enquêter sur les nombreuses « sociétés secrètes » dont le rôle sociétal a été souligné par les historiens. Ces sociétés secrètes, « souvent passéistes et xénophobes », constituent, vers

⁵³ Sur la Société de Géographie, voir A. Fierro 1983 et D. Lejeune 1993.

⁵⁴ BnF, SG Carton Re-Ru (928).

1910, les seules forces d'opposition sur le territoire chinois sur lesquelles les révolutionnaires ont pu s'appuyer⁵⁵. Les buts des missions se présentent en réalité à la fois comme des « commandes » – il informe régulièrement la Société de ses avancées (**doc.9**) – mais aussi comme des propositions de Rodes lui-même. Dans un brouillon de projet d'études – probablement pour son 4^e voyage, celui de 1910-1911 – (**doc.4**), il suggère de continuer celles entreprises au voyage précédent (sur les réformes et leur application dans les provinces) et d'analyser le fonctionnement de nouvelles institutions (Conseils provinciaux, Sénat) et de mesurer leur pouvoir effectif. Puis il envisage d'étudier les réformes relatives à l'enseignement, de l'armée et de l'opium, et de mener des investigations sur la question épineuse des chemins de fer. Mais ce n'est pas tout : pour lui, l'important est « l'étude de la mentalité générale et de son évolution ». On sent bien qu'il ne peut se contenter, dès cette époque, des enquêtes pour lesquelles on le sollicite. Déjà, s'extériorise chez lui un goût pour l'analyse des « mentalités », pour la psychologie des peuples. Les êtres humains avant tout ! Ce qui semble le fasciner, c'est de pouvoir constater les évolutions – quelles qu'elles soient d'ailleurs – qui sont susceptibles de traverser le pays et surtout le peuple chinois. C'est d'ailleurs l'argument qu'il avance volontiers avant chaque demande de nouvelle mission : en effet, qui mieux que lui peut, par un effet cumulatif pourrais-je dire, percevoir et dévoiler aux autorités ou aux lecteurs européens les bouleversements ainsi repérés, doit-il penser ? Ce sera d'autant plus vrai pour les derniers voyages : quatorze années se sont écoulées depuis le voyage de 1913 ! La Chine a dû bien changer ! Durant les trois derniers voyages, il semble s'être attardé encore davantage sur l'étude de la population, notamment de la jeunesse (une préoccupation grandissante avec l'âge) : les étudiants, occidentalisés selon lui, les jeunes filles, des grands ports à concession et de Shanghai, suivant avec enthousiasme le mouvement de « modernisation » de la Chine. C'est la fin de la « vieille Chine » annonce-t-il. Il remarque d'autre part l'essor de la piraterie, du banditisme organisé et la formation d'un militarisme « engendrant des guerres incessantes entre les généraux se disputant les provinces »⁵⁶.

Pour conclure, je dirais que Rodes est loin de garder au fond de lui les préoccupations qui l'animent, il en fait au contraire des arguments auprès des institutions qui sont susceptibles de le subventionner. Les observations ainsi recueillies au cours de toutes ces missions vont nourrir abondamment les nombreux essais qu'il va publier, dès 1910, sur la Chine.

⁵⁵ A. Roux 2001 [1999], p. 29.

⁵⁶ *Notes d'Extrême-Orient*, II, préface.

3. Chronologie des voyages

3.1. 1904-1913 : les six premières missions

C'est durant cette décennie que Jean Rodes effectue l'essentiel des voyages en Asie qui fourniront les matériaux des six premiers essais sur la Chine. Le parcours par mer est toujours identique : traversée de la Méditerranée, canal de Suez, golfe d'Aden, océan Indien et diverses escales (Colombo, Singapour, Saïgon, Hanoi, Hong-Kong) et les grandes villes portuaires chinoises.

Jean Rodes va faire ces voyages quasiment toujours par mer, en partant de Marseille, sur les bateaux des *Messageries maritimes*. C'est avec une excitation non dissimulée qu'il s'embarque au printemps de 1904 pour sa première mission pour laquelle il fait deux voyages. Le 8 mai il se trouve à Shanghai. Quelques jours il se rend à Pékin puis à Chan-Hai-Kouan, ville chinoise située à la frontière de la Mandchourie, dans le golfe du Petchili, à l'extrémité de la grande muraille où il demeure jusqu'au 30 mai. Puis il part pour Niou-Chouang en Mandchourie et y reste deux mois avant de revenir à Pékin et de se rendre à Tientsin puis à Chéfou. Le 11 décembre, il fait ses premiers adieux à la Chine. Il quitte Hong-Kong le 13 décembre à bord du *Tourane*. Le 16, il fait escale à Saïgon. Début janvier, il se trouve à Paris. Il s'entretient avec le directeur du *Matin* pour lequel il travaille et repart rapidement mais cette fois-ci en direction de Saint-Petersbourg, le but étant d'obtenir toutes les autorisations nécessaires pour aller sur le front. Cela étant fait, c'est la traversée de l'immense Empire russe à bord du Transsibérien qui l'attend. Il peut alors suivre les opérations auprès des chefs de l'armée russe. Il est de retour à Paris le 27 juillet. Les premières « observations sur les Chinois » sont effectuées dès ce premier contact avec l'Asie et consignées dans le carnet consacré à cette première mission.

Le troisième voyage a lieu deux ans après. Jean Rodes part de Marseille sur *L'Australien* le 29 avril 1907 selon le trajet classique. A son retour, en novembre, il s'arrête quelques jours – et cela deviendra quasiment une habitude – à Port-Saïd afin de redécouvrir cette Egypte qui l'avait tant fasciné en 1893-1894.

Les trois voyages suivants ont lieu entre 1910 et 1913 : le troisième départ a lieu le 24 octobre 1910 à bord du *Polynésien*. Lors du retour, en juin 1911, il fait une escale de 15 jours à Port-Saïd avant de rentrer en France. Il repart assez rapidement, dès la fin octobre pour revenir en février 1911 ; au passage, il s'arrête en Egypte et prend le temps de visiter Le Caire. Quant au dernier voyage, il a lieu deux ans après. Entre temps, Rodes est allé suivre, dans les Balkans, le conflit entre Bulgares et Ottomans. Il repart donc à la mi-juin 1913 pour l'Asie pour un séjour

assez court puisque le 10 décembre il quitte Canton, faisant quelques escales, à Macao notamment. Il est chez lui au tout début de 1914.

3.2. 1914-1927 ou le temps des épreuves

Alors que Rodes se trouve depuis le 27 juillet 1914 à Barcelone, dans cette Espagne où il vient retrouver le soleil, l'annonce de la guerre le ramène aussitôt à Agen. Bien que réformé à cause de son ancienne blessure au pied droit dix-huit ans auparavant, il file à Paris pour tenter d'être réintégré dans les cadres. Arrivé à la gare d'Orsay, et voyant affiché l'ordre de mobilisation générale, c'est dans un « état de fièvre indescriptible » qu'il regagne son appartement. Sa réintégration ne se fait pas sans difficulté mais finalement, il est admis comme sous-lieutenant de réserve au 23^e dragon. Il va prendre part à la retraite de Charleroi et à la bataille de l'Ourcq (qui commence la bataille de la Marne)⁵⁷. « Licencié » de l'armée quatre mois après son incorporation à cause d'une affection des poumons, Rodes passe son temps entre tentatives – vaines – de réintégration et recherche du soleil, à Agen ou sur la Côte d'Azur. Mais ce n'est pas assez loin... il s'embarque pour l'Algérie, dans « l'ivresse de vivre encore après de telles épreuves ⁵⁸ ». Mais Rodes ne tient pas en place. Son esprit est obsédé par la guerre. Il décide de rentrer car « c'est là-bas qu'il faut être et que l'on vit vraiment ⁵⁹ ». En mars-avril 1915, il réussit à aller suivre les opérations militaires en Méditerranée orientale. Ce sera l'occasion de découvrir la Grèce et la mer Egée. Au retour, il fait escale en Sicile et en Italie.

Ce que Rodes ne peut imaginer alors, c'est que les conséquences du conflit sur sa carrière de reporter vont se ressentir pendant plus de dix ans. Adieu l'Asie ! Adieu les grands voyages ! Que fait-il ? Hormis ses voyages dans le « Sud », il écrit sur la Chine. Il a accumulé assez de données (notes et articles). Lors de son séjour en Algérie, il termine ce qui sera son cinquième ouvrage, qui ne paraît qu'en 1919... guerre oblige. Il continue de prendre des notes lors de ses excursions ou des séjours au Passage, qui sont de fait, plus nombreux. Il fait régulièrement des promenades dans les environs d'Agen pour entretenir sa forme. Il se replonge alors dans son enfance et dans le passé familial : sa mère lui raconte ses souvenirs de jeunesse en Algérie ; il rend une visite au vieil érudit agenais Jules Serret, âgé de 95 ans qui lui parle de son grand-père Rodes mais aussi du chanoine Gillard. Choses que Rodes connaît déjà mais qui ravivent nostalgiquement les souvenirs⁶⁰. Il se promène dans Agen, passe saluer son oncle (celui

⁵⁷ *Notes intimes*, I, pp. 23-26.

⁵⁸ *Notes sur l'Afrique dévote et luxuriante. Algérie, Tunisie, Maroc*, p. 117.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 191.

⁶⁰ *Notes intimes*, I, pp. 45-48.

qui l'a élevé) « qui décline de plus en plus »⁶¹, s'arrête au café de la gare, prend son journal, puis passe le long de la cathédrale Saint-Caprais et ce sont tous les souvenirs de collégien qui refont surface...

Après la mort de l'oncle, en 1917, Jean Rodés décide de s'installer dans la maison familiale, de prendre avec lui sa mère (elle vivait avec Joseph depuis la mort, en 1909, de leur sœur Marguerite), aidée d'Emilie, la cuisinière de l'oncle, qui accepte de les suivre. C'est une « résurrection » ! Cela faisait vingt ans qu'il n'avait pas passé l'hiver dans la vieille maison familiale. « Le nid familial est reconstitué, quel bonheur ! »⁶², lance-t-il... pour le quitter presque aussitôt pour la Côte d'Azur. Certains appels semblent irréprouvés... En 1920, voyant qu'éloigner tout espoir de revoir dans un avenir proche l'Asie, il décide de quitter Paris « définitivement », emporte livres et meubles avec lui pour recréer son univers de travail.

L'année 1924 est une année de grands bouleversements : pour diverses raisons, Jean Rodés se résigne, non sans regret, à vendre la maison (à un professeur de lycée, un « intellectuel » et non un « nouveau riche », cela console...). Joseph et lui n'ont d'autre recours que de placer leur mère dans une pension pour vieilles dames. Là, elle est beaucoup mieux soignée... « C'était la meilleure solution. »⁶³ Lui, fait l'acquisition d'une petite maison, avec jardin, à Agen, au 14 rue d'Alembert. Entouré de ses livres, ses meubles, ses souvenirs de voyage, il possède le cadre idéal pour l'écriture. En 1923 paraît *Les Chinois. Essai de psychologie ethnographique*, en 1924 un roman, *L'Heure du Bédouin* et en 1926, un *Bréviaire stendhalien*. Je reviendrai sur ces ouvrages dans la troisième partie.

Durant l'été 1924, se trouvant à Royan où il a accompagné son frère, il tombe soudainement malade⁶⁴ : maux de tête, perte d'usage de la main droite et de la parole par moments. Il rentre à Agen dans un état lamentable. Installé chez son frère, le verdict de deux médecins tombe : c'est une « congestion cérébrale consécutive à la rupture d'une artériole au cerveau ». Sentant son heure arriver, il insiste pour mourir, chez lui, auprès de ses livres. On lui pose des sangsues, on pratique des saignées, il a constamment de la glace sur la tête. Au bout de quinze jours, il est hors de danger mais être face à la réalité de ce nouvel état physique est difficile à supporter. Les jours passent. Il renaît enfin à la vie « ainsi qu'un autre Lazare », ne désirant qu'une chose : pouvoir terminer tout ce qu'il a à écrire et voir sa nièce bien mariée. Mais les conséquences sont jugées suffisamment graves par son frère et sa belle-sœur qui le

⁶¹ Il meurt le 16 octobre 1917. Ce dernier avait changé le regard porté sur son neveu : « Depuis ma réussite dans mes missions de Chine et autres grands voyages, son opinion s'était modifiée, mais nous n'avions pas deux idées communes. Néanmoins, il m'aimait bien, il était fier de moi et, enfin, il m'avait servi de père. On ne peut accepter sans un déchirement du cœur une telle séparation pour toujours. », *Notes intimes*, I, pp. 60-61.

⁶² *Notes intimes*, I, p. 63.

⁶³ *Ibid.*, p. 114.

⁶⁴ Voir ses *Notes intimes*, II, pp. 38-43, pour le récit de cet épisode.

désirent auprès d'eux. On l'installe dans un pavillon, au fond du jardin, que l'on a remis en état⁶⁵.

Les années terribles ne sont pas terminées. Le 12 novembre 1926, sa mère meurt à l'âge de 84 ans. C'est pour lui le « cruel effondrement » de toute sa vie passée. Quatre mois après, le mariage de sa nièce, qu'il affectionne particulièrement, et qui s'occupait de lui depuis cinq ans, lui « porte le dernier » coup⁶⁶. Il souhaitait son bonheur, mais son départ à Toulouse le laisse face à ce qu'il redoute de plus en plus depuis quelques années : la solitude. Qu'est-ce qui pourrait relever son moral ?

3.3. *Les derniers voyages (1927-1931)*

En février 1927, c'est sans doute en désespoir de cause qu'il monte à Paris où il loge à l'hôtel. Il espère reprendre sa vie d'autrefois. Mais il n'a aucune nouvelle de son ancien milieu professionnel. Il atteint « le fond de la douleur ». Un soir, il dîne avec un éditeur qui, voyant sa situation morale, sait lui dire les mots qui réconfortent. Pourquoi ne pas repartir en Chine ? Les événements qui s'y déroulent semblent constituer une raison valable. Mais il est déjà trop tard, les grands journaux ayant déjà envoyé leurs reporters sur place⁶⁷. Il réussit pourtant à partir avec une nouvelle mission et des subventions du Ministère des Colonies et de la Société de Géographie. Le 7 juin 1927, alors que le *Sphinx* où il a embarqué navigue sur les eaux du golfe du Bengale, il note qu'il part en parfaite santé et aussi jeune qu'auparavant, malgré une angoisse qui plane : serait-ce bientôt la fin ?

Durant les trois voyages qu'il entreprend en 1927, 1928 et 1931, Rodes prend des notes qu'il consignera dans le deuxième carnet de *Notes d'Extrême-Orient (doc.21)*. A côté des observations sur la modernisation du pays, l'occidentalisation des étudiants, le développement de la piraterie, la montée du militarisme, les guerres incessantes entre les provinces, Rodes a toujours la même passion pour la peinture des « mœurs » : disparition de certains goûts, persistance du « paganisme ancien » et de l'esclavage. Le récit d'une aventure passionnelle avec un colonel de l'armée chinoise, Nadine Hwang, y occupe une place toute particulière, avec force détails. Puis l'on trouve les classiques impressions, sensations et émotions « devant les êtres et les aspects d'un monde, à tant d'égards, si différents des nôtres »⁶⁸. Il revient de ces voyages quelque peu perdu :

⁶⁵ *Notes intimes*, I, p. 115.

⁶⁶ *Notes intimes*, II, pp. 159-160.

⁶⁷ *Ibid.*, pp. 160-161.

⁶⁸ *Notes d'Extrême-Orient*, II, préface.

Avec l'âge me sont venus un besoin d'affection et une sensibilité du cœur que extraordinaires que j'ignorais totalement dans ma période de pleine force, il y a une quinzaine d'années. Voici deux crises sérieuses qui me l'ont bien prouvé. Je suis allé en Chine, pour guérir une peine de cœur et j'en suis revenu, cette fois, en France, avec l'espoir d'en cicatriser une autre éprouvée de l'autre côté du monde. Et peut-être faudra-t-il quelque jour que je revienne encore là-bas, dans un but analogue. Ainsi mon pauvre cœur est-il ballotté d'Occident en Extrême-Orient, sans pouvoir trouver de repos⁶⁹.

Dans un troisième carnet de voyage, il rédigera une petite étude sur « l'amour et les mœurs » des Chinois qui font preuve, selon lui, d'une « curieuse pédagogie » en la matière (**doc.20**). C'est une thématique qui l'intéresse fortement, surtout à ce moment-là.

4. Ailleurs en Asie

4.1. Les escales vers la Chine

Les voyages vers la Chine sont l'occasion pour Rodes de visiter de nombreuses régions et villes et, comme nous l'avons vu, de s'arrêter au retour en Egypte (avec des échappées jusqu'en Palestine) ou en Italie. C'est ainsi qu'il fait escale à Aden, Colombo, Djibouti, Madras, Pondichéry. En Asie du Sud-Est et de l'Est, il demeure quelques jours, à l'aller ou au retour, dans les colonies françaises (Saïgon, Hanoï, Pnom-Penh, Angkor), britanniques (Singapour, Hong-Kong) ou portugaises (Macao). Il visite, prend des notes, fait des rencontres et obtient même quelques « scoops ».

Nous sommes en 1907 : après les escales d'Aden, de Colombo, de Singapour, de Saïgon, le navire s'arrête à Hanoï. Notre reporter s'y trouve à partir du 29 mai. Il fait la connaissance du gouverneur général de l'Indochine, M. Beau, avec qui il s'entretient de la Chine et du Japon. Les discussions vont inciter le gouverneur à subventionner lui aussi, la mission...⁷⁰ Un soir, il apprend que le « fameux révolutionnaire chinois », Sun Yat-sen, se cache depuis deux mois à Hanoï, sous le nom japonais de « docteur Tokano » dans une villa dont il prend soin de donner l'adresse⁷¹. Toujours tout dire ! Sun Yat-sen y vit sans recevoir ni sortir. Le lendemain soir, ce dernier accepte de recevoir Rodes, après avoir été introduit par un tailleur chinois affilié au parti révolutionnaire. Voici la description qu'il fait de son hôte :

C'est un homme de taille moyenne, mince, d'allure et de visage jeunes, malgré qu'il ait atteint la quarantaine. Il était vêtu à l'européenne de la tenue blanche coloniale, avec un veston à col droit de doliman. Il

⁶⁹ *Notes intimes*, II, p. 169.

⁷⁰ *Notes d'Extrême-Orient*, I, p. 19.

⁷¹ *Ibid.*, p. 23.

portait les cheveux courts, séparés par une raie sur le côté gauche. Pendant que le Chinois, qui me servait d'interprète, traduisait mes questions, sa physionomie était comme figée, impassible, impénétrable. Peu à peu pourtant, il a pris confiance et il a répondu comme je le désirais⁷².

En 1931 encore, alors qu'il se trouve à Pnom-Penh, il est reçu par M. Groslier, conservateur du musée. Effectuant une visite particulière, il lui montre une pièce qu'il nomme alors ironiquement la « salle Malraux » : des sculptures, bas-reliefs, chapiteaux là par dizaines. Le directeur lui résume comment le jeune romancier a volé ces objets et surtout comment il s'appropriait à les faire expédier aux Etats-Unis avant qu'il ne soit arrêté à Saïgon, en 1923, et condamné à deux (en fait trois) mois de prison ferme quelques mois après.

4.2. Au Japon

Le Japon... Rodes a lu Loti et bien d'autres récits de voyage. Serait-ce là le dépaysement total ? Il faut aller vérifier. Il s'y rend à deux reprises, dans un « état d'exaltation et de bien être aigu » : en 1907 et en 1911 (**doc.10**). Le 10 août 1907, le bateau longe les côtes japonaises puis pénètre dans la mer intérieure. Les rives montagneuses sont « délicieusement fraîches et vertes, les villages, propres et gracieux, se suivent sans interruption »⁷³. Il débarque à Kobé et part de suite pour Kyoto en train ; il fait une courte escale d'une demi-heure à Osaka avant de poursuivre. Enfin, c'est l'arrivée dans la « ville sainte et la ville d'art du Japon ». Deux jours après, il file à Yokohama puis à Tokyo avant de revenir s'embarquer à Yokohama pour rejoindre Kobé. Le second séjour a lieu au mois de mars 1911 : il se limite à la visite de Kyoto, qui, à cette époque-là de l'année, « grouille de pèlerins ».

Que retient-il de ce séjour ? Si les paysages trouvent grâce à ses yeux, c'est, comme toujours, l'aspect physique qui est, pour lui, le premier « médium » de l'altérité avec des généralisations abusives et désobligeantes pour les Nippons⁷⁴. « Il n'y a, chez moi, aucun préjugé occidental » dit-il sans sourciller... Cependant, le temps aidant, son regard tend à se modifier, légèrement... La propreté, le côté cérémonieux des Japonais, l'habitat exigu, les jardins, les temples, les fêtes religieuses, les maisons de tolérance du *yoshivara*, tout cela lui semble digne d'intérêt pour ses notes. Ce qui le frappe, c'est la modernité du Japon, bien visible

⁷² *Ibid.*, pp. 24-25.

⁷³ *Ibid.*, pp. 94-95.

⁷⁴ « Chose curieuse, voilà un peuple extrêmement porté sur les plaisirs de l'amour physique, ainsi que le prouvent les estampes érotiques et il n'y a peut-être pas, sur la terre, de race dont l'aspect soit plus en désaccord avec une semblable nature. La ligne indigente des corps, le peu de grâce de la marche, l'expression du visage puéril, tout est aussi peu vénusien que possible, chez les femmes. Et les hommes sont généralement très laids », *Notes d'Extrême-Orient*, I, pp. 112-114.

en ville⁷⁵ : l'électrification généralisée, le téléphone... L'occidentalisation par contre lui déplait fortement : à Tokyo par exemple, il trouve « hideux » les maisons et les magasins construits à l'européenne de la rue Ginza. Il vient y voir le Japon ancestral après tout. « Tout le reste heureusement, est resté bien japonais »... En bon observateur politique qu'il est, il sent l'atmosphère quelque peu « électrique » qui règne en Asie de l'Est et l'« état d'hostilité sourde qui règne » entre l'Empire du soleil levant et les Etats-Unis⁷⁶.

⁷⁵ Rodés d'ailleurs, ne peut guère comparer avec les campagnes, il ne s'y rend (presque) jamais. C'est un urbain !

⁷⁶ *Ibid.*, p. 119.

TROISIEME PARTIE

Une vie, des figures

A la lecture des chapitres précédents, plusieurs figures distinctes se dessinent dans la vie de Jean Rodes. Il est essentiel de s'attarder sur chacune d'elle afin d'en dégager les traits caractéristiques puis d'examiner la manière dont ces figures coexistent ; enfin, une question demeure primordiale : valorise-t-il une figure particulière, dans la construction d'une identité que tout « créateur » ne peut penser autrement que singulière ? Est-ce la même qu'il privilégie au cours de son existence ? Si non, pour quelles raisons ?

1. Les figures de Jean Rodes

En ce tournant de siècle (XIX^e-XX^e siècles), les « costumes » qu'endosse Rodes s'avèrent somme toute très classiques, à l'exception de celui de grand reporter, catégorie professionnelle qui éclot progressivement à la fin du XIX^e siècle et n'acquiert ses lettres de noblesse véritablement que dans l'entre-deux-guerres avec des figures emblématiques, tel Albert Londres.

1.1. Le militaire

Nous l'avons vu, depuis son enfance, le jeune Eugène Moutou est bercé des histoires que lui racontent sa mère et sa tante. L'aventure, les voyages lointains, sont synonymes de liberté. Pendant longtemps, ce ne sont que des rêves. Face à la « tyrannie familiale », après les études au collège et au lycée, il n'a qu'un désir, partir (et fuir...). La carrière militaire, à cette époque, lui apparaît probablement comme un des seuls moyens de « voir du paysage », à l'image du grand-père Rodes, le médecin militaire mort en Algérie. C'est pourquoi il débute et achève avec succès sa formation chez les hussards, à Bordeaux. Est-il fait pour une vie contingentée ? L'héritage paternel aidant, il choisit de partir à l'aventure et de mener la vie de bohème. Libérer l'individu ? Probablement. Après l'échec – professionnel – de l'Égypte en 1893-1894, le hasard d'une rencontre (un demi-hasard puisqu'il se trouve dans un hôpital militaire...) semble vouloir le remettre sur les rails de la carrière coloniale : là, ce n'est pas en tant que militaire mais en tant qu'administrateur qu'il part en Afrique occidentale. La maladie abrège l'expérience. Bien que radié des cadres, la guerre qui éclate à l'été 1914 réveille en lui une ferveur patriotique telle qu'il fait des pieds et des mains pour obtenir sa réintégration comme sous-officier. C'est l'occasion, des années après, de mettre en pratique sa formation militaire. Il y réussit plutôt bien lors des campagnes auxquelles il participe. Souffrant de bronchite, il part chercher le repos et le soleil, un temps. Il ne remettra plus jamais la tenue militaire. Par contre, avant (durant la guerre des Balkans en 1912) et pendant la guerre 1914-1918 (en Méditerranée orientale), il sait valoriser sa formation et sa connaissance de l'armée

pour obtenir des missions comme reporter de guerre. On peut dire que le « Rodes militaire » est une figure qui fait long feu. Il en est fier assurément. Mais il est d'autres voies qui mènent aux dépôts et à une plus grande indépendance.

1.2. *Le grand reporter*

La figure du grand reporter émerge chez Rodes au début du XX^e siècle. Il entre dans la profession d'abord comme journaliste. Nous avons vu comment en 1899, il se fait remarquer grâce à l'article paru dans la *Revue Blanche*, qui inaugure sa collaboration à divers journaux et revues. Le journalisme en France c'est bien mais cela ne fait pas rêver. Dès cette période d'initiation au métier, il semble songer au grand reportage comme le prouve son désir d'être envoyé en Chine en 1901. Ce sera finalement l'Algérie, enfin la Chine, puis Londres et encore la Chine, à de nombreuses reprises. Le grand reporter est une figure qui émerge progressivement à la fin XIX^e siècle. Marc Martin en a retracé avec clarté la genèse et l'essor⁷⁷, attribuant à Pierre Giffart et Fernand Xau le titre de « pionniers et de champions du grand reportage »⁷⁸. Force est de constater que Jean Rodes, bien que de la génération suivante, fait pleinement partie de cette nouvelle aventure moderne.

Prenons le cas de son premier voyage en Chine durant la guerre russo-japonaise. Rodes, on l'a vu, a « fait ses armes » en Algérie ; même si ce n'est pas la première fois qu'il se rend en Afrique, il a pu constater concrètement la spécificité du métier : ses pratiques, ses codes, ses obligations, ses dangers parfois et ses satisfactions (songeons à sa rencontre avec Isabelle Eberhardt) mais il part seul et le séjour reste assez court. Partir en Chine, à des milliers de kilomètres de chez soi, et durant de longs mois, voilà de quoi assouvir tout désir d'exotisme et apporter une expérience décisive dans le métier. Il me semble intéressant de suivre Rodes dans cette première mission au loin. La guerre russo-japonaise qui commence par l'attaque surprise de la flotte russe qui stationne dans la rade de Port-Arthur le 8 février 1904 va donner au grand reportage de guerre un nouvel élan et surtout une pleine reconnaissance, après les expériences des premières guerres balkaniques⁷⁹. Ce n'est pas la première fois que des correspondants français sont envoyés en Asie. C'était déjà le cas lors de l'expédition coloniale en Indochine et de la guerre sino-japonaise en 1894. Mais ils n'étaient que trois. Là, ce n'est pas moins d'une douzaine d'envoyés spéciaux que les principaux journaux dépêchent sur place. On y rencontre Raymond Recouly pour *Le Temps*, Charles Pettit (au Japon), Edmond Perrinet et Réginald Kahn pour *Le Figaro*, Charles-Victor Thomas du *Gaulois*, Charles Martinot du *Journal des débats*,

⁷⁷ M. Martin 2005.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 23.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 56.

Georges de La Salle pour Havas. Villetard de Laguerie lui, est là à la fois pour *Le Petit Journal* et pour *L'Eclair*. Mais c'est *Le Matin* qui détache, progressivement, le plus gros effectif de correspondants : Pierre Giffart, Jean Rodes, Marcel Smet, puis le renommé Gaston Leroux⁸⁰. La plupart de ces envoyés se trouvent auprès de l'armée russe. Leroux, lui, après un détour par Port-Saïd, se contente de donner des nouvelles de la capitale des tsars. Sur le théâtre des opérations, en Mandchourie, un journaliste est là avant le début du conflit : Ludovic Naudeau, du *Journal*, qui, sentant la crise, est parti de sa propre initiative. C'est un concurrent sérieux pour les autres quotidiens. A Saint-Petersbourg le collègue de Naudeau, Robert Gaillard, recueille les impressions du gouvernement russe. Il faut donc être là au bon moment, face aux bons interlocuteurs et surtout transmettre les informations le plus rapidement possible. On imagine l'effervescence qui règne chez chacun d'entre eux. L'esprit de compétition anime chaque correspondant et chaque journal. C'est la chasse aux « scoops ».

C'est, ce me semble, durant cette mission que Jean Rodes se confronte véritablement au métier, par la durée du séjour, par sa dimension collective. Il s'agit pour lui, qui n'a qu'une modeste expérience à l'étranger, de montrer ses capacités à se démener pour aller là où il faut être, pour obtenir un laissez-passer, pour « décrocher » les entrevues avec ceux qui savent ou ceux qui décident. Il se doit d'exprimer ses dons d'anticipation et de concision dans les dépêches qu'il câble. Il s'agit en somme de se démarquer, d'imposer sa singularité. Et ce n'est pas facile quand quelque « concurrent », surgi de nulle part, est envoyé par votre propre journal ! Tel est le cas avec le jeune Marcel Van Smet van Lerberghe (Marcel Smet). Alors que Rodes arrive, le 16 août 1904, au Beach Hôtel de Chéfou, il aperçoit sur le tableau où sont inscrits les noms des voyageurs un certain Smet van Lerberghe suivi du titre de « correspondant du *Matin* ». De quoi surprendre ! D'ailleurs, le jeune homme est là, qui semble l'attendre. Il explique à Rodes que *Le Matin* l'a autorisé à lui envoyer des correspondances et à prendre ce titre. Par honnêteté, il lui garantit qu'il va s'effacer devant lui⁸¹. C'est la moindre des choses doit-il penser, et puis au passage, s'il pouvait faire disparaître ce titre du tableau ce serait encore mieux... Rodes n'a qu'une idée en tête : vérifier les dires du jeune « journaliste ». Il télégraphie au rédacteur en chef qui le rassure. C'est le « seul correspondant et envoyé spécial » du journal ! L'« incident » est clos. « Mais quel drôle de bonhomme que ce garçon de 23 à 24 ans, qui n'a pas l'air riche et a cependant dû venir jusqu'ici à ses frais »⁸²...

Au fil du temps, la concurrence devient internationale. Sur le terrain, Rodes croise ses collègues, du *Matin* ou d'autres journaux. Quand le moment l'exige, ils savent agir

⁸⁰ *Ibid.*, p. 57.

⁸¹ *Notes sur mon premier voyage en Chine et sur la guerre russo-japonaise*, p. 105.

⁸² *Ibid.*, p. 106.

collectivement, dans un sursaut patriotique, pour ne pas perdre la face. C'est ce qui arrive le 16 novembre 1904. Rodes se trouve toujours à Chéfou. A 7 heures du matin, on le prévient qu'un contre-torpilleur russe est entré dans le port. Une fois habillé, il se précipite sur la colline des Consulats d'où l'on a vue sur la rade. Il fait un froid vif et il neige. Dans la brume il aperçoit un bateau qu'il finit par identifier grâce à ses jumelles. Il arbore un pavillon russe. Il court télégraphier puis, avec le jeune Smet (on constate qu'il ne lui a pas tenu rancune...), se rendent sur le quai en espérant trouver un sampan pour les mener au navire. Villetard de Laguérie les rejoint et ils embarquent tous les trois. « La mer est démontée, il neige et il grêle ». Stupéfaction ! Des reporters américains sont déjà à bord. On leur somme de s'écarter. Furieux, Laguérie et Rodes hurlent, et tout en montrant les Américains crient leur qualité de Français. On demande le commandant qui est occupé ! Il finit par arriver et les autorise à monter à bord. Par chance, il parle français et discutent quelques instants avec lui, « à la barbe des Américains, qui ne comprennent ni le français, ni le russe ». Ils retournent à terre télégraphier. Bien qu'arrivés les premiers, le correspondant du *Daily Chronicle*, arrive, par une sorte de favoritisme envers les Anglais et les Américains de la part des employés, à envoyer ses dépêches avant eux. Le lendemain, ils montent à bord du *New Orleans* s'entretenir avec l'amiral américain. Le temps est épouvantable. Rodes rentre se coucher. A 11 heures du soir, Laguérie et Smet viennent lui apprendre que le contre-torpilleur russe s'est fait couler. C'est le bruit qui court. La mer est déchaînée, il est impossible de vérifier. Au matin, le temps est dégagé, la mer est calme. Ils se rendent au port et constate effectivement que le contre-torpilleur est coulé...

Cet épisode résume bien l'idée que se peuvent se faire les lecteurs, en France et ailleurs, de la vie de ces nouveaux aventuriers que sont les grands reporters avec qui ils peuvent s'identifier. Comme le remarque Marc Martin, le fait d'avoir pour un petit quotidien (les journaux à cinq centimes, comme *Le Journal*, *Le Matin*) des envoyés spéciaux, jeunes souvent, qui présentent l'actualité de manière vivante et plus accessible, est purement stratégique : il s'agit pour ces journaux, d'attirer de nouveaux lecteurs et ainsi faire face à la concurrence des journaux de l'« ancienne presse des notables »⁸³. La course au premier titre est lancée entre *Le Journal* (Ludovic Naudeau) et *Le Matin* (Pierre Giffart). Après le temps des courtes dépêches (qui ne disparaissent pas) vient celui des rubriques (« *Le Journal* en Mandchourie » par exemple) qui durent des mois⁸⁴. Les correspondants envoient tantôt des dépêches courtes par définition, soit des textes plus longs qui mettent des semaines pour parvenir au journal. S'ils ne disent rien de plus sur les opérations, par contre, la peinture de ces pays lointains, le récit de la vie des reporters (dans la ville où il réside ou sur le front) ou de l'horreur des combats

⁸³ M. Martin 2005, p. 59.

⁸⁴ *Ibid.*, pp. 59-60.

« construisent un imaginaire qui colore d'émotions la lecture journalière des dépêches anonymes »⁸⁵.

S'il faut parfois faire preuve de cohésion entre collègues, l'envoyé spécial demeure indépendant, ce qui ne signifie pas solitaire. Jean Rodes tente de faire le maximum de rencontres, même si les personnes n'ont que peu de rapport avec l'objet premier de sa mission. Lorsque celle-ci dure, comme lors de la première, le temps ne manque pas : il rencontre des membres de l'administration coloniale et des autorités chinoises, des militaires, des princes en exil (don Jaime de Bourdon), des commerçants, des missionnaires, des ingénieurs des chemins de fer, etc... ou des révolutionnaires comme en 1907, quand, par un heureux hasard, il décroche un rendez-vous avec Sun Yat-sen. Le scoop est essentiel. C'est l'attitude qu'il adopte à chaque mission. A la veille de la guerre, il a acquis une belle renommée comme reporter. Les journaux sont lus par des centaines de milliers de personnes. Il sait faire valoir son expérience pour s'imposer, par exemple, comme envoyé spécial pour aller suivre, à partir d'octobre 1912, le conflit entre Bulgares et Ottomans. Il jouit d'un prestige certain auprès de la profession au point que Camille Mauclair, dans *Le Petit Niçois*, du 4 octobre 1913, soutient que ses relations « font de lui le premier de nos correspondants de guerre »⁸⁶. On lui prédit un bel avenir (**doc.13**). Et ce témoignage n'est pas isolé. Mais si cela ne peut que flatter l'orgueil de notre Agenais, si cette réussite corrige de manière positive le regard de la famille, est-ce dans cet exercice qu'il attend la plus grande des reconnaissances ?



Jean Rodes ou le « parfait reporter »

⁸⁵ *Ibid.*, p. 60.

⁸⁶ A.D. Lot-et-Garonne, ROD-25/2.

1.3. L'écrivain

Devenir écrivain ! Voilà l'autre « grande affaire » de la vie de Jean Rodes. Ce souhait sonne comme une vocation voire comme un besoin. Ce goût pour la littérature et l'écriture – les deux n'allant jamais systématiquement de pair dans la genèse d'une vocation littéraire – s'est forgé dès l'enfance du jeune Eugène, nous l'avons vu. La socialisation familiale, les histoires racontées par sa mère et sa tante, la socialisation scolaire qui a « imposé » une culture classique ont assuré des bases solides et nourri son imaginaire d'enfant et d'adolescent. Sa curiosité pour certains types d'auteurs – les romantiques notamment, qu'il dévore en cachette – a fait le reste. Ce goût pour les belles lettres s'accompagne dès le collège d'un don pour l'écriture. Il remporte de nombreux prix. Certaines de ses compositions « ahurissent » les professeurs⁸⁷. Ce goût ne va cesser de s'épanouir tout au long de sa scolarité. Son départ du collège avant même les premières épreuves du baccalauréat n'aura aucune incidence. Sa préparation en externe livre en classe de philosophie au lycée d'Agen lui ouvre d'autres horizons. Le bac en poche, son objectif est de devenir agrégé de philosophie. Sans doute perçoit-il déjà qu'il est plus doué pour la réflexion (et l'autoréflexion) que pour l'imagination romanesque sans pour autant perdre de vue cet aspect de l'écriture. C'est d'ailleurs dans cette voie qu'il se lance.

Alors que l'oncle paternel – son tuteur – lui impose, en vain, les études à suivre, le jeune homme écrit. Nous sommes en 1887. Eugène a 19 ans. Il fait sa première tentative. La modestie s'impose. C'est donc à une revue locale, éditée à Agen, *L'Echo de Gascogne*, qu'il propose son premier essai. La réponse, hélas, est négative mais reste encourageante :

Un peu décadent, votre *Souvenir d'Août*. Il y a de très jolies phrases, mais je crois que la note générale ne serait pas du goût de mes nos lecteurs, surtout le passage des baigneuses. Nous le gardons toutefois dans nos cartons⁸⁸.

Trop osé les « naïades » ? Elles s'éclipsent alors pour réapparaître dans le roman *Adolescents. Mœurs collégiennes*, sorti en 1904. Toutefois, la réponse qui paraît dans une rubrique du journal, constitue, malgré tout, une première mise en lumière du jeune écrivain en herbe qui, déjà, a choisi « Jean Rodes » comme nom de plume. C'est une étape fondamentale dans l'élaboration de toute figure d'écrivain. Des années après, il expliquera son choix dans ses notes manuscrites⁸⁹. Si l'essai est encourageant, il n'est transformé seulement que douze ans

⁸⁷ A.D. Lot-et-Garonne, ROD-6, « A propos d'une polémique sur le roman : *Adolescents* ».

⁸⁸ A.D. Lot-et-Garonne, ROD-25/1.

⁸⁹ « Moutou, la vague honte que j'en avais, contribuaient à me faire tenir à l'écart. Je détestais ce nom qui me choquait ; je sentais obscurément qu'il n'était pas en harmonie avec mon visage, avec toute ma manière d'être ;

après ! Les obstacles familiaux aux souhaits d'études à Paris puis finalement le choix d'embrasser la carrière militaire semblent mettre un terme à cette vocation... pour temps puisque le jeune Rodes abandonne très vite son destin militaire pour courir le monde et vivre sa jeunesse !

Les premiers écrits :

Le premier livre de Rodes, intitulé *Heures Egyptiennes*, paraît en 1899, alors qu'il a (déjà) trente-et-un ans. Cette tentative, d'intégrer le monde littéraire assez tardive se fait donc par un « roman exotique », comme le qualifie les critiques dans la presse. L'ouvrage est largement biographique comme le seront les suivants d'ailleurs. Rodes a trouvé la matière du roman dans tous les souvenirs qu'il a pu garder de son premier contact, quelques années auparavant, avec le pays des pharaons. Les descriptions poétiques se mêlent déjà aux observations de la population et des lieux. Rodes y crée son Orient (**doc.1**). Sa vision de l'Egypte est un mélange d'expérience sensible et d'images « intériorisées », celles du voyageur espérant retrouver l'Orient rêvé, fantasmé, raconté, écrit par l'Occident. En dépit d'une volonté d'apprécier les « mœurs » des habitants, le roman n'est pas exempt de clichés, notamment sur les femmes et leur « morbidesse lascive » ou les hommes avec leurs figures « stigmatisées de tous les vices d'Orient ». Y apparaissent déjà des thèmes chers à l'auteur : la mort, avec la visite de cimetières musulmans, les « mœurs » sexuelles, avec les balades dans les quartiers miséreux de la prostitution qui le saisissent d'une « indicible impression de mort » (mais pas uniquement)... Cet attrait ne le quittera guère et sera toujours présent dans ses romans. Les *Heures égyptiennes* font partie d'un ensemble d'ouvrages qui apparaissent dans les années 1890 dont les titres se rapprochent des titres de romans. On s'éloigne des *Voyages*... au caractère très descriptif des XVIII^e et XIX^e siècles pour une évoquer une expérience. Avec des romans comme ceux de H. Kistermaekers (*Lueurs d'Orient*), E. Schuré (*Sanctuaires d'Orient*), J. Péladan (*Terre de Sphinx*) et de Jean Rodes, il semble que le voyage en Orient gagne en profondeur (grâce à un retour au spirituel et à la fiction), note Valérie Berty dans son analyse des récits de voyage français du XIX^e siècle⁹⁰. Ces auteurs, qui amorcent un début d'interrogation de l'Autre et qui remettent en question leurs propres critères d'analyse, annonceraient selon l'auteur les discours anti-colonialistes du XX^e siècle. Elle rappelle à juste titre que dans ces romans, l'on reste cependant loin de la fin du « mirage oriental ».

j'aimais par contre beaucoup celui de ma mère : Rodes, et je me suis empressé de le prendre par ma suite pour mes articles et mes livres. C'est celui-là mon vrai nom et, ma mère étant fille unique d'un père qui n'avait que des sœurs, il est désormais bien à moi », *Notes intimes*, II, pp. 51-52.

⁹⁰ V. Berty 2001, p. 133.

Le second roman, d'un tout autre genre, *Adolescents. Mœurs collégiennes*, est publié en 1903. J'ai déjà eu l'occasion d'évoquer ce qui me semble être la genèse du projet à savoir qu'il s'agit d'un roman dicté un peu par les circonstances. En effet, suite à l'enquête menée par la *Revue Blanche* sur l'éducation auprès de grands noms de l'époque, dont Rodes avait eu en charge de rassembler les réponses, a germé en lui le souhait d'apporter son témoignage sur la question. Cet ouvrage, où il livre son expérience d'écolier (et de jeune garçon tout court) chez les Jésuites, Rodes va souvent l'évoquer, y revenir dans ses *Notes intimes*, songer même à la republier en le modifiant copieusement si l'on en croit un exemplaire légué aux Archives départementales du Lot-et-Garonne. Ce roman n'est en outre pas passé inaperçu, et c'est (ou du moins ce sera par la suite) le but recherché. Louis Estève, médecin tarnais dont j'ai déjà parlé, verra dans cette « auto-analyse » que constitue le livre *Adolescents. Mœurs collégiennes*, une sorte de mésaventure mystique et érotique si « subtile qu'elle ne trouve plus de termes pour s'énoncer »⁹¹. Ce roman demeure la source principale (davantage que ses *Notes intimes* même) pour comprendre l'enfance d'Eugène Moutou. Mais pas seulement. En effet, est déjà en construction une certaine forme de récit de soi qu'il faudra analyser plus loin.

Après ces deux tentatives, Rodes va tenter d'aller plus loin dans cette « montée en singularité » que recherche tout écrivain « authentique ». Cette notion, développée par Luc Boltanski et Laurent Thevenot, a été analysée par Nathalie dans son ouvrage *Etre écrivain. Création et identité*⁹². Elle y résume notamment les différents moyens à la disposition des écrivains pour forger cette singularité qui donne à l'« être-écrivain » toute son ampleur⁹³. Parmi celles-ci, l'on trouve l'impératif d'originalité. Etre novateur semble alors une bonne stratégie pour « sortir du lot ». Mais cela ne garantit en rien le succès populaire. Plaire au plus grand nombre, sans souci d'innovation littéraire, apparaît – surtout depuis l'émergence, au XX^e siècle, d'une « culture de masse » – comme l'assurance de la reconnaissance et le moyen de gagner de l'argent. Cela permet à l'écrivain de vivre de son « art » certes, mais au prix d'une « compromission » qu'abhorrent ceux qui se considèrent comme de vrais créateurs. Après 1916, Rodes a tout loisir de s'adonner à cette recherche de singularité car son activité professionnelle est au point mort. Ecrire semble devenir une « question de vie ou de mort » personnelle mais aussi sociale. Il faut à tout prix écrire – essais ou romans – et qu'on en parle dans la presse pour ne pas tomber dans un oubli total. C'est alors que Rodes va tenter de créer un nouveau genre littéraire : le « roman-reportage ». *L'Heure du Bédouin. Roman-reportage du grand tourisme égyptien*, publié en 1924, en sera le premier et l'unique manifeste. Ce roman

⁹¹ « L'éphébérasie romanesque », p. 35, tiré-à-part. Voir A.D. Lot-et-Garonne, ROD-6.

⁹² N. Heinich 2000.

⁹³ *Ibid.*, p. 170 et suiv.

a été écrit entre novembre 1920 et janvier 1921 au Passage, dans la maison familiale. Tout semble laisser croire que Rodes forge ce genre pour « coller » à son roman qui est déjà écrit et non l'inverse. Qu'est-ce qu'un « roman reportage » ? Il l'explique dans un article paru *Le Journal littéraire* du 21 juin 1924⁹⁴, qu'il reprendra (en enlevant quelques passages...) dans sa préface au roman qui paraît quelques temps après (sans que l'on sache précisément). Avant toute mise en librairie, il faut bien rappeler qu'on existe... et montrer qu'on innove pour « espérer » susciter la curiosité. Dans cet article, Jean Rodes nous dit qu'ils sont nombreux ceux qui attendent autre chose que des romans psychologiques, philosophiques, érotico-religieux et autres fictions exotiques. Il souhaite substituer au roman exotique aux « interminables scénarios dramatiques et larmoyants » et « ridicules de banalité et d'invraisemblance » un genre nouveau où la « vérité » des observations et le pittoresque en seraient le premier principe. La « vraie vie » agirait sur notre imagination avec beaucoup plus de force que la simple invention romanesque. Ce roman reportage, il le faut « court, sans intrigue, ayant toute la sobre éloquence du fait. Et autour de lui, intimement liés à lui, beaucoup d'aspects, de traits psychologiques, de sensations, d'idées ». Et ce type de roman, qui d'autres que les écrivains que « la passion des grands voyages a entraînés hors de France » pourraient mieux le concevoir ? Dans quelques lignes rajoutées à sa préface, Rodes indique que finalement qu'il n'a eu en l'écrivant « d'autre souci que celui du reporter »⁹⁵... Est-ce encore du roman peut-on se demander ? Quoi qu'il en soit, Daniel Lançon souligne que ce genre « restera lettre morte pour l'Égypte et que lui furent préférés les fantasmes pharaoniques d'un Orient maintenu lointain ou le sérieux conceptuel du voyages non fictionnels »⁹⁶. *L'Heure du Bédouin* demeure le dernier roman de Rodes. A-t-il fait une croix sur le genre romanesque dès cette période ? Je l'ignore. Le roman est en tout cas plutôt bien accueilli. Là encore, il peut compter sur la bienveillance de ses collègues journalistes. Les comptes rendus qu'il a découpés et collés dans un de ces cahiers en témoignent⁹⁷. Ainsi John Charpentier, par exemple, pour le *Mercur de France* met-il en avant la sobriété des descriptions, la sagacité des remarques, une « narration nourrie de faits et de renseignements » et sans pudeur. Bref, « un livre clair, intelligent » à conseiller. Rodes peut compter sur Charles Régismanset, qui, après avoir rappelé brièvement le parcours de son ami, conclue : « Un beau livre, conjonction d'un noble esprit et d'une vie ardente, parfaite réalisation d'un écrivain qui a renforcé son individualisme en l'affrontant à tout l'Univers ». Tous ne sont pas unanimes pour autant. L'écrivain et journaliste Orion (pseudonyme d'Eugène Marsan)

⁹⁴ A.D. Lot-et-Garonne, ROD-25/2.

⁹⁵ J. Rodes 1924, p. 11.

⁹⁶ D. Lançon 2005, p. 126.

⁹⁷ A.D. Lot-et-Garonne, ROD-25/2.

remarque que la formule (roman reportage) n'est pas mauvaise mais qu'elle n'est pas neuve et que d'autres avant lui l'ont exploitée avec succès (les frères Tharaud). Il critique à demi-mot la propension chez Rodes (ce qui me semble juste) à ne décrire que les quartiers populaires. Or, il n'y a pas que des « bouges » au Caire (et ailleurs) fait-il remarquer. « Toute cette autre portion de la vie égyptienne, M. Rodes la laisse de côté. C'est grand dommage ».

Stendhal, un compagnon de route

Il est un écrivain qui va traverser toute l'« œuvre » de Rodes : c'est Stendhal. Le célèbre écrivain grenoblois est, pour lui, comme « un frère aîné ». Ce modèle, il en connaissait les romans mais pas les écrits de voyage (*Rome, Naples, Florence ; Promenades dans Rome*) ni la correspondance. Il découvre tout cela durant la guerre 1914-1918 et cela ne va que conforter son attrait pour le personnage, sa manière d'être et d'écrire. Rodes se sent véritablement des « affinités profondes » avec Henri Beyle. Il remarque un même esprit d'indépendance, un même goût de la vérité (quitte à choquer), une même curiosité des faits et une même compréhension de la vie. Enfin et surtout, ils partagent une même quête du plaisir⁹⁸. Ce frère, Rodes va essayer de s'en approcher au maximum, tout en gardant sa singularité (en soulignant parfois les différences entre leurs écrits). S'il fait plusieurs voyages en Italie et en Espagne, c'est en partie pour suivre les pas de son illustre prédécesseur. Mais il n'en reste pas là : il va rassembler ses propres notes de voyages en les nommant *Carnets d'un reporter stendhalien* (il y associe aussi ses *Notes intimes*, qu'il juge être de la même veine) : tout est dit. Rodes perçoit chez le *Milanese* un souci de « vérité », de l'observation, une liberté de ton, détachée de la morale et de la « bienséance », qualités qui sont proches de celles qu'il attribue au « véritable » reporter, qu'il incarne bien entendu...

En février 1926 sort en librairie le *Bréviaire stendhalien*, qui connaît son petit succès. C'est une sorte de déclaration d'amour à Stendhal et sans doute un adieu à la littérature (au roman en tout cas). Les notes critiques parues dans les journaux sont nombreuses, parfois gentiment polémiques (à propos du titre). Ph. Berthier, dans son histoire du stendhalisme, évoque, après les réflexions « perspicaces » et « fécondes » d'un Gide ou d'un Valéry, le recueil d'« un certain Jean Rodes ». Selon lui, on n'était jamais allé aussi loin dans la piété stendhalienne. Le volume est, sinon édifiant, du moins commode pour ceux qui, à l'instar du duc de Guermantes, ont besoin de se rafraîchir la mémoire avant les dîners en ville pour y briller en plaçant judicieusement des formules empruntées »⁹⁹. Ce bréviaire se présente donc sous la forme d'un *vade mecum*, c'est, en quelque sorte, « Stendhal en comprimés », comme le suggère

⁹⁸ *Notes intimes*, IV, p. 135.

⁹⁹ Ph. Berthier 2007, p. 209.

un journaliste. Georges Maurevert, ami de Rodes, pense que ce bréviaire est « la compilation la plus nourrissante, la plus distrayante et la plus judicieuse » relative au *Milanese*¹⁰⁰. Tous louent le choix judicieux des passages, issus des principales œuvres de Stendhal, mais surtout leur regroupement par thèmes et la table analytique établie à la fin du volume. Rodes n'omet pas, comme la plupart du temps, de débiter le recueil par un avertissement (pp. 11-13) explicitant sa démarche : il ne s'agit en aucun cas d'un florilège des plus belles pages. Non, il s'agit de donner une « idée claire des opinions et des impressions de Stendhal sur toutes choses ». Suit un avant-propos (pp. 15-21) sur « Stendhaliens et beylistes », histoire de livrer, aussi, une réflexion personnelle. Rodes apparaît avant tout comme un beyliste, c'est-à-dire une personne pétrie de la même « argile » qu'Henri Brulard et qui a « une âme parente de la sienne ». Quand on feuillette ce recueil, il semble évident que Rodes a pensé à lui en choisissant les pensées et les rubriques dans lesquelles il les classe (le caractère et la sensibilité, sa conception de la vie, son immoralisme, ses aversions, ses goûts, sa vie matérielle, sur la littérature...) comme s'il voulait fusionner avec lui.

Trois ans plus tard, Rodes décide de publier, anonymement, *L'Herbier d'un Beyliste*¹⁰¹, sur les conseils de G. Maurevert, à qui il avait montré ce recueil de pensées trois ou quatre ans auparavant lors d'une visite amicale. Le succès d'estime du *Bréviaire stendhalien* n'est sans doute pas étranger à cette nouvelle entreprise. Cependant, tiré à cent exemplaires hors commerce, la diffusion de cet « herbier » ne pouvait être que confidentielle et réservée aux amis, aux connaissances, aux collègues. L'accueil est, une fois encore, favorable. Cet « herbier » est un recueil de passages empruntés à divers auteurs et œuvres depuis les Écritures jusqu'aux auteurs contemporains. Ce sont des « indications » morales classées par thèmes, des pensées mobilisables en toute circonstance, en n'importe quel lieu, qui étaient d'abord à son usage personnel. Dans ce condensé de la pensée humaine, rien de « scandaleux », rien d'« excessif », précise-t-il. Ce qui est digne d'intérêt, à mon avis, c'est la présence, à la fin de chaque chapitre, de pensées inédites anonymes (« X ») derrière lesquelles on reconnaît aisément la plume de Rodes. Ces pensées sont extraites de ces *Notes intimes* et qu'il va rassembler, à une date inconnue, dans un carnet resté manuscrit de 147 pages sous le titre : *Le Sablier d'Aristippe*. Pourquoi un tel désir de discrétion ? Pourquoi ne pas avoir publié un recueil de ses seules pensées ? Sans doute par réalisme. Il faut assurément une grande notoriété pour prendre un tel risque littéraire ou philosophique. Par « mesure », telle qu'il l'apprécie dans les lettres ? Probablement aussi. Quoi qu'il en soit, semer quelques réflexions parmi des centaines d'auteurs ou de textes est un moyen de donner à voir un peu de soi, de sa pensée profonde. En réalité, peu

¹⁰⁰ A.D. Lot-et-Garonne, ROD-25/2.

101

de critiques, surtout ceux qui le connaissent un peu, ne s'y trompent. Derrière ce double anonymat, ils ont reconnu l'auteur agenais, « continuel introspecteur, rude pour lui, pour les autres indulgent, grand voyageur curieux des hommes » (G. Maurevert). Pour ma part, je soulignerais volontiers une entreprise très hardie, dont l'immodestie est quelque peu atténuée par le désir d'anonymat (qui ne trompe guère cependant comme on vient de le voir). En effet, les pensées que Rodes incluent dans son « herbier » se placent toujours à la fin, ayant pris soin de classer les auteurs et les œuvres chronologiquement. Même s'il explique son choix dans son « avertissement », la démarche n'est pas anodine. En incluant ses propres pensées dans le recueil, Rodes s'arrime aux grands courants de la pensée humaine. Rien de moins... Puisque la reconnaissance (pas le simple succès d'estime !) n'est pas à la hauteur des espérances, autant se faire plaisir en la fabriquant « artificiellement » et durablement ! On remarquera que si Stendhal est cité 42 fois dans le recueil, Montaigne le dépasse en nombre de citations.

Vers la fin de sa vie, alors qu'il réfléchit à l'opportunité de republier le *Bréviaire stendhalien*, il publie en pleine Seconde Guerre mondiale, un très long article, « Agen, ville stendhalienne »¹⁰², dans lequel il déploie des trésors d'inventivité pour montrer qu'Agen (et l'Agenais plus généralement) est « la » cité idéale pour y faire rééditer l'ouvrage. Par son passé, sa légende, ses personnages illustres (Bandello, Scaliger, Marguerite de Navarre, Henri de Navarre, Monluc, d'Estrades, les évêques Mascaron et Hébert, Montesquieu etc), le caractère de ses habitants, certains drames récents, Agen et l'Agenais aurait pu plaire (ayant pris Agen en dégoût, celui-ci aurait eu selon Rodes une vision erronée de la région) à Stendhal. Il évoque un autre illustre Agenais, J.-B. Bory de Saint-Vincent, étrange « sosie » du grenoblois qui s'est, comme Henri Beyle, engagé dans l'armée impériale et a pu le croiser lors d'une campagne. Et de conclure : « Le type "Bory de Saint-Vincent" » abonde en Agenais. Les gens y sont nombreux que le goût des voyages, du risque et de l'aventure a jeté à travers le monde, poussés irrésistiblement par le désir d'être ailleurs et de voir ce qu'ils n'auraient, sans cela, jamais vu ». Gens... dont il fait partie bien entendu. Les conditions matérielles n'étant pas réunies (ni la volonté des éditeurs semble-t-il), l'entreprise ne verra pas le jour. Rodes avait retravaillé son *Bréviaire*, le modifiant, l'annotant. C'est là, le dernier hommage au « frère aîné ».

Biens d'autres aspects de la figure écrivaine de Rodes auraient pu être abordés ou approfondis. J'aborderai certains d'entre eux dans les pages qui suivent. Parmi bien d'autres :

- les types d'écriture : essais, romans, écrits du for privé (*Notes intimes*), carnets de voyage, articles de presse, recueil de pensées, « remarques psychologiques » sur divers auteurs et leurs écrits (sur Montaigne, La Mothe Le Vayer, Byron, Flaubert, Th. Gautier, Baudelaire,

¹⁰² A.D. Lot-et-Garonne, ROD-25/3, pp. 124-126.

Verlaine, Rimbaud, P. Loti, M. Barrès, O. Wilde, A. Gerbault, H. de Monfreid, dans le quatrième carnet de *Notes intimes* tout particulièrement).

- la pratique de l'écriture (où ? quand ? avec quelle fréquence ? sur quels supports ? etc.)
- l'intégration au milieu littéraire : Isolement volontaire ? Refus de la compromission ? Espoir plus ou moins avoué de fréquenter certains auteurs (l'envoi de ses livres, *via* la maison d'édition, à certains auteurs connus (dont Proust), semble aller dans ce sens ; des lettres conservées dans le fonds Rodes, témoignent de rencontres ou d'échanges avec quelques personnalités : Paul Léautaud, Paul Fort, le peintre Paul Signac, Isabelle Eberhardt ; mais malheureusement, aucune « amitié » profonde et durable ne s'épanouira avec ces auteurs ou d'autres. Il fréquentera surtout des écrivains de moindre importance.
- la question de la double (ou triple) activité de l'écrivain (choix ? contrainte ? des réponses ont déjà été apportées dans les pages précédentes).
- le problème de l'identité (je développerai cette problématique) : l'autoperception (se percevoir comme écrivain), la représentation (s'exposer comme tel) et la désignation (être reconnu tel par autrui)¹⁰³. J'aurai l'occasion d'y revenir.
- le rapport à la critique de ses livres.
- la question de son inspiration (d'un point de vue littéraire ou pour ses voyages) et son évolution dans le temps. Il nous explique par exemple, lorsqu'il relate son voyage à Blida qu'il avait lu *L'immoraliste* et *Amyntas* de Gide.
- la question de la vocation et de la genèse des goûts (par la famille, par l'école ?)
- l'écriture comme prolongation d'une culture littéraire familiale¹⁰⁴ ?



Jean Rodes dans son bureau, entouré d'objets souvenirs
(*Notes intimes, II*)

¹⁰³ Ce sont les trois moments de l'identité tels que les définit Nathalie Heinich (N. Heinich 2000, p. 70).

¹⁰⁴ B. Lahire 2006, p. 111.

1.4. Le voyageur

La dernière figure qui reste attachée à Jean Rode est celle, « englobante » du voyageur. Partir au loin, voir des pays et des peuples différents, voilà un rêve que le jeune Rodes a poursuivi avec constance et succès. Son idéal était probablement de mener la vie très prisée d'écrivain voyageur en vivant de sa plume, à défaut de compter sur une fortune personnelle et durable (il a pu, comme on l'a vu, profiter quelques années de l'héritage paternel). C'est donc grâce à ses missions comme reporter que Rodes va pouvoir voyager. D'ailleurs, il avoue lui-même avoir choisi cette voie pour assouvir sa passion du voyage. Albert Londres avançait une raison identique lors d'une interview en 1929 : « J'aime voir du pays, changer de décor [...] Le reportage n'est qu'une façon de satisfaire mon vice »¹⁰⁵. Nous avons vu que les missions de Rodes en Chine sont pour lui l'occasion inespérée de visiter d'autres régions d'Asie, lors des escales de voyage ou lors d'excursions, comme lorsqu'il se rend au Japon à deux reprises. Il en profite surtout pour s'arrêter presque à chaque fois en Egypte pendant plusieurs jours, afin de revoir et approfondir sa connaissance des populations et des « mœurs » du premier pays d'Orient qu'il a découvert dans sa jeunesse. En dehors des régions où il a été envoyé pour ses reportages, Jean Rodes a privilégié le bassin méditerranéen, se rendant à plusieurs reprises en Espagne, en Italie, en Egypte donc, en Syrie, en Palestine, au Maroc et surtout en Algérie. Le soleil l'attire. C'est aussi pour cette raison que même en France, il ne cessera de bouger entre Agen, Paris et la Côte d'Azur (il vivra à Nice quelques temps).

Voyager coûte cher. Pour limiter les frais, il affirme se contenter de peu lorsqu'il est à l'étranger. Il faut dire qu'il ne fait pas de grandes excursions. Comme je l'ai déjà souligné, Rodes est un citadin et il aime demeurer dans les villes. Il peut s'adonner à de longues balades – notamment dans les quartiers les plus populaires – où il peut mettre en pratique ses dons d'observateur : des silhouettes, des visages, des attitudes, des ambiances, des monuments, tout est susceptible d'aiguiser sa curiosité. Avec l'âge, à la recherche d'une sensualité qu'il attache, non sans préjugé, aux populations du bassin méditerranéen, il sera attentif à toutes les expressions de ce qu'il pense être une plus grande liberté des « mœurs » (sexuelles notamment).

Quand on pense au voyage, toutes sortes d'images viennent en tête. La figure de Rodes n'y échappe pas : les préparatifs, le départ, le trajet (en bateau ou en train), les hôtels ; les restaurants ; les balades et les visites etc. Ce sont aussi des notes prises durant les voyages. Ces notes, il va les rassembler, les mettre au propre, jusqu'à la fin de sa vie, dans des *Carnets d'un*

¹⁰⁵ Cité par M. Martin 2007, p. 118.

*reporter stendhalien*¹⁰⁶, qu'il agrmente de quelques photographies et de cartes postales achetées sur place.

A moins de décider de changer de vie et de rester vivre au loin, ce qu'ont fait certains, il faut repartir. Le départ est toujours empreint de sentiments contradictoires : tristesse, nostalgie, mais aussi joie de retrouver les siens. Pour Rodés, les retours en France sont toujours difficiles car il lui faudra « redevenir l'esclave des convenances européennes » qui le dépriment, écrit-il en 1938¹⁰⁷. Mais quand le « grand voyage » se fait rare, quand il disparaît d'une vie qu'il a rythmée jusqu'à présent, « est-ce de la souffrance ? de la joie ? » se demandait-il. « Les deux sans doute, mais de quelle pénétrante mélancolie ! »¹⁰⁸ Pour se souvenir, rien de tel que des objets « exotiques ». Étrangement, Rodés n'échappe pas à cette « règle », lui qui, d'autre part, trouve ridicule de se faire prendre en photographie devant un monument (il ne faut pas confondre l'écrivain voyageur et le touriste !) Il rapporte ainsi plusieurs objets (paravent, lit à opium, ombrelle et lampion chinois, tableau, statuettes etc) qui vont venir décorer, à la manière de Loti, son cabinet de travail. Objets pour se souvenir de moments inoubliables, objets qui rappellent cruellement des pays qu'on ne reverra peut-être plus mais surtout objets qui appellent au départ d'une manière envoûtante :

L'Égypte ! Par quelle fibre secrète lui suis-je rattaché ? Est-ce un sortilège qu'exerce sur moi une impressionnante tête de momie, qui occupe une place d'honneur dans mon cabinet de travail ? Je ne sais, mais la nostalgie de ce pays m'obsède véritablement et, chaque fois que je puis le mettre sur mon itinéraire, je m'y arrête avec joie.¹⁰⁹

Qui dit voyage dit rencontres : Rodés rencontre de nombreuses personnalités, dans le cadre de son travail, des écrivains, Ce sont aussi des rencontres, des correspondances.



La pagode des 500 Génies à Canton (décembre 1904)

(A.D. Lot-et-Garonne, 23 J 10)

¹⁰⁶ « La confection de mes « Carnets » n'est pas une imitation de ses notes de *Rome, Naples, Florence*, de ses *Promenades dans Rome* etc ..., car je les avais commencés bien avant de connaître ses ouvrages », dit-il dans ses *Notes intimes* (IV, p. 136).

¹⁰⁷ *Notes intimes*, III, p. 141.

¹⁰⁸ *Notes intimes*, II, p. 17.

¹⁰⁹ *Notes sur l'Afrique dévote et luxuriante, Algérie, Tunisie, Maroc*, 2^e exemplaire.

2. Un projet intellectuel ?

Lorsque l'on regarde la bibliographie de Jean Rodes, l'on est frappé par le nombre important de livres consacrés à la Chine. En effet, ce ne sont pas moins de huit essais qui ont vu le jour, régulièrement, entre 1910 et 1932, même durant la période « creuse » où Rodes n'a pas pu voyager en Asie. Un peu plus tard, il s'attaque à un neuvième ouvrage mais la guerre retarde sa publication. En février 1946, alors qu'il se trouve en Algérie, à Blida, il attend avec impatience les épreuves de cet ultime essai qui doit s'intituler *La vraie Chine* et paraître aux éditions Charlot. Avec ce livre, il aurait suffisamment d'argent pour s'installer à nouveau à Nice¹¹⁰, pour y finir ses jours, espère-t-il. Mais le livre ne sera jamais publié...

Comment donc expliquer cette « frénésie » d'écrits sur la Chine ? On s'en étonne d'autant plus que, comme nous l'avons vu, Rodes, comme d'autres, dit avoir choisi la carrière de grand-reporter pour assouvir seulement sa passion du voyage. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas se contenter de faire « honnêtement » son métier, en écrivant des articles, voire un ou deux essais ? Je crois que plusieurs causes sont « à l'œuvre » pour expliquer ce qui nous apparaît comme un besoin.

Une commande de la Société de Géographie ? Rien de tel ne transparait dans les documents que j'ai en ma possession, mais la question mérite d'être approfondie. Dans une lettre du 7 mai 1911 à la Société (**doc.8**), Rodes se reproche de ne pas envoyer une communication aussi longue qu'il l'aurait souhaité, en raison d'un excès de travail à fournir (des articles pour le *Temps* et le *Bulletin* du Comité de l'Asie française). Il tient à rassurer : il se rattrapera dans une nouvelle publication sur la Chine. Rodes fait aussi des communications orales comme celle qu'il présente au siège de la Société, à la veille de la Grande Guerre. Cela semble suffisant pour la Société. Il faut donc chercher ailleurs...

Conscience professionnelle ? Certainement. Rodes se fait une haute opinion du métier de reporter tel qu'il le définit dans un article de 1925 :

L'authentique grand reporter, celui qui a vraiment le feu sacré de cette profession passionnante, n'a d'autre règle que sa satisfaction personnelle. Là est du reste, pour ceux qui l'emploient, comme pour ceux qui la lisent, la meilleure garantie de l'excellence de son travail¹¹¹.

L'« excellence du travail » mérite l'excellence du support. C'est dans le livre que le travail et la pensée trouvent à se magnifier. Tout voir et tout dire, telle est la devise de Rodes. Le livre possède toujours cette aura que n'ont pas les articles de presse ou de revues, qui sont néanmoins indispensables dans la profession de reporter. Rodes n'aime pas faire les choses à moitié et, bien que laborieux, met toute son œuvre pour s'acquitter de son devoir professionnel.

¹¹⁰ *Notes intimes*, VI, pp. 106-107.

¹¹¹ A.D. Lot-et-Garonne, ROD-25/2.

Il faut faire les choses par passion et non pour un avantage matériel ou une promotion. Rodes cultive une éthique de la différence ou en est prisonnier, plus probablement. Timidité, horreur des compromissions, orgueil poussé à un haut degré n'ont pu que le marginaliser. Telle est en tout cas la manière dont il justifie finalement son « échec » littéraire (il n'en parle pas en ces termes bien entendu...). Rodes n'a d'autre règle que sa satisfaction personnelle. Mais qu'entend-il par « satisfaction personnelle » ? S'il s'agit d'écrire pour soi, pour se faire plaisir, des carnets de voyage ne pourraient-ils pas suffire dans ce cas-là ? Voilà un bien curieux paradoxe. Aucun romancier ou essayiste ne fait publier de livre sans espérer être lu bien entendu, sans escompter quelques bonnes critiques et pourquoi pas le succès de librairie. Dans le cas de Rodes, il s'agit de porter à la connaissance du public (bien qu'il s'en défende, en 1910, mais il est au début de sa carrière asiatique : « Informer mes contemporains, ce que je m'en soucie peu ! ¹¹² » ; son attitude évoluera) le résultat de ses enquêtes car « quand on a de bons yeux et qu'on est décidé à tout voir, on peut faire de bien curieuses observations, au point de vue des mœurs, jusque dans les milieux les plus fermés, les plus jugulés, par les règles confessionnelles et bourgeoises » confie-t-il en 1937.

Les publications sont le prolongement logique de ses observations nombreuses et du « projet » qu'il s'est fixé : « donner une explication de l'âme chinoise ». S'il publie tant, c'est aussi parce qu'il a amassé assez d'éléments pour alimenter plusieurs volumes. Nous avons vu quels étaient les buts de ses missions mais il ne veut pas en rester à des considérations d'ordre politique, militaire, économique. Son goût pour l'étude des mœurs et la psychologie transparait dès les premiers livres dont certains chapitres reprennent ou complètent les observations notées dans ses carnets de voyage. Dans les *Notes d'Extrême-Orient*, il note les impressions de ses premiers voyages, conscient d'ailleurs du désordre dans lequel il les expose. Se mêlent aux descriptions réalistes (en ce sens qu'il en est témoin) une litanie de stéréotypes : le Chinois dit toujours « oui », le Chinois est un pur sensualiste, le Chinois n'a aucune croyance précise en une divinité, il est matérialiste etc. (**doc.3**). Il n'échappe pas au péché du réductionnisme : ramener l'ensemble d'une population à des traits (physiques, moraux etc.) communs et applicables à tous. C'est le règne des généralisations excessives et du déni des particularités individuelles. Le regard de Rodes va évoluer au gré de ses nombreux voyages en Asie. Il connaît les idées reçues des Européens sur les habitants du Céleste Empire et il aura à cœur de les corriger. Il ne peut passer pour un bon « psychologue » auprès des lecteurs s'il rapporte des clichés éculés. Rodes semble mû par de bonnes intentions de ce point de vue. On ne peut le nier. D'autre part, selon moi, Rodes a vu dans les publications un moyen de mettre un peu

¹¹² *Notes intimes*, I, pp. 2-3.

d'ordre dans ses observations, de se discipliner, même s'il n'y arrive pas toujours. Certainement aussi, un moyen de se faire mieux connaître, quoi qu'il en dise, auprès des écrivains et autres savants. Les articles de journaux « s'envolent », les livres restent (sur les étagères) pourrait-on dire également ! Enfin, je verrais volontiers dans cette frénésie de publication l'expression de l'écriture à tout prix, à comprendre chez lui comme le moyen d'exposition de soi et de recherche de soi. C'est probablement une manière de ne pas sombrer, puisqu'à partir de 1914, c'en est fini des expéditions lointaines en Asie. D'autre part, un propos qui se veut scientifique doit-il être dénué de toute qualité littéraire ? Cette question, qui taraudera diverses disciplines au cours du XX^e siècle, et notamment l'anthropologie, Rodes la tranche. Oui, ces essais sont pour lui le moyen d'éprouver un style qui se veut concis, clair et animé par la justesse des descriptions issues d'observations directes. Telle est son ambition et telle est la manière dont ces essais seront perçus par les critiques. Dans une lettre adressée à Rodes relative au livre *La Chine nouvelle*, l'écrivain et critique d'art Paul Adam souligne son habileté à « choisir les faits, les exemples caractéristiques, derrière lesquelles s'ouvrent de si longues perspectives propices aux réflexions » (**doc.5**). En 1918, A. Gauducheau, alors membre correspondant de la Société de pathologie exotique, loue le style original et la force avec laquelle son ami Rodes présente les portraits et les anecdotes : « c'est vigoureux, ramassé » (**doc.15**) ! Autant de louanges (parmi tant d'autres) ne peuvent qu'inciter à poursuivre dans cette voie...

Ce projet « scientifique » et littéraire, aux multiples ressorts, nous venons de le voir, culmine avec son *Essai de psychologie ethnographique*, publié en 1923. Il faut s'y attarder un instant. Comme nous l'avons vu, Rodes ne peut guère qu'écrire entre 1914 et 1927, période difficile pour lui à tout point de vue : personnellement et professionnellement. Ce fut le temps de l'écriture par excellence : écrire sur la Chine (ce serait dommage de ne rien faire de tous ces matériaux !), écrire sur soi et pour soi (c'est le temps de l'introspection dans ses *Notes intimes*), enfin mettre en forme ses notes de voyage. A la veille de la Grande Guerre, Rodes a effectué six voyages en Chine, il a tous les éléments pour écrire de nouveaux livres (trois ont été publiés). Ils paraîtront avec un retard dû à la guerre. Il faut sans doute voir dans *l'Essai de psychologie ethnographique* la synthèse qui lui manque, qui serait à la fois documentée et ferait la part belle aux observations et analyses personnelles, le tout dans une mise en perspective historique critique. L'objectif est de saisir la « Chine éternelle » tout en considérant sa modernisation (sa nature et ses origines).

D'où vient le titre ? Qu'est-ce que la psychologie ethnographique ? La notion n'est pas une invention de Rodes, on s'en doute. Elle fait partie d'un ensemble de concepts nés à la fin du XIX^e siècle, notamment en Allemagne, que sont la « psychologie ethnographique » (1876), la « psychologie ethnique » (1887), la « psychologie anthropologique » (1895) et la

« psychologie des peuples » (1895)¹¹³. Le champ de la « psychologie des peuples » s'applique, pour les penseurs occidentaux de l'époque, aux nations civilisées alors que la « psychologie ethnique » s'applique aux peuples qualifiés alors de primitifs, aux peuples de couleur et colonisés¹¹⁴. Comme le rappelle G. Vermès, en cette fin de XIX^e siècle « tout est psychologique ». D'autre part, la race est vue comme le principal « déterminant collectif physique et naturel des comportements individuels »¹¹⁵. En ce qui concerne la « psychologie ethnographique », celle qui nous occupe ici, la notion apparaît dans un article fondateur de Théodule Ripot (1839-1916) paru dans la *Revue philosophique de la France et de l'étranger* en 1876. Il a pour titre : « La psychologie ethnographique en Allemagne »¹¹⁶. C'est la première fois que l'expression apparaît dans la littérature scientifique française. Le projet de T. Ribot (et de la *Revue philosophique*) est de fonder une nouvelle science en faisant de la psychologie la science des peuples par excellence¹¹⁷. Pour B. Andrieu, T. Ribot introduit les représentants de la *Völkerpsychologie* pour mieux se tourner vers une psychologie ethnographique. Il s'agit, d'après cette nouvelle science, de donner une « définition culturaliste d'un peuple autour de sa langue, de ses pratiques religieuses et ses fonctions mentales »¹¹⁸, une méthodologie propre – celle de l'« éthologie comme science du caractère » – devant être appliquée aux peuples. Il s'agit, en d'autres termes, de trouver les lois fondamentales de l'esprit. L'objectif de Ribot est de faire de la psychologie ethnographique « un champ disciplinaire qui puisse poursuivre les travaux de la *Völkerpsychologie* sus l'égide de la méthode déductive de la psychologie anglaise »¹¹⁹. Ethnologie et psychologie doivent considérées, pour Ribot et ceux qui le suivront, comme des sciences sœurs, ce rapprochement étant vu comme le prologue à un renouvellement culturaliste des sciences humaines. Pour Ribot, l'investigation psychologique demeure une entreprise difficile :

Il faut, à l'aide de langues informes et mal connues, pénétrer des sentiments tout différents des nôtres ; il faut résister à cette illusion – naturelle aux esprits novices – de prêter à ces races nos propres manières de penser et de sentir ; il faut démêler leurs vraies croyances religieuses à travers les mystères dont ils s'entourent ; bref, il faut faire la traduction perpétuelle d'un texte, dont chaque mot prête à contre-sens¹²⁰.

¹¹³ Sur l'histoire de ces notions, je renvoie, entre autres, à B. Andrieu 1999, N. Reynaud-Paligot 2008 et G. Vermès 2008.

¹¹⁴ G. Vermès 2008, p. 149.

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ T. 2, juillet-déc 1876, pp. 596-607.

¹¹⁷ Je m'appuie ici sur le chapitre 6 de l'ouvrage de B. Andrieu 1999, qui a pour titre « La psychologie ethnographique de la *Revue philosophique* », p. 95 et suiv.

¹¹⁸ B. Andrieu 1999 ; p. 95.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 97.

¹²⁰ « La psychologie ethnographique en Allemagne », *art. cit.*, p. 602.

La psychologie dans les sciences humaines a de beaux jours devant elle : en géographie, dans l'entre-deux-guerres, se développe une discipline éphémère, héritière de la psychologie coloniale : la géographie psychologique¹²¹. L'histoire n'échappe pas à cette migration de la psychologie, mais plus tard, dans les années 1960-1970, par l'introduction de l'« histoire des mentalités ».

Revenons à Rodes. J'ignore si Rodes a lu d'autres ouvrages en matière d'ethnographie ou de psychologie ethnographique que les références qu'il donne en bas de pages de l'essai, mais il n'a certainement pas choisi l'adjectif « ethnographique » au hasard. Pour Ribot, la psychologie ethnographique s'appuie sur une méthode plus précise que l'Histoire par exemple dans le sens où elle recourt à l'observation directe et à l'expérience. C'est sur cela que Rodes veut appuyer ses analyses et ses démonstrations. Il est et a été un observateur direct : il a vu, entendu, écouté, senti ce qu'il décrit. C'est gage de crédibilité et de véracité, pour lui et ses lecteurs.

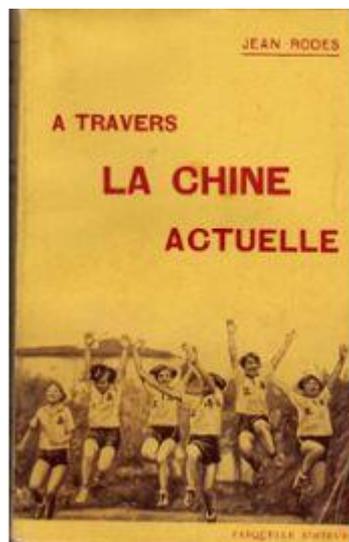
L'ouvrage est constitué de trois parties (**doc.17**). Il débute par une longue introduction sur les origines des Chinois où Rodes, sans se prononcer catégoriquement, se perd dans des hypothèses hasardeuses (l'origine égyptienne des Chinois...) qui n'arrivent pas à convaincre Maurice Delafosse d'après le compte rendu qu'il fait de l'ouvrage pour la *Revue d'ethnographie* (**doc.16**). Delafosse retient néanmoins des témoignages accumulés par Rodes l'idée que les Chinois sont arrivés « de bonne heure à un stade de civilisation relativement avancé » mais qu'ils n'ont pas dépassé depuis lors. Penser ainsi est introduire une nouvelle discrimination au sein du schéma évolutionniste de Morgan sur les grandes étapes du développement des sociétés humaines (sauvagerie, barbarie et civilisation) : même au sein des « civilisations », une hiérarchie s'établirait. Ce préjugé ethnocentrique, on va le retrouver dans l'ouvrage, et notamment dans le second chapitre intitulé « Le Chinois tel qu'il est » et dans la conclusion de l'essai.

L'ouvrage est certainement celui qui a exigé de lui le plus gros effort de recherche et de lecture pour rédiger l'introduction et surtout le premier chapitre intitulé « La psychologie des Chinois », dans lequel Rodes passe en revue les témoignages sur la Chine depuis les premières relations arabes aux IX^e et X^e siècles jusqu'à celles des voyageurs contemporains. Les références récentes demeurent toutefois très limitées : ce sont les ouvrages de l'Américain Arthur H. Smith (*Chinese Characteristics*, 1892), des Français E. Bard (*Les Chinois chez eux*, 1899) et Elisée et Onésime Reclus (*L'Empire du Milieu*, 1902) et des articles de journaux (*L'Echo de Chine*, *Asiatic Review*). Les travaux des sinologues français et étrangers

¹²¹ Voir P. Singaravelou 2008.

commencent à se multiplier. Il y a de grandes figures comme celle d'Edouard Chavannes (1865-1918) et de jeunes chercheurs qui « montent » : Marcel Granet (1884-1940), au moment où sort le livre de Rodes, a publié *Fêtes et chansons anciennes de la Chine* (1919) et *La religion des Chinois* (1922). Historiens, philologues, archéologues, géographes, peuvent s'appuyer sur de nouvelles institutions de recherche comme l'École française d'Extrême-Orient, fondée en 1898. Certes, l'ethnologie de cette partie du monde est encore balbutiante : le Néerlandais Johann Jacob Maria de Groot (1851-1921) est souvent considéré comme le premier ethnologue de la Chine. Celui-ci, après avoir étudié les cultes chinois locaux à Amoy (actuelle Xiamen), rédigea de vastes synthèses sur la religion des Chinois : *The religious system of China*, (étude parue en six volumes entre 1892 et 1910) ; *The Chinese religion*, (1910) ; *Religion in China. Universism : a key to the study of Taoism and Confucianism* (1912). Il est élu à la chaire d'ethnologie à l'Université de Leyde (1890). Il est difficile d'imaginer que Rodes ignore certains de ces noms ou de ces études. Pourquoi ne pas évoquer non plus sa rencontre avec Victor Segalen ? En effet, dans un article de 1925 (**doc.18**), Rodes revient sur sa rencontre avec le médecin et romancier breton. Segalen était venu le voir à Paris, en 1908, pour obtenir quelques informations sur la Chine, avant son départ pour la Mandchourie où il alla soigner les victimes de l'épidémie de peste. Cela montrait d'ailleurs que Rodes passait pour un très bon connaisseur de la Chine. Ils se retrouvèrent à l'hiver 1910-1911, d'une manière tout à fait inattendue. Ils se virent plusieurs fois à Pékin où Segalen y avait un pied-à-terre (Segalen est revenu s'installer en Chine en 1910 avec sa femme et son fils). Le savant et romancier breton lui fit partager les premiers résultats d'un travail en cours sur de l'empereur Kouang Siu. Les deux voyageurs parcoururent à plusieurs reprises les rues de la capitale « dans le vent jaune qui souffle au mois d'avril ». Excepté son recueil de poèmes intitulé *Stèles*, paru en 1912, il est vrai que les études historiques, archéologiques et ethnographiques sur la Chine sont parues après sa mort. Rodes ne pouvait les utiliser. Sans doute, a-t-il été plus sensible au roman *D'après René Leys* qui d'après lui « donne une atmosphère de Pékin d'une précieuse psychologie ». Et c'est avant cet aspect qui intéresse et qu'a sans doute recherché Rodes dans les témoignages sur la Chine. Il ne veut pas écrire une synthèse sur la civilisation de la Chine. Il s'intéresse au peuple chinois. Il fait le constat fondé qu'il est absolument faux d'affirmer que les Chinois sont trop différents des Européens pour pouvoir jamais les comprendre. Mais si la méthode, critique des témoignages passés et utilisation d'observations directes (les siennes principalement) n'est pas mauvaise en soi, c'est pour une démonstration tendancieuse : il croit en effet que pour donner la psychologie d'un peuple, il faut dégager les permanences. C'est pour cela que l'introduction et le premier chapitre sont indispensables à son propos. Il souhaite démontrer que d'une part l'on a sous les yeux « dans son cadre original, une humanité beaucoup plus ancienne encore » (p.5) que la

civilisation gréco-romaine ; d'autre part que la modernisation du gouvernement et du peuple (qu'il assimile avec une européanisation), qui n'est que de façade, ne peut cacher l'autre modernisation, qui est le fait des Occidentaux. Et de conclure qu' « on ne pourra parler de modernisation réelle tant que se maintiendra une mentalité aussi archaïque » (p. 219). Pour résumer, malgré de bonnes intentions et une passion pour son objet d'étude, pêche par ses dérives : il remplace des stéréotypes par d'autres¹²², réduit le Chinois à un ensemble de traits de psychologie, de comportement, de croyance, affirme l'immuabilité historique d'une grande civilisation. Mais pensait-on autrement dans les années 1910-1920 ? Rodes, malgré sa volonté d'apporter un regard neuf sur la Chine, reste prisonnier de l'idéologie de son temps. *La Chine nationaliste (1912-1930)*, parue en 1931 puis *A travers la Chine actuelle* (1932) sont les derniers ouvrages de Rodes sur la Chine. Il y fait état des changements qu'il croit percevoir chez les jeunes filles ou chez les étudiants principalement. La jeunesse redouble son attraction sur le vieux voyageur. Parallèlement, de nombreux articles, parfois publiés tardivement, reviendront sur ces années-là : Rodes évoque une jeune étudiante faisant une thèse sur Gide, Nadine Hwang comme « type moderne de jeune fille chinoise », la remontée des gorges du haut Yangtsé, la vente et l'esclavage des enfants, les nouvelles religions, l'occidentalisation des jeunes filles, l'introduction des pratiques sportives etc.



¹²² Il conclue : le Chinois « apparaît comme un être d'une vitalité intense, d'une nervosité extrême, absolument subjectif et inapte aux spéculations désintéressées. Ainsi constitué, il est livré à l'instinct : c'est l'enfant de la nature. Je crois que cela l'explique tout entier » (p. 221).

QUATRIEME PARTIE

Une difficile mise en cohérence biographique

Si l'on se place à la fin de la vie de Jean Rodes et que l'on regarde son parcours, nous avons le sentiment d'une individualité éclatée entre plusieurs figures dont aucune ne semble s'imposer sur le long terme. Il semble nécessaire d'analyser comment les figures précédemment repérées apparaissent, se succèdent, se chevauchent voire se concurrencent dans sa vie et encore davantage dans le récit qu'il produit à travers son œuvre. En effet, la particularité de Rodes – et c'est tout son intérêt – est de n'avoir voulu ou pu s'atteler, vers la fin de sa vie par exemple, à une véritable autobiographie, qui aurait pris, sans doute, la forme classique d'un destin. Elle est bien présente mais sous une allure fragmentée : il y a dans tous ses écrits une part plus ou moins importante d'autobiographie. Ce besoin de revenir à soi, de donner un peu de cohérence à son existence dépend des circonstances, professionnelles ou autres. A certains moments de sa vie, âge « critique » (40 ans, 50 ans), une période de doute ou d'euphorie, se raconter, se souvenir, s'analyser prennent l'aspect d'une impérieuse nécessité.

1. Un récit fragmenté

Heures égyptiennes (1899), son premier roman, constitue (Rodes n'en a sans doute pas conscience) la première pierre d'un récit de soi qui ne s'achève qu'en 1946. Rodes a alors 27 ans et tente sa chance à Paris. Le voyage en Egypte qui donne la matière au roman remonte six ans en arrière. C'est ce laps de temps justement qui incite à imaginer l'éventualité d'une mise en récit en fonction du présent où il l'écrit. Elle reste limitée cependant en raison du caractère passager de l'expérience ainsi racontée. Ce n'est pas le cas avec les notes qu'il prend lors de ses voyages, notamment, en Afrique ou ses premières missions comme reporter. Ce l'est encore moins avec le roman *Adolescents* (1904), achevé durant l'été 1903. Jean Rodes y met scène en son enfance, son adolescence et les premières années de sa vie d'adulte. Le besoin de tisser des liens avec la situation présente est encore plus net. Rodes n'a pas le temps de réfléchir davantage : il débute de suite après la rédaction du roman sa nouvelle profession de grand reporter. C'est la période des grands voyages qu'il vit avec ivresse. Il est alors « tout entier dans le présent, avec une plénitude de satisfaction totale¹²³ ». Très vite, le sentiment d'un temps qui fuit, pour lui et les siens, et la quarantaine arrivant, un besoin de rassembler les souvenirs de jeunesse émerge. Or, le premier carnet de *Notes intimes* est alors consacré exclusivement aux souvenirs avec ses proches que ses retours (parfois très éloignés) à la vieille maison familiale suscitent. C'est la chronique d'un bonheur fait de rêves, de souvenirs, de promenades, de discussions avec la mère tant aimée. La joie nostalgique de retrouver du proche après avoir

¹²³ *Notes intimes*, I.

côtoyé le lointain... Quand tout semble s'arrêter avec la guerre 1914-1918, notamment après 1916 et son voyage en mer Egée, le doute s'installe et redouble au fur et à mesure que les années se suivent. Rien de nouveau ne luit à l'horizon sauf l'âge, qui avance inéluctablement : « J'ai cinquante ans ! C'est le moment de s'examiner un peu soi-même à la loupe, de faire son examen de conscience, puisqu'aussi bien, vieux garçon, je n'ai rien qui m'intéresse plus que moi-même¹²⁴ », proclame-t-il dans un second carnet de notes intimes, qu'il débute en 1919 et qu'il poursuivra jusqu'en 1946. Ce carnet et le suivant (en partie) offrent un contenu déroutant au premier abord : à la fois journal, recueil de pensées et d'observations, analyses d'auteurs, examen de soi, récit de vie ... C'est le règne de la dispersion ! Cependant, chaque type d'écriture est l'occasion de parler lui-même, de manière directe, en filigrane ou en « négatif ». Le carnet commence par le récit de son arrivée à Paris et de ses débuts dans le journalisme. Il reprend le fil de l'histoire qui s'était arrêtée dans *Adolescents*, avec des lacunes toutefois dont il est conscient. Dès l'avant-propos, il émet le regret de n'avoir pas tenu de tout temps cet « essai d'analyse personnelle » qui lui aurait permis d'avoir sous les yeux « la courbe morale » de son existence car il avoue n'avoir gardé, entre le temps raconté dans *Adolescents* et l'époque des grands voyages, que quelques pensées qu'il retranscrit dans le carnet. Il est urgent de rassembler ses souvenirs et faire le point sur soi. On le suit durant ces années 1919-1929 qui sont des années difficiles, tant du point de vue de la vie intime (maladie en 1924, mort de sa mère en 1926) que professionnelle, mais aussi de renaissance avec le retour du grand voyage en 1927. On retiendra surtout de ce document son « examen de conscience » qui occupe des dizaines de pages¹²⁵ et qu'il mène de façon méthodique sous forme de questionnements :

- Que suis-je intellectuellement ?
- Que suis-je moralement ?
- Quelle a été ma vie passionnelle ?
- Quelle origine, quelle race ?
- Quelle philosophie tirer de cet examen ?

Si, dans ce carnet et le suivant (années 1931-1940), Rodes raconte ses dernières missions en Chine et sa relation passionnée avec Nadine Hwang, l'essentiel est raconté dans le second volume des *Notes d'Extrême-Orient*. C'est que Jean Rodes s'expose aussi dans ses relations de voyage dans lesquelles il ne s'agit pas pour lui de faire uniquement des observations utiles à ses missions mais aussi de noter tout ce qui fait sens chez lui ou répond à ses centres d'intérêt. Dans le troisième carnet de *Notes intimes*, Rodes de nombreux éléments sont abordés : son départ de Paris pour Nice puis Alger, son retour à Agen au début de l'année 1938 ; ses

¹²⁴ *Notes intimes*, II, p. 23.

¹²⁵ p. 23 à 111.

nombreuses impressions de voyage (Italie, Maroc, Algérie, Espagne) ; des pensées personnelles ; quelques confessions ; des souvenirs ; les débuts de la guerre ; son avenir, sa dernière demeure etc. Les trois derniers carnets relatent les années de guerre et le retour à la paix. Parallèlement, Rodes poursuit la mise au propre de ses *Carnets d'un reporter stendhalien*, dont font partie les *Notes d'Extrême-Orient* et les autres (voir bibliographie) dans lesquels Rodes se livre en grande partie également. C'est aussi le cas de *L'herbier d'un Beyliste*, du *Sablier d'Aristippe* (qui regroupe toutes ses pensées) et aussi d'une certaine manière du *Bréviaire stendhalien*. Certes, pour chacun d'eux, il ne s'agit pas d'un récit en soi, mais cela aide à saisir le personnage et à voir comment il attache sa pensée à celles de ces illustres prédécesseurs (ou contemporains). Enfin, Rodes est journaliste, ne l'oublions pas. Une observation, une description, un entretien, sont souvent l'occasion de parler de lui, de ses expériences, n'hésitant pas à faire allusion (en guise de comparaison) à ses autres voyages. Sa description, en 1926 (mais bien après son voyage au Japon) d'une fête à Kyoto (**doc.19**) est tout à fait symptomatique.

Que ce soit par bribes, par allusions, « en négatif » ou par des écrits plus développés, le récit de la vie de Rodes, s'il y en a un, n'est pas homogène, il s'éparpille dans des temporalités et des supports différents. C'est un récit en construction, réactualisé en permanence au gré des événements qui surgissent dans sa vie, de son état d'esprit et du degré de connaissance qu'il pense avoir de lui-même. Mais le chercheur gagne en sens ce qu'il perd en visibilité. Dans le cas de Rodes, il n'est pas certes pas évident de repérer et d'analyser les relations qu'il fait entre les faits qu'il sélectionne. Tout individu qui fait un récit de sa vie, quelle qu'en soit la forme, opère un tri, sincèrement, et choisit des éléments qui ont un sens pour lui car tout dire est impossible. Rodes évoque beaucoup d'aspects de sa vie. Son attrait pour la psychologie et l'introspection (j'y reviendrai) n'y est pas étranger. Je me limiterai donc à repérer ce que Rodes dit des figures que nous avons repérées et la manière dont il les intègre, les perçoit, les expose dans le récit émietté qui est le sien. Et pour lui, il s'agit avant tout de justifier ses choix, à différents moments de son parcours.

2. Justifier ses choix

Militaire, romancier, journaliste, grand reporter tenté (?) par une forme d'ethnographie, essayiste, et voyageur ... Comment Rodes explique et justifie l'émergence de ces figures, leur développement, leur stagnation, leur repli partiel voire leur disparition ? Dans les deux premières parties de mon étude, je me suis longuement arrêté sur la chronologie des événements. Je n'y reviens donc pas. Pour Rodes, une partie de ces figures trouvent leurs origines dans l'enfance. Une éducation familiale (les histoires racontées par sa mère et sa tante)

et scolaire (un professeur attentif, de nouvelles matières au lycée) ont fait naître ou renforcé en lui un goût prononcé pour le voyage, la littérature et l'écriture.

La carrière militaire peut être une porte ouverte vers cette aventure tant rêvée. Avec l'entrée chez les Hussards à Bordeaux et une formation réussie, est-ce enfin, après le refus de la famille de le laisser poursuivre des études littéraires ou militaires et l'échec (voulu) de la carrière de notaire, le début d'une vie « rangée » ? Non, contre toute attente, le jeune Rodes préfère vivre et « voir ailleurs ». Comment et où Rodes justifie-t-il ce choix et où ? Il le fait dans ses *Notes intimes*, d'abord en 1917¹²⁶, lorsque son oncle décède (un décès est toujours l'occasion de se remémorer le passé), puis surtout en 1919, au moment où il fait son examen de conscience. Il explique que ce qui l'a arrêté de poursuivre cette voie est une « nouvelle intrigue » et le règlement de la succession paternelle. Il ne dit rien de cette nouvelle intrigue mais on peut penser qu'il s'agit d'une passion amoureuse puisqu'il dit qu'il passa ensuite des années de folie « ne proie aux femmes ». Cette liberté étant favorisée, il ne s'en cache pas, par un pécule qu'il imagine inépuisable. La liberté, les femmes voilà sa justification. En 1904 déjà, dans son roman *Adolescents. Mœurs collégiennes*, le narrateur (Rodes) explique que le jeune héros, Paul (Eugène Moutou) hésite à s'enfermer dans une profession (soldat dans les colonies) trop dépendante car il désire tant d'autres choses. Il voudrait « réaliser la prédiction de l'abbé Meyrac, écrire des livres, il voudrait vivre surtout, vivre toute la vie innombrable, chimérique et multiforme...¹²⁷ » La liberté, l'indépendance, la solitude a un coût : la douceur de l'abri, la tendresse du foyer. Mais c'est nécessaire car Paul « sera nomade, il lui faudra l'imprévu du chemin¹²⁸ ». Les pages qui clôturent le roman offre la première tentative de reconstruction téléologique. Le roman ne relate pas la vie de jeune adulte de Paul/Eugène mais fait des événements à venir dans sa vie une sorte de destinée, l'emploi du futur ne faisant qu'accentuer l'impression. La carrière militaire, les lettres, le voyage, tout y est présenté du point de vue de Rodes et de situation, au moment où il écrit. C'est pour cela que le narrateur insiste davantage sur la « vocation » littéraire et l'attrait pour le voyage et le « vagabondage » car c'est son projet et ce qu'il vit en ce début de XX^e siècle. Quant à la « seconde chance » d'intégrer la carrière militaire, elle se présente sous les traits du hasard, le hasard d'une rencontre, dans un hôpital de Barège. La fin de l'aventure africaine est due à la maladie. Tout cela, il le raconte à diverses reprises dans ses notes et ses carnets mais ne s'attarde pas trop car, bien qu'indispensables pour comprendre où il en est, ce sont des événements qu'il ne contrôle pas.

¹²⁶ *Notes intimes*, I, pp. 59-61.

¹²⁷ J. Rodes 1904, 197.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 198.

L'écriture : voilà bien une occupation qui pourrait prendre la forme d'une vocation, cette « affinité entre ce qu'on est et ce qu'on fait ¹²⁹ ». Elle prend différentes formes dans l'œuvre de Rodes, on l'a vu, mais il est évident que c'est sous sa forme publique et non personnelle qu'il imagine pouvoir en vivre à ses débuts. Rodes fait remonter ce goût pour les lettres et l'écriture à l'enfance et à l'adolescence. Il est si présent dans son esprit qu'il souhaite ardemment faire des études en ce sens à Paris. Bien que contrarié dans ce projet, il fait une première tentative, infructueuse, et choisit dès 1887 un nom de plume, Jean Rodes. S'il faut attendre 1899 pour voir son premier livre et roman paraître, son séjour au Soudan occidental est l'occasion de mettre par écrit cette expérience (il commence son journal le 25 décembre 1897). Il la traduit aussitôt en un mini-roman intitulé *Moro Samaké. Récit du Soudan*¹³⁰, qui se termine par la mort du protagoniste. On connaît la suite, un second roman puis l'aventure du grand reportage qui commence. C'est à partir des années « terribles » après 1914 que l'on voit un Rodes soucieux d'analyser le métier et le monde des lettres. Voici le constat qu'il fait :

En réalité, j'aurais pu faire beaucoup mieux encore, ma réussite aurait pu être plus brillante, mais c'est très bien ainsi, c'est la rançon de mon indépendance que je préférerai toujours à tout. Il faut d'ailleurs, pour « arriver », une politique, une tactique, souple, tenace, insinuante, qui est absolument au-dessus de mes moyens.

Il faut être, aussi, laborieux et je ne le suis pas. J'ai donné mon temps à la rêverie, à l'agrément du voyage, à la recherche de plaisir, comme s'il n'avait aucune valeur. Avec une pareille méthode, en matière littéraire plus qu'en tout autre, on ne peut atteindre un résultat important. Mais là encore je ne regrette rien. J'avoue que j'aurais aimé le succès, pourtant, plutôt que de mener la vie de forçat de lettre de tel ou tel. J'y renonce allégrement. Cela me fera écrire sans doute mes meilleures choses beaucoup trop tard pour qu'elles me soient utiles¹³¹.

Dans ce passage qu'il fallait citer entièrement, tout y est : le passé, le présent, le futur. Il tisse des liens de façon un peu déroutante ; comment les interpréter ? En 1919, au moment où il fait cet essai d'« autodissection », les espoirs de nouveaux voyages lointains s'éloignent. Il regarde derrière lui et constate qu'il n'a rien fait d'un point de vue littéraire depuis 1904. Il l'explique par sa rêverie et ses voyages, ce qui n'est pas faux (il n'évoque pas les ouvrages qu'il a publiés sur la Chine, on peut se le demander) : Rodes vit alors pleinement le moment présent sans autre préoccupation. Ses *Notes d'Extrême-Orient* en témoignent. Il l'explique aussi par une faible capacité de travail et par un souci irrépressible d'indépendance. Mais la politique, la tactique, sont-elles les seuls moyens pour un écrivain de réussir ? N'oublie-t-il pas tout simplement le ...talent ? Poursuivant sa réflexion, il avoue plusieurs pages après que bien des choses lui manquent : il n'a pas le don d'invention, ni l'abondance scripturale, ni la verve

¹²⁹ J. Schlanger 1997, p. 26.

¹³⁰ *Notes de ci de là*, pp. 61-73.

¹³¹ *Notes intimes*, II, pp. 26-28.

lyrique « qui aident su puissamment à confectionner d'imposants volumes »¹³². Puis, il affirme à nouveau qu'il n'est pas laborieux et qu'il n'a jamais pu s'imposer un rythme soutenu de travail quotidien « qui est nécessaire pour une production sérieuse ». Ces raisons sont bien plus convaincantes selon moi : à 51 ans, Rodes n'a produit que deux romans, largement autobiographiques et relativement courts. C'est pourquoi il semble renoncer à une quelconque notoriété à venir : il écrira mieux et pour sa satisfaction personnelle !

Après avoir « avoué » un déficit de ressources personnelles qui expliquerait une reconnaissance et un succès qui ne sont pas à la hauteur de ses ambitions, Rodes poursuit, toujours vers 1919, en analysant son rapport au milieu littéraire. Il justifie son échec d'intégration à ce monde par toute une série d'arguments dont l'extrait ci-dessous nous donne la teneur :

Par le fait de mon isolement voulu, cette arme me manque absolument. Les quelques expériences que les circonstances m'ont donné l'occasion de faire m'ont d'ailleurs prouvé que la fréquentation du « monde » ne m'aurait guère réussi. J'ai trop d'horreurs de ses simagrées, de ses conventions, de ses rites, auxquels je me refuse s'ils sont trop étrangers à mes habitudes. (...) Ensuite, je ne suis pas enjoué, je suis inexpert aux fadaises qu'il sied de débiter aux femmes dans les salons ; si je viens à dire mon opinion sur un sujet dont on parle, elle risque de produire l'effet d'une bombe, tellement elle détonne dans l'ambiance. Je dois faire, dis-je, l'impression d'un paysan du Danube. Tout de même non, ma politesse très attentive et ma tenue d'une correction un peu raide écartent cette idée, mais je n'en déconcerte sans doute et n'en déplais que davantage. Si je voulais être aimable et plaire à tout prix, dans un milieu qui me déplaît, ma timidité aidant, j'échouerais piteusement, peut-être même serais-je ridicule. C'est bien le cas de se répéter le conseil fabuliste et de ne point forcer son talent.

Pour toutes ces raisons, loin de rechercher les occasions d' « aller dans le monde », je les fuis. Au début de mon installation à Paris, il y a dix-huit ans, j'allais à des thés, quelquefois à des dîners, chez J.H. Rosny aîné, Gustave Kahn, Van Bever etc... Depuis longtemps, je ne vais même plus dans ces milieux littéraires, qui sont cependant plus simple et à la bonne franquette, mais où fleurit l'odieux débinage et la perpétuelle recherche du moi soi-disant spirituel, particuliers à la corporation. Je ne puis plus supporter ces réunions, jusque chez les Régismanset, qui sont cependant mes meilleurs, mes seuls amis, pourrais-je dire. Comme nous avons un grand plaisir à nous voir et bavarder ensemble, on a choisi un jour par semaine où je me trouve, le soir, après dîner, en tête-à-tête avec eux.

Il y a de fortes chances pour que je m'en tienne là désormais. Je pense du reste qu'il est important de ne pas se tromper sur soi-même et de savoir choisir. J'aime l'indépendance dans mes idées et dans ma vie, j'ai horreur de toute contrainte et de tout contrôle ; je ne m'accommode à aucun degré des « idées reçues », des préjugés, des modes etc... Je devais donc, dans l'intérêt du bonheur auquel je puis atteindre, renoncer à tous les avantages de carrière que donnent les belles relations. C'est une chose faite et sans regret¹³³.

¹³² *Notes intimes*, II, pp. 75-76.

¹³³ *Notes intimes*, II, pp. 58-61.

Que dire de plus ? Tout est dit, ou presque. Pour résumer, Rodes semble dire : j'ai tenté d'intégrer le milieu littéraire mais des raisons liées à mon caractère ou les règles du jeu du microcosme littéraire m'en ont détourné ; mon isolement est un choix volontaire ; même si je mets en place un « compromis relationnel » (N. Heinich) avec le couple Régismanset, je préfère mon indépendance ; ma recherche du bonheur est une priorité, au risque de sacrifier ma carrière. Il n'y a pas de regret à avoir. En somme, Rodes nous dit qu'il privilégie maintenant la réussite de la personne privée (et non publique) à celle de l'œuvre. Comme il le dit, cela lui fera écrire ses meilleures choses beaucoup trop tard pour qu'elles lui soient d'une quelconque utilité. Dans ce cas, pourquoi vouloir créer, avec *L'Heure du Bédouin* (1924), un nouveau genre littéraire ? Quoiqu'il en soit, Rodes a conscience que tisser des liens dans le milieu littéraire est un instrument de la réussite, surtout si l'on n'a pas le génie créatif ou la capacité de travail qui compense. Si certains de ses arguments me semblent valables (quant à sa nature profonde, et le refus de la concession), je crois que d'autres éléments expliquent cette mise à l'écart ou du moins au second plan de sa carrière littéraire. Dans les années 1919-1920, on le sait, Rodes n'est plus sollicité pour des missions en Asie depuis plusieurs années. A la veille de la guerre et durant celle-ci Rodes se console en voyageant en Espagne, en Algérie et au Maroc, en Italie (sur le pas de son frère Stendhal !), en Grèce et en mer Egée à la recherche du soleil et de la « sensualité méditerranéenne ». Il ne semble pas encore en souffrir de l'absence de l'Asie dans sa vie, qu'il espère voir revenir un jour ou l'autre. On comprend mieux pourquoi l'examen de conscience intervient dans ces années-là. Il est à un tournant de sa vie, professionnelle, personnelle et identitaire.

Se défaire de l'ambition littéraire et des voyages lointains n'est pas si évident : il fait des séjours parfois prolongés à Paris à plusieurs reprises, dans l'espoir d'une « reprise », même s'il ne l'avoue pas. Entre octobre 1921 et avril 1922, il s'y trouve caser un essai sur la Chine (*l'Essai de psychologie ethnographique*) qu'il vient d'écrire et un roman (*L'Heure du Bédouin* très certainement). Il revoit quelques amis mais, seul dans sa chambre d'hôtel, la solitude lui pèse. Il rentre dans le Sud-Ouest. C'est sans doute à ce moment-là qu'il écrit ces mots sur sa vie publique, emprunts d'une puissante amertume :

Pour ceux qui ont une conception vulgaire des choses désirables : réussite matérielle, argent, situation notoire, j'ai l'air, ayant quitté Paris près vingt années de vie littéraire, de missions et de voyages en Orient et Extrême-Orient, d'être vidé, fini. On m'oublie, on ne me compte plus parmi ceux qui existent ; pour tous ces chiens à la curée, je suis bien mort. Que m'importe, puisque je vis en ce moment, dans ce fond de province, la plus ardente, la plus belle aventure du cœur. (*Notes intimes*, II, pp. 131-132)

Chez Rodes, il y a souvent quelque chose qui vient compenser un manque ou une déception. Ici, c'est une belle aventure du cœur mais Rodes, dont la devise est de tout dire,

même au risque de choquer, n'en dit mot. Sans doute s'agit-il de la tendre affection qu'il dit éprouver pour sa nièce¹³⁴, Marie et aussi pour son neveu Eugène, qu'il avait pris avec lui à Paris quelques temps. Dans la seconde partie de cette étude, j'ai retracé les événements souvent douloureux qui ponctuent sa vie dans ces quelques années (maladie, mort de sa mère, vente de la maison familiale, retour à Paris puis départ). Malgré cela, paraît en 1926 son *Bréviaire stendhalien*. En février 1927 il revient s'installer à Paris, peu avant de renaître à la vie, cette vie faite de voyages lointains. Ce rappel montre combien en réalité, Rodes s'accroche à l'écriture (livres ou articles) en espérant revenir sur le devant de la scène. Excepté un séjour en Italie en 1921, il ne voyage plus durant cette période et l'écriture est aussi un moyen de voyager, dans le temps et dans l'espace, de réactualiser un passé révolu mais synonyme de bonheur. C'est presque un moyen de survivre.

Quand j'ai évoqué la figure du **grand reporter**, on a pu voir que Rodes justifiait cette activité professionnelle par l'irrépressible désir de voyage qui remonterait à son enfance. Il est assez surprenant de constater qu'il n'a jamais varié sur ce point. Il a exercé ce métier avec rigueur et indépendance (à ce titre, il lui est arrivé que des articles soient censurés par le pouvoir politique) d'esprit. Il est probable que sans les missions subventionnées, Rodes n'aurait pu découvrir l'Asie, tout au moins d'y séjourner à plusieurs reprises. Il gère son budget de façon à pouvoir prolonger ses séjours et réaliser, en dehors de son travail, d'autres voyages. En pleine seconde guerre mondiale, il comprend l'intensité de sa nostalgie comme le témoignage de « l'exceptionnel métier ¹³⁵ » qu'il a exercé et auquel la guerre a mis un « trait final ». On pourrait répliquer que cela a commencé avant, du moins, pour ce qui concerne les lointaines expéditions. Il est vrai toutefois que Rodes n'a jamais vraiment cessé le journalisme, profitant de ses voyages en Méditerranée et de son temps libre pour rédiger des articles sur ce qu'il y observe ou sur ses souvenirs de Chine. Manière de prolonger le voyage...

Quand on voit le nombre de livres et d'articles relatifs à la Chine, il est légitime de se demander pourquoi Rodes n'a pas valorisé son expérience pour obtenir une fonction dans quelque administration ou approfondi sa « tentation ethnographique ». Les éloges de ses contemporains sont nombreux qui considère notre reporter comme un des meilleurs connaisseurs de la Chine. Ses essais font l'objet de nombreuses recensions, même dans des revues jugées scientifiques (*Revue d'ethnographie*, *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*). Il rapporte qu'en 1913, au *Temps* on lui a dit : « Voyons, c'est très joli de s'occuper de la Chine comme cela, mais il faudrait que cela rapportât davantage. Vous devriez voir la Légation de ce pays [...] Vous êtes donc un anachorète ? » ? Ce à quoi il répondit : « Non, [...], je suis même un jouisseur

¹³⁴ *Notes intimes*, I, p. 112.

¹³⁵ *Notes intimes*, V, p. 176.

et je me soucie fort peu de la morale, mais ce "business" là est contraire à mon éthique personnelle ¹³⁶». S'il dit cela, en 1913, c'est je suppose, qu'il croit toujours en sa bonne étoile des lettres et qu'il n'envisage effectivement pas une quelconque carrière. Cela ne l'empêche pas de continuer à prendre très au sérieux son métier. Le 22 mai 1914, il fait une communication à la Société de Géographie dont le sujet est : « Evolution, révolution et république en Chine ». Elle est précédée d'une introduction du président Charles Lallemand (**doc.14**). Il n'en parle pas dans ses écrits, par discrétion et par cohérence avec lui-même. Il en est de même avec le Prix Auguste Logerot (« médaille d'or ») que la même institution lui remet pour son *Essai de psychologie ethnographique* et les précédents. Rodes est conscient de la spécificité de sa démarche faite d'observations directes par rapport à des chercheurs contemporains. La matière de ses ouvrages, c'est le vivant, l'humain tel qu'il le voit et le perçoit. C'est en cela qu'elle se rapproche de la démarche ethnographique. Il est en cela très différent de Victor Segalen avec qui il a parcouru Pékin. R. Navarri fait observer que Segalen ne cherche pas à comprendre les Chinois qui vivent autour de lui dans une société qui essaie tant bien que mal de s'adapter aux réalités du monde moderne. D'ailleurs il n'en connaît que quelques lettrés et hommes politiques. Non, ce qu'il recherche, c'est la Chine du passé, celle des fondateurs de dynastie, des palais, des tombeaux, des grands mythes fondateurs... C'est une Chine pour historien, archéologue, philologue¹³⁷. Rodes aurait pu développer ce regard qu'il porte sur l'Autre en essayant de lui donner un fondement disciplinaire plus strict. Il est vrai qu'avant 1925, avec la création de l'Institut d'ethnologie de Paris et le début de vrais cours d'ethnologie, se former n'est pas évident. Il existe bien l'Ecole française d'Extrême-Orient, dont Rodes rencontre le directeur, Claude Maitre, lors de son troisième voyage en 1907-1908. Mais peut-il enfermer son corps et son esprit, dans un quelconque cadre, lui qui déteste la contrainte ? Il ne paraît faire confiance qu'à ses qualités d'observateur, que justement une liberté et une indépendance presque totale (il est tout de même en mission...) garantissent à ses yeux. Cependant, il sent bien que, pour « regarder avec un esprit strictement scientifique, en naturaliste ¹³⁸», les populations dans lesquelles il se fonde, des capacités personnelles ne suffisent pas. Il faut des compétences spécifiques. La connaissance de la langue en est une. Lors de ses derniers voyages, alors qu'il se promène dans les « quartiers indigènes » de Shanghai, il regrette son ignorance de la langue qui lui aurait permis de mieux pénétrer la vie chinoise, en s'y « mêlant plus étroitement ». C'est que tout cela est chronophage et nécessite des efforts soutenus. Rodes n'est pas prêt à sacrifier quoi que ce soit au rythme de vie qui est le sien et à sa quête du bonheur.

¹³⁶ *Notes intimes*, II, p. 84-85.

¹³⁷ R. Navarri 2005, p. 215-217.

¹³⁸ *Notes intimes*, II, pp. 74-75.

3. Trouver des « fils conducteurs » ?

L'âge avançant, Rodes est face à une contrainte cognitive : il faut bien à un moment donné essayer de penser sa vie comme une unité, même si elle est imparfaitement réalisée. Afin d'harmoniser ses différentes facettes, il propose des fils conducteurs. J'utilise le pluriel car Rodes n'a pas produit de somme autobiographique. Or, celle-ci lui aurait permis (peut-être) de définir un axe narratif précis qui aurait pu donner à toute sa vie l'allure d'une ligne, de manière à ce que son passé soit orienté vers son présent. Mais le récit des événements multiformes qui jalonnent son existence côtoient de nombreux moments où Rodes interprète ses comportements et réfléchit sur lui-même.

Le fil de la psychologie

C'est un fil important dans les écrits de Rodes. L'analyse des autres et de soi, sur le mode psychologique, apparaît comme un élément primordial dans la construction de son récit éparpillé et pour justifier l'attrait du voyage. En effet, dans son examen de conscience, il prétend qu'il a trouvé, dans toutes ses pérégrinations à travers le monde, à satisfaire un penchant marqué de bonne heure pour la psychologie¹³⁹. Ce penchant, nous avons vu qu'il le fait remonter aux années où il était interne au collège Saint-Caprais. Là, un jeune professeur était devenu son confident et c'est avec une « joie profonde » qu'il l'écoutait, « en fin psychologue », l'analyser. Et par contagion ou imitation, il développa, vers l'âge de 14 ans, une propension à analyser ses propres sentiments, qui s'accrut au lycée. Dans ces pages, il affirme, étant incapable d'invention en littérature, n'être capable de décrire que ce qu'il a vu et vécu. Ce fil conducteur de la psychologie ne doit pas être regardé comme uniforme et convoqué de la même manière suivant les époques. Dans les années 1914-1927, on comprend, étant donné son état d'esprit, que ce fil soit nettement mis en avant comme élément à la fois explicatif et narratif. Plus tard, vers 1939-1940, il nous dit qu'il aime autant s'analyser que vivre, ce qui se conçoit aisément. Revenons à la psychologie. Si on n'a guère de raison de douter de ce qu'il dit sur l'émergence de cette inclination, l'analyse de soi et des autres, est-elle si présente dans les années précédant 1914 ? Je pense que oui dans la mesure où cela se ressort très fortement des notes qu'il prend dès les premiers voyages, avant même de partir en Chine. La confrontation avec ce pays et ses habitants s'est révélée être le comble de l'expérience de l'altérité pour lui. À côté des observations d'ordre politique, on devine la jubilation qu'il exprime en laissant aller libre cours aux capacités d'analyse psychologique qu'il pense détenir. C'est présent dans ses notes de voyage, (quitte à dire, en 1904, qu'il lui semble impossible de donner une analyse

¹³⁹ *Notes intimes*, II, p. 71.

psychologique des Chinois) et dans les cinq premiers ouvrages qui précèdent *l'Essai de psychologie ethnographique*. Derrière ce penchant pour l'analyse de l'Autre se cache, par un jeu de miroir bien classique, un désir de connaissance de soi qui est une composante majeure de ce fil de la psychologie. En 1937, il confie : « On ne peut se connaître, ni connaître ses semblables et son milieu que par comparaison. Je ne comprends bien mon pays, le coin du monde où je suis né, que depuis que j'en suis bien sorti.¹⁴⁰ » Est-il meilleure justification ?

La recherche du bonheur

Finalement, dans la plupart de ses écrits, Rodes nous dévoile qu'il n'a eu d'autre souci dans sa vie que la recherche du bonheur. Un bonheur qui prend pour lui la forme d'objectifs multiples : rechercher la vérité et la dire, être soi-même, plaire à soi-même, écrire, observer, analyser, multiplier ses sensations, être indépendant et libre, se souvenir, rêver, changer d'horizon, éprouver du nouveau. Autrement dit, lui-même. Mais il tient à préciser : cet égotisme à la Stendhal n'a rien à voir avec l'égoïsme. Par quel autre truchement que le voyage pourrait-il atteindre à des fragments de ce bonheur-là ? En fin de compte, s'il est bien une figure qui traverse la vie de Rodes, et le récit qu'il en fait, c'est bien celui du voyageur : « Aucun but sérieux, aucun intérêt de carrière ou d'argent, n'auront pu, un seul instant, m'en détourner.¹⁴¹ » La première épitaphe qu'il conçoit (évoquée en introduction) met l'accent uniquement sur cette figure du voyageur, preuve de la place immense qu'elle a occupée dans sa vie. Mais au moment du dernier voyage, quelle image de soi laisser à la postérité ?

¹⁴⁰ *Notes intimes*, III, p. 91.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 6.

CONCLUSION

Ce travail s'achève avec le sentiment, qui m'est propre, de savoir beaucoup de choses sur Jean Rodes et en même temps de ne pas le connaître véritablement. C'est sans doute un sentiment bien commun à toute personne qui travaille sur un récit de vie. L'image que j'ai pu donner de Rodes est forcément partielle sinon partielle. Bien d'autres éléments auraient pu venir compléter cette étude qui demeure une introduction, certes détaillée, mais une introduction tout de même. L'ampleur des sources directes et indirectes que j'ai eues à ma disposition, dont toutes n'ont pu être exploitées, ont eu raison parfois, mais momentanément, de ma motivation. C'est que les archives de Jean Rodes ont cette particularité d'être abondantes et multiformes au point de s'y perdre. Cet écrivain voyageur n'a pas pu ou voulu, à un moment donné de sa vie, entreprendre une autobiographie au sens strict du terme. Il y a des raisons à cela. Rodes est partout, il se raconte dans la quasi-totalité de ses écrits, ou apparaît au moins toujours en filigrane derrière l'observation des autres ou derrière des personnages de roman. Cet éparpillement du récit et de Rodes dans son récit a constitué la difficulté majeure de mon travail. Mais d'un autre côté, c'est ce qui rend le cas atypique, dans une certaine mesure. Alors que le chercheur qui analyse une autobiographie doit essayer d'en ôter « l'effet destin » en essayant de croiser les témoignages, ici, il s'agit un peu du contraire. De son récit, plusieurs figures se sont dégagées qui, dans la vie de Rodes, ont entretenu des liens étroits et qui peuvent apparaître, d'un point de vue extérieur, concurrentielles, mon objectif étant de savoir celles qu'il valorise et qu'il privilégie dans ses représentations. Entre le militaire, l'écrivain romancier, le grand reporter, le « demi-savant » spécialiste de la Chine, quelle figure pourrait le résumer au mieux ? En fait, aucune dans la mesure où, malgré des justifications, Rodes doit faire face à des succès en demi-teinte pour ne pas dire des échecs et dans la mesure où dans certains cas, certaines de ces figures ne sont en rien l'expression d'une véritable vocation. Sa vie est en constante recomposition car, même s'il affirme avec force sa capacité d'agir sur son présent et son avenir, personne n'est maître de son destin en totalité. Rodes doit faire face à des événements, plus ou moins prévisibles, qui peuvent amener des bifurcations dans son parcours de vie. Chez lui, les finalités, les affects, les valeurs sont autant d'éléments qui jouent dans les actions qu'il entreprend.

Il existe cependant des figures constantes, qui se dégagent à différentes périodes de sa vie : celle du psychologue des autres et celle du voyageur en quête du bonheur, figures qui se rejoignent dans celle, plus englobante, de l'analyste de soi, en quête d'une identité. Ce sont avant tout des figures de l'intime, du personnel et c'est cela qui lui pose assurément problème. La dimension psychologique du personnage et de son récit est très présente et ponctue son œuvre de manière récurrente, tout particulièrement dans ses notes intimes. De sorte que, contrairement à tout récit de vie « classique » qui crée artificiellement du sens, en sélectionnant

des faits (de manière non conscience souvent), en les hiérarchisant, pour donner au parcours l'apparence de la cohérence, chez Rodes, c'est le règne de l'incohérence, du décousu, de l'éparpillement. C'est en outre celui de l' « autodissection » pour reprendre sa propre expression. En somme, c'est une impossible « mise en intrigue » (P. Ricœur) car Rodes veut tout dire, tout expliquer. Nous sommes à l'opposé de la démarche autobiographique. Bien entendu, il ne dit pas tout, il n'évoque que ce qui fait sens pour lui. Certaines confessions sont plus âpres à avouer, dans le contexte moral de l'époque. C'est le cas de sa possible bisexualité ou homosexualité, qu'il confie sous les traits d'une attirance pour l'adolescent. Mais « cela ne peut s'affirmer ouvertement, elle serait jugée monstrueuse ¹⁴² ». Cette adolescence, c'est aussi la sienne, qu'il a idéalisée durant plusieurs années (« N'ai-je pas voulu faire, de ma vie, une longue et multiple adolescence ? ¹⁴³ » dit-t-il en 1938) avant d'admettre que, s'il y a bien une époque qu'il regrette, ce sont les dix années avant la guerre, entre 35 et 45 ans. S'il pouvait revenir à un âge ce serait donc la quarantaine et non plus à 20 ou 30 ans, car c'est à cette époque qu'il a vécu avec le plus d'allégresse, sans s'en rendre compte dit-il, car à ce moment-là, il éprouvait une nostalgie aigüe de l'adolescence¹⁴⁴. Les écrits de Rodes semble en majorité comme dictés par la recherche du bonheur, mais du bonheur perdu...

Comment dès lors « se réaliser totalement », si les figures publiques sont incomplètes et insatisfaisantes pour lui ? Pour Rodes, ce sera l'écriture, l'écriture sous toute ses formes, et dans lesquelles il sème des fragments de lui (le cas du roman *L'Heure du Bédouin*, dans lequel on le reconnaît dans chacun des trois personnages principaux est tout-à-fait révélateur). Elle a chez lui plusieurs fonctions, qui ne sont pas forcément toujours concomitantes. Il est certain qu'il perçoit ses *Notes intimes* comme un instrument possible de cohérence et de maîtrise de soi – il n'y parvient pas vraiment – et comme le moyen d'exorciser l'angoisse d'une solitude si pesante à certains moments de sa vie et « d'entretenir cette permanence à la disponibilité ¹⁴⁵ ».

Tous ses écrits doivent constituer une œuvre, qui sera comprise, après sa mort, par quelques *happy few* qui ne jugeront pas l'homme, il y en a, il en est certain... C'est une œuvre et plus encore. Au début de son troisième carnet, il affirme que ses *Notes intimes* et ses carnets de voyage sont « sa chair, son sang » et même ses « enfants », lui qui a renoncé à la paternité depuis si longtemps. Leur intégrité doit être respectée à tout prix. Mais à qui les léguer ? Après avoir envisagé de les donner à la Bibliothèque de Grenoble, ville natale du « frère » Stendhal,

¹⁴² *Notes intimes*, II, p. 99-100.

¹⁴³ *Notes intimes*, III, p. 150.

¹⁴⁴ *Notes intimes*, II, p. 176.

¹⁴⁵ N. Heinich 2000, p. 101.

il se voit contraint de les léguer, aux Archives départementales de Lot-et-Garonne, d'où elles ne devront jamais sortir, écrit-il dans son testament de 1944.

Revenons enfin par où nous avons commencé cette étude. La seconde épitaphe qu'il envisage, après ce long voyage dans la vie de Rodes telle qu'il nous la laisse entrevoir, dévoile en fin de compte, malgré tout, sa capacité à « résumer » sa vie, dans une formule qui regroupe à la fois certains aspects de sa vie publique et professionnelle et de sa vie personnelle. Ainsi le passé, le présent et le futur se trouvent-ils réunis.

Pour terminer, je dirais volontiers que les aspirations professionnelles, les rêves et les désirs du jeune Eugène Moutou, ont été à la fois un obstacle et une « chance ». Un obstacle car il y a dans sa vie, une sorte de concurrence permanente entre différentes sphères : professionnelle, personnelle (ses désirs, ses centres d'intérêts, sa quête identitaire), publique et privée, ce qui a engendré de constants tiraillements chez lui. Elles peuvent aussi être vues comme une chance, dans la mesure où, dans les moments d'échec et de doute, elles ont pu être des solutions ou des ressources pour les surmonter et les dépasser. Le « cas Jean Rodes » illustre parfaitement ce constat de Bernard Lahire pour qui, dans nos sociétés hautement différenciées, « les individus ne sont jamais réductibles à leurs actions sur une seule et même scène, mais circulent d'un contexte d'action à l'autre, d'une sphère d'activité à l'autre¹⁴⁶ ».

¹⁴⁶ B. Lahire 2006, p. 10.

ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE

ANDRIEU Bernard, 1999 : *L'Homme Naturel. La fin promise des sciences humaines*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.

ARTIÈRES Philippe, LAÉ Jean-François, 2011 : *Archives personnelles. Histoire, anthropologie et sociologie*, Paris, Armand Colin.

ASSOULINE Pierre, 1989 : *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter, 1884-1932*, Paris, Balland.

AUGÉ Marc, 1999 : « Voyage et ethnographie. La vie comme récit », *L'Homme*, n° 151, pp. 11-20.

BAI Zhimin, 2007 : *Les voyageurs français en Chine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, L'Harmattan.

BARTHÉLEMY Tiphaine, COUROUCLI Maria (dir.), 2008 : *Ethnographes et voyageurs. Les défis de l'écriture*, Paris, Le regard de l'ethnologue n° 17, Ed. du C.T.H.S.

BENSA Alban, POUILLON Jean (dir.), 2012 : *Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie*, Toulouse, Anarchasis, Essais.

BERT Jean-François, 2012 : *L'atelier de Marcel Mauss*, Paris, CNRS Editions.

BERTHIER Philippe, 2007 : *Stendhal en miroir. Histoire du stendhalisme en France (1842-2004)*, Paris, Honoré Champion.

BERTY Valérie, 2001 : *Littérature et voyage. Un essai de typologie narrative des récits de voyage français au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan.

BOUTHROYD Ninette, DETRIE Muriel, 1992 : *Le voyage en Chine. Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Age à la chute de l'Empire chinois*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins.

DEBAENE Vincent, 2010 : *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines.

Ethnologie et littérature, 2005 : *Cahiers de la Société des Etudes Euro-Asiatiques*, n° 14-15, Paris, L'Harmattan, coll. Eurasie.

FABRE Daniel, 1999 : « Le corps pathétique de l'écrivain », *Gradhiva*, n° 25, pp. 1-13.

FIERRO Alfred, 1983 : *La Société de géographie (1821-1946)*, Centre de recherches d'histoire et de philologie de la IV^e section de l'E.P.H.E., V, hautes études médiévales et modernes, n° 52, Genève, Droz, Paris, H. Champion.

HEINICH Nathalie, 2000 : *Etre écrivain. Création et identité*, Paris, La Découverte.

LAFERTÉ Gilles, 2006 : « Des archives d'enquête ethnographiques pour quoi faire ? Les conditions d'une revisite », *Genèse*, « Sciences sociales : archives de la recherche », n° 63, pp. 25-42.

LAHIRE Bernard, 2006 : *La condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte.

LANÇON Daniel, 2005 : « Les derniers voyageurs français en Egypte (dé)livrée (1900-1956) », in *Récits du dernier siècle des voyages. De Victor Segalen à Nicolas Bouvier*, études réunies par Olivier Hambursin, Paris, PUPS, pp. 126-146.

LAURIÈRE Christine, 2008 : *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris, Publications du Muséum national d'histoire naturelle.

LE BRETON David, 2008 : « De la laideur de l'Autre : imaginaire sensoriel des races », in Jean-Pierre Albert, Bernard Andrieu, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Dominique Chevé (dir.), *Coloris corpus*, Paris, CNRS Editions, pp. 41-52.

LEJEUNE Dominique, 1993 : *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel.

MARTIN Marc, 2005 : *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Audibert.

- **2007** : « Le voyage du grand reporter, de la fin du XIX^e siècle aux années 1930 », *Le temps des médias*, n° 8, « Le tour du monde. Médias et voyages », pp. 118-129.

-

MORZEWSKI Christian, QUIAN Linsen (dir.), 2001 : *Les écrivains français du XX^e siècle et la Chine*, Arras, Presses universitaires d'Artois.

NAVARRI Roger, 2005 : « Ethnologie et ressourcement poétique de Victor Segalen à Kenneth White », in *Ethnologie et littérature*, Coll. Eurasie. Cahiers de la Société des Etudes Euro-asiatiques, n° 14-15, Paris, L'Harmattan, pp. 211-219.

PRIVAT Jean-Marie, SCARPA Marie (dir.), 2011 : *Anthropologie de la littérature, Pratiques*, n° 151/152 (décembre).

REINACH-PALIGOT Carole, 2008 : « La psychologie des peuples et ses applications durant l'entre-deux-guerres », *La Revue de synthèse*, n°1, pp.125-146.

RICOEUR Paul, 1983-1985 : *Temps et récit*, Paris, Le Seuil, 3 tomes.

RODES Jean, 1899 : *Heures Egyptiennes*, Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques.

- **1904** : *Adolescents. Mœurs collégiennes*, Société du « Mercure de France ».
- **1910** : *La Chine nouvelle*, Paris, F. Alcan.
- **1913** : *La Chine et le mouvement constitutionnel (1910-1911)*, Paris, F. Alcan.
- **1914** : *Dix ans de politique chinoise. Le Céleste Empire avant la révolution*, Paris, F. Alcan.
- **1917** : *Scènes de la vie révolutionnaire en Chine*, Paris, Plon-Nourrit.
- **1919** : *Les Chinois. Dix ans de politique chinoise. La fin des Mandchous*, Paris, F. Alcan.
- **1923** : *Les Chinois. Essai de psychologie ethnographique*, Paris, F. Alcan.
- **1924** : *L'Heure du Bédouin. Roman-reportage du grand tourisme égyptien*, Paris, Ed. de « La Vie ».
- **1926** : *Bréviaire stendhalien. Extraits réunis et présentés par Jean Rodes*, Paris, éditions du « Siècle ».
- **1931** : *La Chine nationaliste. 1912-1930*, Paris, F. Alcan.
- **1932** : *A travers la Chine actuelle*, Paris, Fasquelle.
-

ROUX Alain, 2001 [1999] : *La Chine au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, coll. Campus.

SCHLANGER Judith, 1997 : *La vocation*, Paris, Le Seuil.

SINGARAVELOU Pierre, 1999 : *L'Ecole française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956). Essai d'histoire sociale et politique de la science coloniale*, Paris, L'Harmattan.

- **2008** : « De la psychologie coloniale à la géographie psychologique. Itinéraire, entre science et littérature, d'une discipline éphémère dans l'entre-deux-guerres », in *Marges et marginalisation dans l'histoire de la psychologie*, coordonné par Michel Kail, *L'Homme et la société*, n° 167-168-169, pp. 119-148.

TOFFIN Gérard, 1989 : « Ecriture romanesque et écriture de l'ethnologie », *L'Homme*, n° 111-112, pp. 34-49.

VERMES Geneviève, 2008 : « Quelques étapes de la Psychologie des peuples (de la fin du XIX^e siècle aux années 1950). Esquisse pour une histoire de la psychologie interculturelle », in *Marges et marginalisation dans l'histoire de la psychologie*, coordonné par Michel Kail, *L'Homme et la société*, n° 167-168-169, pp. 149-161.

SOURCES

Archives départementales du Lot-et-Garonne

Fonds Jean Rodes :

Cahiers manuscrits : **23 J**

Notes intimes :

- 23 J 1 : *Notes intimes*, I, « Retours à ma vieille maison », 115 p., 1910-1926.
23 J 2 : *Notes intimes*, II, « Pensées et sensations les plus intimes », 117 p., 1919-1929.
23 J 3 : *Notes intimes*, III, 198 p., 1931-1940.
23 J 4 : *Notes intimes*, IV, 166 p., mai 1940-avril 1941.
23 J 5 : *Notes intimes*, V, 233 p., mai 1941- janvier 1943.
23 J 6 : *Notes intimes*, VI, 108 p., mai 1943-février 1946.

Carnets d'un reporter stendhalien :

- 23 J 7 : *Notes de ci de là*, 351 p., (Soudan, Londres, Chine, guerre des Balkans, guerre de 1914, Grèce et mer Egée Midi de la France et Côte d'Azur).
23 J 8 : *Notes sur l'Afrique dévote et luxuriante. Algérie, Tunisie, Maroc*, 267 p., 1903-1935.
23 J 9 : *Notes sur l'Afrique dévote et luxuriante. Algérie, Tunisie, Maroc*, 267 p., 2^{ème} exemplaire avec préface. Semble prêt à l'impression.
23 J 10 : *Notes sur mon premier voyage en Chine et sur la guerre russo-chinoise*, mai 1904 - juillet 1905.
23 J 11 : *Notes d'Italie*, 311 p., 1905-1933.
23 J 12 : *Notes d'Orient. Turquie, Syrie, Palestine*, 325 p., 1906-1933.
23 J 13 : *Notes d'Egypte*, 247 p., 1907-1932.
23 J 14 : *Notes d'Extrême-Orient*, I, 600 p., 1907-1914.
23 J 15 : *Notes d'Extrême-Orient*, II, 570 p., 1927-1931.
23 J 16 : *Notes d'Espagne*, 199 p., 1910-1936.
23 J 17 : *Voyage d'un curieux. Extrême-Orient*, 122 p., s.d. (sans doute vers 1932).

Romans et recueils :

- 23 J 18 : *Heures égyptiennes*, 179 p., s.d.
23 J 19 : *Adolescences*. Roman d'éducation, 170 p., 1903.
23 J 20 : *L'Heure du Bédouin*, 1^{ère} version, 290 p., 1920-1921.
23 J 21 : *L'Heure du Bédouin*, version définitive, 208 p., 1922.
23 J 22 : *Le sablier d'Aristippe*. Maximes et pensées. Notations-observations, 147 p., s.d.

Fonds de la bibliothèque des Archives

(Bibliothèque personnelle de J. Rodes)

ROD-1 : Jean Rodes, *Bréviaire stendhalien*, Paris, édition du Siècle, 1926. Lettres manuscrites écrites à l'auteur.

ROD-2 : Jean Rodes, *Bréviaire stendhalien*, Paris, édition du Siècle, 1926. Ouvrage annoté par l'auteur, avec lettres manuscrites et extraits d'article de presse.

ROD-3 : Jean Rodes, *L'Herbier d'un Beyliste*, Paris, 1929, édition hors commerce.

ROD-4 : Jean Rodes, *L'Herbier d'un Beyliste*, Paris, 1929, édition hors commerce. Annotations de l'auteur.

ROD-5 : Jean Rodes, *Adolescents. Mœurs collégiennes*, Paris, Société du Mercure de France, 1904.

ROD-6 : Jean Rodes, *Adolescents. Mœurs collégiennes*, nouvelle édition, Paris, Société du Mercure de France, 1904. Annoté par l'auteur avec des lettres écrites à l'auteur.

ROD-7 : Jean Rodes, *La Chine nouvelle*, Paris, F. Alcan, 1910. Avec lettres manuscrites écrites à l'auteur.

ROD-8 : Jean Rodes, *La Chine et le mouvement constitutionnel (1910-1911)*, Paris, F. Alcan, 1913.

ROD-9 : Jean Rodes, *Le céleste Empire avant la Révolution*, Paris, F. Alcan, 1914.

ROD-10 : Jean Rodes, *Scènes de la vie révolutionnaire en Chine (1911-1914)*, Paris, Plon Nourrit. Avec lettres manuscrites écrites à l'auteur.

ROD-11 : Jean Rodes, *La fin des Mandchous*, Paris, F. Alcan, 1919.

ROD-12 : Jean Rodes, *Les Chinois. Essai de psychologie ethnographique*, Paris, F. Alcan, 1923. Avec lettres manuscrites adressées à l'auteur.

ROD-13 : Jean Rodes, *La Chine nationaliste (1912-1930)*, Paris, F. Alcan, 1931. Avec lettres manuscrites adressées à l'auteur.

ROD-14 : Jean Rodes, *A travers la Chine actuelle*, Paris, Fasquelle, 1932. Edition personnelle de l'auteur sur papier de Chine.

ROD-15 : Jean Rodes, *L'Heure du Bédouin. Roman-reportage du grand tourisme égyptien*, Paris, éditions de « La Vie », 1924. Lettres manuscrites écrites à l'auteur.

ROD-16 : *Sur les champs de batailles. Souvenirs des journalistes français*, Paris, Société d'éditions littéraire et artistiques, 1911.

ROD-17 : Jean Rodes, *Heures égyptiennes*, Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, Paris, 1899. Lettres manuscrites adressées à l'auteur.

ROD-18 : Paul Léautaud, *Le Petit Ami*, Paris, Société du Mercure de France, 1903.

ROD-19 : Robert Randau, *Isabelle Eberhardt. Notes et souvenirs*, Paris, Charlot, 1945.

ROD-20 : Isabelle Eberhardt et Victor Barrucand, *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, Paris, Fasquelle, 1906.

ROD-21 : Paul Fort, *Les Hymnes de feu*, Paris, Société du Mercure de France, 1903.

ROD-22 : Baron de Sainte-Croix, *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples ; ou recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*, Paris, Librairie Nyon, 1784.

ROD-23 : Tchang Lomine Yang, *L'attitude d'André Gide (Essai d'analyse psychologique)*, Thèse de doctorat de lettres, Université de Lyon, Lyon, Bocs frères et Riou, 1930.

ROD-24/1 et 2 : Procope de Césarée, *Anekdotia ou histoire secrète de Justinien*, traduction M. Isambert, 2 vol., Paris, Didot frères et Klincksiek, 1856.

ROD-25/1 : Articles et reportages (1903-1914). Recueil de coupures d'articles de nombreux journaux.

- /2 : Articles littéraires ou reportages. Opinions de la presse sur les ouvrages littéraires de l'auteur.

- /3 : Articles et reportages politiques. Opinions de la presse française et étrangère sur les ouvrages de Jean Rodes, relatifs à la Chine.

Bibliothèque nationale de France (Paris)

NAF 28128 : Lettres reçues de Jean Rodes par Adolphe van Bever (1902-1904).

SG CARTON RE-RU (927) : Correspondance relative aux subventions accordées par la Société de Géographie et le ministère des Colonies à Jean Rodes pour ses missions en Chine, avril 1907 – août 1911 (14 pièces) ; 6 lettres relatives à sa première mission en Chine, mai – septembre 1907.

SG COLIS 22 (3644) : Lettre par laquelle Jean Rodes se désiste en faveur de Félix Dubois, 8 novembre 1906 (1 lettre).

SG CARTON RE-RU (928) : Projets d'études et d'itinéraires pour sa deuxième mission en Chine (2 pièces), et lettre d'envoi, 22 octobre 1910 ; 4 lettres à propos de sa deuxième mission en Chine, mai 1910 – avril 1911.

SG CARTON RE-RU (929) : Lettre au sujet d'une nouvelle mission en Chine, Shangai, 9 septembre 1913, et liste des subventions obtenues (1 pièce).

SG COLIS 1 (1448) : Lettre relative à sa mission en Chine et à la situation dans ce pays, Shangai, 12 novembre 1913.

SG COLIS 76 (4316) : Jean Rodes en Chine en 1927 (3 pièces dactylographiées).

SG MS4-66 (1245) : Lettre de Jean Rodes au sujet de la situation de la Chine, Shangai, 2 janvier 1912.

Archives nationales d'outre-mer (Aix-en-Provence)

Ces documents n'ont pas été consultés :

FR ANOM 50COL 77 :

- Missions d'études ses sociétés secrètes en Chine pour le compte de la Société de Géographie, par Jean Rodes, rédacteur au *Temps* (1907-1911).
- Mission d'études sur l'évolution politique de la Chine pour le compte de la Société de Géographie, par Jean Rodes, rédacteur au *Temps* (1913-1914).

DOCUMENTS

Document 1

Jean Rodes, *Heures Egyptiennes*, Paris, 1899.

Extraits

J'ai quitté Marseille, un soir de cette fin d'octobre, et je garderai longtemps la mémoire de l'impression plutôt douloureuse de ce départ au crépuscule. Est-ce le souvenir persistant de cette brume d'automne infiniment triste et qui m'a presque empêché de faire le geste d'adieu d'une silhouette aussitôt disparu ? Toujours est-il qu'accoudé au bastingage, j'ai regardé longtemps jusqu'à ce que ce qui restait de la terre à l'horizon eut sombré dans la nuit. Puis la cloche extrêmement claire du bord a rompu le charme mélancolique et inauguré en moi une nouvelle vie (p. 7-8).

Alexandrie est cependant cachée derrière ces dunes, l'Islam va paraître, dès l'entrée en rade, avec ses minarets, ses maisons à terrasse et ses femmes voilées. Et je ne sais quel changement subit se fait en moi, mais je vois soudain avec d'autres yeux cette terre dénudée aux tristesses de mort ; elle me semble à présente, avec l'immobilité hiératique de ses sables fauves, nécessaire à mon arrivée en cet étrange pays (p. 11-12).

C'est l'heure cependant où nous aimons parler de chez nous et du passé, car R... et moi sommes proches parents et nous avons été élevés ensemble. Il y a un très grand charme à réveiller ainsi nos souvenirs d'enfance, les années de rêveries où il me semble à présent avoir vécu, par un étrange phénomène d'antériorité, ces longues heures du soir, d'une mélancolie si pénétrante. Et je pense à des aïeux que je n'ai pas connus, qui foulèrent le sol avant moi et de qui je tiens sans doute ma passion pour cette terre mystérieuse dont les émanations me grisent. Tout ce que nous a conté deux une tante bien vieille qui était leur contemporaine me revient à la mémoire. Un grand oncle traversa ces pays au retour d'un pèlerinage à Jérusalem à une époque où ces contrées semblaient très lointaines et où un tel voyage avait l'importance d'un grand départ. Un autre aïeul, mon grand-père, mourut dans un coin de cette Afrique qu'il aimait comme je l'aime, avec la même force obscure et souverainement maîtresse. Et je songe alors que quelque chose des ancêtres doit être resté dans ce qu'ils ont vu et je m'explique ainsi l'invincible attrait des lieux où ils vécurent et le frémissement qui agite mon âme devant des spectacles dont il me semble que j'étais depuis longtemps exilé (p. 110-111).

Maintenant, dans mon logis de l'Esbekieh où mes bagages mettent mélancolique désordre, malgré qu'il soit tard, si je ne puis m'endormir. Très distincts m'arrivent, d'un petit

café indigène du voisinage, les sons tantôt grêles, tantôt graves, d'un violon arabe monocorde et cette musique qui a, ce soir, quelque chose d'infiniment triste, fait vibrer mes nerfs indiciblement. Elle est si bien, cette voix qui monte dans la nuit, l'expression des sentiments qui agitent mon âme en cette veillée dernière que je me sens envahir tout entier par la détresse qu'elle exhale.

Mais je secoue les regrets amollissants qui me gagnent, et il me tarde, à présent que les mois que je viens de vivre ici ne m'appartiennent déjà plus, sont dans le passé inexorable, il me tarde de partir (p. 209-210).

Document 2

Jean Rodes, *Adolescents. Mœurs collégiennes*, Paris, 1904.

Extraits

Paul, lui, est un imaginaire et un rêveur, un combatif et un indépendant. Cela se lit dans son regard tantôt absent et vague, tantôt direct et d'une fixité dure, ainsi que dans l'avancée de son menton et sa manière de porter la tête haute, si personnelle et si innée que lorsqu'il était tout enfant, dès sa première culotte, on avait déjà eu souvent l'occasion d'en plaisanter parmi les siens. Ceux qui sont dotés d'une pareille nature, acceptent difficilement des limites, pas plus à leur vie qu'à leurs façons de penser. Aussi, malgré la fermeté de son caractère, ses projets ont-ils du flou et lui est-il impossible de fixer à l'avance, comme l'a fait Bordas, le plan de son existence. Un plan, ce sont des barrières que l'on dresse autour de soi, et, s'il en élevait jamais de semblables, il ne tarderait sans doute pas à les renverser. C'est ainsi qu'il a rêvé d'être soldat, soldat dans les colonies, parce que cette carrière lui apparaissait pleine de mouvement, d'aventures, d'action. Maintenant, il hésite à s'enfermer dans une profession si étroitement dépendante. Il aime et désire tant d'autres choses ! Il voudrait réaliser la prédiction de l'abbé Meyrac, écrire des livres, il voudrait vivre surtout, vivre toute la vie innombrable, chimérique et multiforme, et il tend vers elle, avec une ardeur constante, aiguë et douloureuse... S'il se décide à choisir, il regrettera aussitôt tout le reste. Au fond, il est né libre, il est de ceux qui préféreront toujours les risques du vagabondage à la sécurité lâche du troupeau. C'est pourquoi, sans qu'il s'en rende encore bien compte lui-même, mais selon le développement logique de sa personne, il ne consentira jamais à entrer dans l'une des cases où l'humanité se parque, se restreint et fait se triste besogne d'esclave. Cela ne va pas sans un cruel sacrifice, car l'homme qui s'affranchit de la sorte ne connaît pas les douceurs de l'abri, les tendresses du foyer, tout ce

qui, pour la pauvre faiblesse humaine, constitue le bonheur. Mais il y a, dans ce renoncement farouche, dans cet isolement hautain d'une âme irréductible, une volupté si âpre, un goût d'indépendance et de solitude si amer et si tenace que ceux qui ont la force d'y goûter en gardent l'ivresse jusqu'à la mort (pp. 196-198).

Documents 3

Observations sur les Chinois : 23 J 10

Voilà plus d'un semestre que je vis parmi les Chinois. J'ai déjà fait quelques observations. Il y aura sans doute, dans leur exposé, beaucoup de désordres et de nombreuses répétitions. Ce désordre vient du hasard, qui les impose à mon esprit, et ces répétitions, de l'importance de certains d'entr'elles me paraissent avoir, dans la psychologie du Céleste. Au demeurant, je les note comme elles me viennent.

- Le Chinois dit toujours « oui », quitte à ne pas tenir sa promesse. Ce « oui », c'est de la civilité, mais il est très décevant.
- Le Chinois est un pur sensualiste. L'infini ne le tourmente pas. Rien, aucun scrupule, aucune inquiétude, ne le sépare de la jouissance. Sa loi morale n'empiète pas sur ses plaisirs. Elle se borne strictement à la maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'il te fasse à toi-même. » Et je trouve cela très bien.
- Il n'a aucune croyance précise en une divinité, mais il déifie tous les hommes remarquables, en rendant un culte à leur esprit. Cela est également bien.
- Il est matérialiste, sans aucune tendance mystique, et le plus superstitieux des humains : le dragon, les esprits, le fong tchoui etc... (Décret impérial du 3 novembre 1904 remerciant les esprits du fleuve jaune qui avaient calmé les eaux débordées).
- Façon dont les Chinois usent avec leurs dieux protecteurs. Un village souffrant de la sécheresse demanda la pluie à son dieu. La pluie ne venant pas, les habitants exposèrent la statue du dieu à l'endroit le plus chaud. La pluie ne venant encore pas, ils le firent comparaître devant le juge, qui le condamna à deux cents coups de bambou.
- Le Chinois porte constamment au dehors un petit sac noir, sorte de réticule, où se trouvent sa pipe à eau, sa pipe à long tube et à minuscule fourneau, avec tous les ingrédients du fumeur. Pendant l'été, il porte en outre un éventail.

- Aujourd'hui, 9 novembre, vu un coolie, sorte de géant, marchant, en tenant enlacé, le couvrant presque de son bras autour des épaules, un jeune garçon de 14 à 15 ans. Ils étaient sales naturellement, comme les coolies le sont, ils n'en évoquaient pas moins l'époque romaine des Gitons.
- Beaucoup de jeunes Chinois ont une expression lascive extraordinaire. Une certaine apparence de fatigue et de vie en fait des êtres impressionnants.
- Quand un de ces jeunes Chinois porte la main sur vous, pour un simple geste d'indication ou de direction, c'est un frôlement, appuyé comme une caresse.
- Le Chinois est l'enfant même de la nature. Il l'accepte totalement, en accueillant tout ce qu'elle offre de bon, de même qu'il subit ce qu'elle a de mauvais, sans récriminer.
- Le Chinois est allé à mi-chemin de toutes choses, sauf pour la sensualité, où il est allé jusqu'au bout.
- Au lieu de notre lutte contre la nature et des réactions morales qui en sont la conséquence, remuant profondément l'âme occidentale, les Chinois satisfont à cette nature sans arrière-pensée ; ils suivent leurs instincts, poursuivent un uniquement leur plaisir, avec l'ingénuité de l'animal. Ils ne rêvent pas d'autre satisfaction que celle de leurs sens, ils n'ont pas la notion d'une joie supérieure. Ils sont absolument matérialistes, peut-être parce que la vie, ainsi qu'ils la comprennent, leur est bonne. Ce sensualisme exclusif n'est pas, comme chez nous, un signe de décadence, parce qu'il ne comporte aucune défaite morale, aucune inquiétude. Leur cerveau est indemne de toute idée de péché. C'est ce qui fait que cette préoccupation unique de la jouissance est parallèle, dans leur race, avec tous les indices d'une grande vitalité. C'est l'idée du mal qui abâtardit les races. C'est pourquoi, quand on se trouve au milieu d'eux, on a la sensation d'un allègement, comme si on déposait tout d'un coup le lourd fardeau des siècles.

Cet état d'âme, si différent du nôtre, provient peut-être du fait que la Chine s'est, par sa position géographique, développée à l'abri des heurts et des perturbations profondes, qui ont présidé au sort des peuples occidentaux. Alors que, dans nos régions, il fallait lutter et vaincre, en Chine, on n'avait qu'à vivre et à jouir.

- La Chine nous montre la deuxième face de l'humanité, qui s'est développée antérieurement et parallèlement à la nôtre. Ce sont deux lignes longtemps parallèles, qui sortent maintenant de la ligne droite et se rencontrent.
- Les Chinois s'étaient organisés bien avant nous et avaient trouvé des formes d'administratives assez semblables à celles qui sont les nôtres, aujourd'hui. Ce qui montre une incontestable similitude dans la façon de s'organiser et de vivre en commun. Pour la morale seule, l'écart est considérable, bien qu'il faille reconnaître qu'à cet égard

les Chinois sont beaucoup plus près que nous de l'ancien monde gréco-latin – l'âge d'or de l'humanité – dont nous tirons notre origine.

- Nous parlons, avec Chartin et Dupont, de l'esprit de solidarité des Chinois entre eux, contre l'Européen. Mes interlocuteurs me disent que lorsqu'on brutalise un boy chinois, il part ; on peut le plus souvent en trouver un deuxième, mais si ça se renouvelle, on est boycotté, on n'en trouve plus. Les Chinois connaissent les prix donnés par vous ; le successeur ne consent jamais à travailler pour un prix inférieur à celui que vous donniez au précédent. Celui qui vous laisse est celui qui, sans que vous le sachiez, vous procure presque toujours son successeur. De toutes façons, le successeur donne tant par jour à celui qui l'a précédé, jusqu'à ce que celui-ci trouve à son tour une place.

Un boy, qui travaillera pour un prix élevé chez un homme riche, acceptera très bien de travailler pour bien moins cher chez un homme bien moins riche. Ses exigences ne sont pas basées sur ses propres désirs, mais sur les moyens ou la classe de celui qui l'emploie.

Les Chinois comprennent bien des choses au rebours de nous-mêmes. Par exemple, un marchand augmente le prix de sa marchandise, à mesure qu'il s'écoule plus de temps depuis qu'il l'a en magasin, alors qu'un négociant de chez nous baisse le prix des marchandises anciennes, en les soldant.

Il acceptera de baisser son prix pour une petite quantité de marchandises, parce qu'il pense que l'acheteur peut s'en passer. Il est par contre intraitable sur une grosse quantité, parce qu'il comprend que l'acheteur a un intérêt à cette acquisition et il hausse son prix en conséquence. Notre commerçant au contraire, fait un rabais, si l'on achète une grande quantité.

- Chez les Chinois, c'est la libre expansion de la nature, il n'a aucune honte d'elle. Ses instincts suivent leur cours naturel, comme l'eau le lit d'un fleuve. Il ignore nos luttes morales, notre sensualité triste, notre mélancolie passionnée. Cet être, dont la vie est cependant réglée de la manière la plus méticuleuse et la plus stricte, par des rites sévères, serait donc, à nos yeux, un débauché, sans mœurs. Cela tient à ce qu'il envisage, d'une tout autre façon que nous, l'acte sexuel, dont la réglementation est la pierre angulaire de notre morale. Alors que nous qualifions par exemple d'obscènes toutes ses représentations écrites ou picturales, lui les considèrent au contraire comme très utiles pour l'éducation de la jeunesse. Ce qui montre du reste que toute idée du mal en est absente, c'est que ces gravures, de l'érotisme le plus accusé et le plus réaliste, sont mises en vente très ouvertement. C'est ainsi que, ces jours derniers, au cours d'une de mes promenades dans les quartiers indigènes de Ché fou, j'ai vu ces images, imprimées à la

façon d'Epinal, exposées, par un colporteur, à même la chaussée, et entourées de nombreux amateurs, parmi lesquels se trouvaient des enfants. J'en ai acheté, moi-même, une douzaine, à titre de document.

Cependant, ce sensualiste déterminé est, à sa façon, un spiritualiste, un animiste, il croit à la survivance de l'esprit. Mais, pour que cet esprit soit heureux, il faut lui rendre le culte, lui faire des cadeaux, comme à un être vivant. Il ne faudrait pourtant pas penser que ce matérialisme intégral – ante et post mortem – fasse, du Céleste, un être grossier. Le lettré, de même que le simple Chinois, sont au contraire susceptibles d'un grand raffinement. Ils ignorent, dans tous les cas, notre brutalité, ils sont délicats et fins, même dans le commun.

- L'âme chinoise a certes d'abominables défauts, mais elle a aussi des caractéristiques très séduisantes : sa vive et fraîche curiosité pour tout ce qui vit ; son grand respect pour les papiers couverts d'écriture ; il y a, dans toutes les cités, de beaux fours métalliques, où l'on brûle tous les papiers couverts de caractères et qui sont tombés au rebut ; il est absolument interdit de les jeter aux ordures, comme on le fait partout ailleurs (pp. 151-160).

Source : Jean Rodes, *Notes sur mon premier voyage en Chine et sur la guerre russo-chinoise.*

Document 4

Brouillon de projet d'étude pour 4^e voyage en Chine de Jean Rodes (1910 ?)

Je me propose, dans ce nouveau voyage en Chine, de continuer les études sur le mouvement réformiste commencées en 1907-1908, en examinant chaque réforme tant au point de vue théorique des décisions gouvernementales qu'au point de vue des réalisations dans les provinces. C'est ainsi que je me propose de voir de près le fonctionnement des Conseils provinciaux récemment créés et du Sénat qui a été inauguré à Pékin au début de ce mois. Il importe de savoir si ces organismes nouveaux ont une prise suffisante sur l'administration, pour être de sérieux agents de progrès et de transformation ou bien si, instruments de pure forme, ils fonctionnent à vide.

J'apporterai aussi toute mon attention sur les diverses réformes de l'enseignement, de l'armée, de l'opium. Je me propose d'étudier d'une façon particulière la question si complexe et si difficile des chemins de fer en Chine, notamment les lignes du Yunnan, du Tchékiang et de Canton-Hankéou. Je me préoccuperais aussi des services dont l'exploitation européenne est

rendue impossible, par l'hostilité chinoise, exploitation qui serait d'un rendement si utile, presque indispensable à la prospérité de certaines lignes, comme celle du Yunnan.

Le corollaire de ces diverses enquêtes est l'étude de la mentalité générale et de son évolution. Je m'efforcerai de compléter, sur ce point, ainsi que sur le point révolutionnaire et les sociétés secrètes, qui y touchent de si près, les observations que j'ai pu faire au cours de mon précédent voyage. En somme, je m'efforcerai de donner un tableau aussi complet qu'il me sera possible de la situation actuelle, du chemin parcouru depuis deux ans et des possibilités les plus proches.

Mon itinéraire débutera par le Yunnan. Je redescendrai ensuite au Tonkin d'où je me propose d'aller à Nanning, capitale provinciale du Kouang Si, par Langtchéou et le Si Kiang. Après cela, je me rendrai à Canton d'où je rayonnerai dans le Kouang tou et les ports du sud. Vers le mois de mars, je monterai à Shanghai d'où je ferai quelques pointes dans le Kiangsu et le Tchékiang. Par le Yang tsé, j'irai ensuite à Hankéou et, de là, au Hounan, à Tchantcha, où ont eu lieu, cette année, de graves émeutes et où persiste un état d'effervescence dont il importe de connaître les causes. Cela fait, je gagnerai le nord. En m'arrêtant au Chansi. Je séjournerai assez longuement à Pékin pour y étudier le mécanisme gouvernemental. Enfin, après m'être rendu compte de l'état des réformes dans le Petchili, qui est un peu resté, à cet égard, un terrain d'expérimentation, je terminerai par la Mandchourie, province d'autant plus intéressante qu'elle est, en Extrême-Orient, le point où les rivalités internationales sont les plus aiguës.

Source : BnF, SG CARTON RE-RU (928)

Document 5

Lettre de Paul Adam (1910 ?)

Mon cher confrère,

J'ai visité avec votre esprit synthétiste et observateur merveilleusement *La Chine nouvelle*. Je vous remercie infiniment pour tout ce que vous m'avez appris en ce beau livre, si vivant, si plein, si prudent, et si divinateur. Grâce à vous ma bibliothèque « chinoise » s'enrichit d'un document très précieux. Le chapitre sur les mandarins est révélateur de toute la vie sociale, et celui sur les chemins de fer de toute la vie économique. Vous excellez à choisir les faits, les exemples caractéristiques, derrière lesquelles s'ouvrent de si longues perspectives propices aux

réflexions. L'enthousiasme et la colère du peuple pour refuser l'emprunt étranger, et construire la ligne avec l'argent national, composent une page inoubliable. Il en est d'autres, et nombreuses.

Je vous rends grâce pour tant de richesses que vous avez versées dans mon humble trésor spirituel, et pour, aussi, la trop flatteuse dédicace que je ne mérite point. A vous.

Source : A.D. Lot-et-Garonne, ROD-7 (lettre manuscrite)

Document 6

Paris, le 22 mai 1910

Monsieur le Secrétaire Général,

J'ai bien reçu votre lettre avec la réponse du Ministre des Colonies que vous avez eu l'obligeance de me faire parvenir.

La situation est meilleure que cette réponse pourrait le faire croire. J'ai vu, à deux reprises, le directeur du Ministère qui l'a préparée et soumise à la signature du Ministre. Le directeur, M. Vasselle, m'a promis formellement de me faire encore avoir 5000 francs sur le budget de 1911, sous la seule réserve que le fonds spécial de missions soit maintenu au budget. Quant à la phrase relative à l'Indo-Chine, il m'a dit, hier, de ne pas m'en inquiéter. Ce n'est là qu'une formule courante et d'ailleurs la lettre du Ministre n'a pas été communiquée à M. Klobukowski.

D'autre part, M. Klobukowski, qui s'embarque, aujourd'hui, à Marseille, m'a promis, ces jours derniers, son appui, mais il ne pourra me fixer sur le chiffre de sa subvention, que lorsque, rentré en Indo-Chine, il connaîtra ses possibilités. Outre qu'il s'est tout de suite intéressé à mon voyage, je lui ai été très chaudement recommandé par mon directeur, M. Hébrard, auquel il tient à être agréable.

Je considère donc que dès à présent, mon voyage est assuré. Je vais m'absenter demain, pour quelques jours, dès mon retour, je passerai à la Société de Géographie, pour arrêter définitivement avec vous les détails de mon départ.

Croyez, je vous prie, M. le Secrétaire Général, à mon meilleur dévouement, et aussi à toute ma gratitude.

Jean Rodes

18, rue Darcet

Source : BnF, SG CARTON RE-RU (928)

Document 7

Marseille, 22 octobre 1910

Monsieur le Secrétaire Général,

Je vous envoie les quelques renseignements convenus sur l'itinéraire de mon nouveau voyage en Chine et mes projets d'étude.

Je vous remercie à nouveau du bienveillant appui que vous avez bien voulu me donner jusqu'à présent et j'espère que vous voudrez bien me le continuer.

Croyez, je vous prie, Monsieur le Secrétaire Général, à mon meilleur dévouement.

Jean Rodés

Adresses (pour l'expédition des lettres qu'on a à m'écrire) : jusqu'à la fin novembre, poste restante, à Hanoï, Tonkin ; jusqu'à la fin décembre, poste française à Canton, Chine ; jusqu'au 15 mars, à Shanghai, poste française, Chine. Ensuite, à Pékin, poste française, Chine.

Source : BnF, SG CARTON RE-RU (928)

Document 8

Saïgon, 7 décembre 1910

Monsieur le Secrétaire Général,

Je vous écris de Saïgon où je suis resté pour voir le Gouverneur Général qui s'y trouvait et qui remonte d'ailleurs au Tonkin par le bateau que je prendrai moi-même après demain matin.

Je pense m'arrêter à Hanoï, une semaine au plus et je rendrai ensuite au Yunnan.

Je me permets de vous rappeler que, lorsque cette lettre vous parviendra, il sera temps de préparer une demande au Ministre des Colonies à l'effet d'obtenir une nouvelle subvention de cinq mille francs sur le budget de 1911, ainsi que cela fut fait pour mon dernier voyage.

Monsieur Vasselle, directeur des Affaires politiques au ministère des Colonies, dans les bureaux duquel parviendra cette demande m'a promis de la faire aboutir. Cette nouvelle subvention m'est indispensable, car vous savez combien les quelques appuis qui m'ont été donnés par ailleurs, sont extrêmement minimes.

J'espère aussi que vous voudrez bien, comme vous me l'avez dit, me proposer à la Société de Géographie, sur son budget de 1911, pour une nouvelle subvention de mille francs. Je vous enverrai ma première communication, pour le Bulletin, du Yunnan, vers la fin de ce mois.

Vous recevrez cette lettre dans les premiers jours de janvier, j'en profite donc pour vous adresser mes vœux les meilleurs pour la nouvelle année.

J'ai eu le grand plaisir de trouver, ici, à la direction de l'artillerie, le l^t Colonel Lenfant. Je dîne avec lui, demain au soir.

Agrérez, je vous prie, Monsieur le Secrétaire Général, l'expression de mes sentiments les plus cordialement dévoués, avec aussi mes remerciements et toutes mes excuses pour le tracas que je vous donne.

Jean Rodes

P.s. adresse : poste restante, Hanoi, Tonkin. J'y repasserai à mon retour du Yunnan.

Source : BnF, SG CARTON RE-RU (928)

Document 9

Mission Jean Rodes en Chine. – de Changai, où il arrivait en mai, après un voyage dans le Hou nan, notre collègue nous écrivait :

« Mon séjour au Hou nan a été particulièrement intéressant. On peut dire que cette province est gouvernée par les notables qui ne prennent des décisions de Pékin que ce qui leur fait plaisir et rejettent le reste, sans que le gouvernement ait songé jusqu'ici à modifier cette bizarre situation. Quand un gouverneur ne leur convient pas ou va à l'encontre de leur volonté, c'est-à-dire de leurs intérêts les plus étroits, ils se débrouillent toujours pour le faire partir. L'émeute de l'année dernière, provoquée par eux, n'avait pas d'autre but et elle réussit parfaitement. J'exposerai en détail cette situation dans mon livre.

« D'une manière générale, partout où je suis passé jusqu'ici, j'ai constaté la continuité de la transformation théorique, mais avec très peu de réalisations, ou même parfois un recul, sauf en ce qui concerne l'opium, auquel il faudra que je consacre de longues pages parce que cette question est beaucoup plus complexe qu'elle ne le paraît tout d'abord.

« Mon séjour à Pékin a été particulièrement fructueux... Je vais partir pour la dernière partie de ma tournée qui a pour objet l'examen des régions côtières de Changai à Canton. »

Source : *La Géographie. Bulletin de la Société de Géographie*, t. XXIII, 1911, p. 65.

Document 10

Jean Rodes au Japon

Mercredi 22 mars 1911

Aujourd'hui, j'ai fait la visite des trois principaux temples. D'abord celui de Hongwang que j'avais vu à mon précédent voyage. Il est vieux, mais a été assez récemment reconstruit. Il est, comme toutes les pagodes japonaises, entièrement en bois. Ses piliers sont faits d'énormes troncs de cèdres, admirablement polis et tournés, mais sans revêtement ni peinture. Les poutres de soutènement sont laquées rouge et tout ce qui entoure et orne les autels est laqué or. L'impression est à la fois de simplicité et de richesse.

Je suis allé ensuite au temple de Chioini que je connaissais également et qui est situé dans un admirable cadre de bois de cèdres, sur les collines qui dominant la ville.

Je me suis rendu enfin au plus ancien et au plus fameux de tous, celui de Kiomidzu. Ce temple se compose de nombreux sanctuaires séparés ; dans chacun des bonzes, rangés en deux files, officiaient et chantaient, en frappant avec ensemble sur de petites cloches qu'ils avaient devant eux. Les chants ressemblent singulièrement à ceux de nos églises, avec quelques inflexions différentes, mais ils sont surtout nasillés, bredouillés.

Les pèlerins, qui sont là plus nombreux qu'ailleurs, s'arrêtent à chaque chapelle, agitent la cloche qui est suspendue à l'entrée, dont leurs dévotions au Boudha, les mains jointes, et, en partant, jettent des sous sur les nattes. Un bonze ramasse de temps à autre toute cette monnaie.

Le Kiomidzu est placé, comme le Chioini, sur de hautes pentes boisées, mais la rue y est encore plus belle sur la plaine et sur Kioto parsemée de tours de pagodes.

Aux alentours de ce lieu vénéré, de petites maisons de thé provisoires, construites pour la fête, sont pleines de consommateurs. Tout le vieux Japon est là, il y a de délicieuses petites mousmés aux costumes de nuances bleue, blanche, verte, orange, très harmonieusement mélangées ; les coiffures, savantes, sont les plus traditionnelles. Sous un très beau ciel, par un air tiède et doux, le tableau que cela fait est d'une couleur et d'un exotisme savoureux.

Source : *Notes d'Extrême-Orient*, I, pp. 303-305.

Document 11

Pékin, 4 avril 1911

Monsieur le Secrétaire Général,

J'ai trouvé, à Pékin où je viens d'arriver, une lettre d'un ami qui était chef adjoint du cabinet des derniers ministres des Colonies et qui est sous-chef de bureau dans ce ministère. Avant mon départ, il avait bien voulu se charger de suivre mon affaire. Il me dit qu'au bureau des missions, auquel il a demandé des renseignements, on s'est montré ignorant d'une nouvelle demande de subvention me concernant. Cela me fait craindre que la démarche que vous avez bien voulu faire et que votre dernière lettre me signalait ne soit enfouie et oubliée dans quelque carton. Mon correspondant me disait néanmoins qu'on paraissait bien disposé à mon égard. Si le budget n'est pas encore voté, il ne tardera pas à l'être et c'est à ce moment-là que le fonds spécial des missions sera distribué. Je crois que pour ne pas courir le risque d'être oublié, il y aurait lieu de rappeler à ce ministère la demande qui a été faite. Je suis vraiment confus de vous importuner ainsi et d'abuser de l'amabilité extrême que vous m'avez témoignée et donc je vous suis extrêmement reconnaissant.

Mon voyage se poursuit dans les meilleures conditions. J'ai reçu, ici, le plus aimable accueil de M. de Margerie. Il s'occupe de me faire avoir quelques entrevues avec des hommes très importants comme le prince Pouloun, président du sénat, récemment remplacé mais qui est considéré comme le chef du parti progressiste et d'autres non moins intéressants. J'aurai aussi toutes facilités pour étudier toutes les questions, notamment celle de l'Assemblée nationale. J'irai ensuite en Mandchourie. Je redescendrai, après cela, à Pékin pour descendre dans les provinces centrales, où je séjournerai assez longuement. J'ai modifié en effet mon itinéraire en ce sens que au lieu de rentrer par le transsibérien, je reviendrai par la mer. Le transsibérien a récemment haussé ses prix dans de fortes proportions (60 livres (1800 fr), de Pékin à Paris, sans la nourriture) et l'Indo-Chine m'accordant le passage sur bateau j'estime que c'est une grosse dépense et je l'évite puisque cela m'est possible.

Dès à présent, je vois la matière d'un nouveau volume qui, tout en étant la continuation du précédent, comprendra des parties nouvelles. Il aura pour titre : « L'Evolution chinoise ».

Avec tous mes remerciements pour tout ce que vous faites pour moi, je vous prie, Monsieur le Secrétaire Général, d'agréer l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

Jean Rodés

Source : BnF, SG CARTON RE-RU (928)

Document 12

[*Shanghai, Hôtel des Colonies*]

7 mars 1911

Monsieur le Secrétaire Général,

Je viens de recevoir votre lettre du 11 février qui me fait un très vif plaisir. Je remercie très vivement la Commission centrale de m'avoir accordé la bourse Henri d'Orléans. Elle m'a donné, là, une marque de confiance et d'estime que je m'efforcerai de mériter. Comme je suis bien certain que c'est à vous et à Monsieur Cordier que je dois cette faveur, je vous prie d'agréer l'expression de toute ma reconnaissance.

Je vous remercie aussi des efforts que vous faites au Ministère des Colonies, pour le supplément de subvention. Avec tous ces changements de ministre, la démarche auprès de Monsieur Vasselle est précieuse. De toutes manières d'ailleurs, je crois que son avis est prépondérant. J'espère qu'il voudra bien m'appuyer d'autant plus qu'il m'a promis de la faire, avant mon départ.

Gardez, je vous prie, la bourse qui m'est accordée. Je la toucherai à mon retour. Comme dans les autres voyages, j'ai emporté une somme personnelle destinée à me permettre d'attendre la réalisation des concours promis.

Je vous envoie une nouvelle communication sur mes impressions de la Chine du Sud. Elle n'est pas aussi longue que je l'aurais voulu, par suite du gros travail auquel j'ai à faire face. Je dois en effet envoyer d'assez longs articles au « Temps » et au « Bulletin » du Comité de l'Asie française. Mais je rachèterai, j'espère, cela, en vous donnant ensuite un nouveau livre que je m'efforcerai de rendre digne de la Société de Géographie.

Votre bien reconnaissant et dévoué

Jean Rodés

P.s. Je vais, dans une douzaine de jours, monter en Corée, par le Japon. De là, j'irai en Mandchourie. Je serai, à Pékin, fin avril. Je descendrai ensuite dans la Chine centrale, pour rester assez longtemps au Hounan et dans les provinces du Yang tsé. Dès que le ministère des Colonies aura accordé quelque chose, je vous serai bien obligé de toucher et de garder aussi cela, car je pourrai être amené à modifier mon itinéraire et je ne vois pas la possibilité de vous donner une adresse assez certaine pour faire un tel envoi. Je vous serai seulement reconnaissant de me faire aviser à la poste française de Shanghai qui fera suivre.

Source : BnF, SG CARTON RE-RU (928)

Document 13

Article de Ph. Millet, *Excelsior*, 28 août 1912

M. Jean Rodes, rédacteur au « Temps »

Un voyageur, un reporter et un écrivain. Né à Agen, où il fait ses études, il commence son droit à Bordeaux, puis s'engage dans les hussards. Après un court passage dans l'administration coloniale, il vient à Paris, collabore à la *Plume*, à la *Revue Blanche*, publie un roman au *Mercure de France* et entre dans la presse par une série d'articles à l'*Aurore*, sous les auspices de M. Clémenceau, qui l'avait remarqué. Il aborde, en 1903, le reportage des grands voyages, vers lequel le portaient tous ses goûts. Pour le *Matin*, il parcourt à cheval, dans le sud marocain, le Figuig, où il rencontre le mystérieux cavalier arabe Mahmoud Sadi, sous les apparences duquel se cachait l'extraordinaire Isabelle Eberhard. Il revient plus tard au Maroc, mais cette fois dans le Riff, chez le rogui, qu'il rejoint sur le petit yacht *l'Eider*, qui se perdit corps et biens à la fin de ce voyage. Il avait auparavant suivi, pour le *Matin*, la guerre russo-japonaise. Il s'est consacré depuis aux questions d'Orient et d'Extrême-Orient. Il a accompli, pour le *Temps*, plusieurs voyages dans les provinces asiatiques de l'empire ottoman et trois missions en Chine, dont il résumait récemment les résultats dans un livre très remarqué : *la Chine nouvelle*. Jeune encore, il voit s'ouvrir devant lui l'avenir le plus brillant.

Source : A.D. Lot-et-Garonne, ROD-25/1

Document 14

Mot du président de la Société de géographie :

Parmi les hommes qui ont suivi, avec une attention vigilante, cette formidable évolution, M. Jean Rodes, occupe, sans contredit, l'une des premières places. Depuis sept ans, à six reprises différentes, dont trois comme chargé de missions du ministère des Colonies et de notre société, il a exploré l'Extrême-Orient, recherchant les causes de la fermentation des esprits et notant avec soin les aspects multiples et divers des événements qui s'accomplissaient.

Les nombreux ouvrages, si documentés, où M. Jean Rodés a consigné le fruit de ses recherches à cet égard, font autorité.

Ce soir, il veut bien nous faire part de ses dernières et curieuses observations sur la lutte acharnée que se livrent, à cette heure, la « Vieille Chine », hiératique et traditionnaliste, avec la « Jeune Chine », effervescente et moderniste.

Suit un compte rendu de la communication de Jean Rodés.

Source : *La Géographie. Bulletin de la Société de Géographie*, t. XXX, n°1, 15 juillet 1914, pp. 54-55.

Document 15

Lettre d'A. Gauducheau, de l'Institut Pasteur, alors en mission d'études en Chine, à Jean Rodés (29 novembre 1918)

Mon cher ami,

Je viens de revoir notre vieille Chine ! Comme vos peintures sont vraies et fortes et sobres en même temps. Vous avez des pages admirables et pas d'artifice. Vous avez travaillé, vos qualités se sont développées, vous êtes en possession d'un style original, vous savez admirablement bien placer le mot qui convient. Il n'est pas possible de faire des descriptions plus frappantes et plus condensées. Portraits et anecdotes sont présentés avec une force impressionnante ; c'est vigoureux, ramassé. Ah ça nous change des longueurs palotes qui encombrant la production actuelle. Mais ce qui est au-dessus de tout, c'est la vérité de ce que vous dites. Ceux qui ne connaissent pas la Chine ne pourront pas s'en apercevoir et au surplus la vérité a moins d'amis qu'on ne croit, mais il suffit de pratiquer le culte du vrai, pour être comme vous le faites, pour être quelqu'un. Vous dites des choses vraies, correctement observées, et vous le dites dans un style qui je trouve puissant.

C'est très bien, mon vieux ; nous en reparlerons : en attendant, toutes mes sincères félicitations et à bientôt.

Cordiale poignée de main.

Source : A.D. Lot-et-Garonne, ROD-10 (lettre manuscrite)

Document 16

Ayant résolu de nous dévoiler le prétendu mystère de l'âme chinoise, M. Jean Rodes, qui connaît fort bien la Chine et ses habitants pour avoir longtemps vécu parmi ces derniers et avoir étudié leur histoire et leurs mœurs, commence, en une introduction qui forme plus du quart du volume, par se livrer à d'érudites investigations sur l'antiquité du peuple chinois, son origine et ses relations avec le monde ancien. Sans se prononcer catégoriquement, il manifeste indéniablement une faveur spéciale à l'origine égyptienne des Chinois et de leur civilisation, hypothèse basée sur un certain nombre d'analogies, plus ou moins étroites, entre quelques aspects des vieilles croyances chinoises et de la religion de l'ancienne Egypte, comme aussi entre quelques idéogrammes chinois et des hiéroglyphes égyptiens. Avouerai-je que les pages consacrées par l'auteur à l'illustration de cette théorie ne m'ont aucunement convaincu ? Je manque de la compétence nécessaire pour me prononcer sur la question de l'écriture figurative ; je crois cependant qu'il n'est pas nécessaire qu'un peuple soit issu d'un autre pour se rencontrer avec lui lorsqu'il éprouve le besoin de représenter, à l'aide d'un ciseau ou d'un pinceau, les mêmes objets ou les mêmes concepts. Il me paraît aussi que toutes les religions humaines ont dû se ressembler singulièrement aux âges primitifs et que la plupart des traits communs à l'Egypte et à la Chine, en ce domaine, pourraient être relevés aussi bien parmi les Indiens de l'Amérique et les Nègres de l'Afrique, comme parmi les indigènes de l'Australie et les peuplades de l'Europe ancienne. Tout ce qu'il est permis de conclure, avec quelque certitude, des faits et des témoignages accumulés par M. Jean Rodes dans son introduction, c'est que les Chinois, arrivés de bonne heure à un stade de civilisation relativement avancé et correspondant à peu près à celui auquel étaient parvenus, sans doute antérieurement, les Egyptiens, n'ont pas sensiblement dépassé ce stade depuis lors : c'est pour cela que leur civilisation ressemble à la civilisation égyptienne, dont elle se trouve être contemporaine historiquement, sinon chronologiquement ; il n'est pas besoin pour cela de chercher entre l'une et l'autre un lien généalogique.

J'aime beaucoup mieux les deux parties qui suivent l'introduction et qui répondent plus exactement au sous-titre du volume. M. Jean Rodes y révèle un talent de sociologue fort élevé et une véritable science de la psychologie des foules, laquelle est beaucoup plus difficile à discerner que la psychologie des individus. Par de multiples exemples empruntés à toutes les classes de la société, il nous éclaire sur la mentalité des Chinois, sur leur nervosité, sur leurs qualités parfois touchantes et leurs défauts allant jusqu'au vice, sur leur éternelle préoccupation

de sauver la face. Il nous montre en fin de compte, une fois détruites les légendes mensongères et bien établie la réalité, que, sous des dehors qui tantôt nous charment et tantôt nous étonnent, et qui souvent nous trompent, l'âme chinoise n'est au fond que l'éternelle et universelle âme humaine. Il nous le montre sans avoir l'air de nous l'enseigner ; c'est un maître dont on suit la leçon avec un plaisir toujours croissant.

Maurice Delafosse, *Revue d'ethnographie*, 1923 (?), A.D. Lot-et-Garonne, ROD-25/2

Document 17

Les Chinois. Essai de psychologie ethnographique, Paris, F. Alcan, 1923 : table des matières

Préface

Introduction

- I/ L'antiquité des Chinois.
- II/ L'origine des Chinois.
- III/ Les relations avec le Monde ancien.

Psychologie des Chinois

Témoignages et opinions

- I/ Premières relations de voyages à la Chine.
- II/ Les Jésuites et le XVIII^e siècle.
- III/ Relations de voyageurs contemporains.

Le Chinois tel qu'il est

- I/ La sensibilité chinoise, ses manifestations contradictoires. L'instinct grégaire. La conception païenne de la vie. Le sentiment artistique. La nervosité.
- II/ Le stoïcisme et l'insouciance. La pusillanimité. Les armes du faible. Le « squeeze ». La « face ». L'instinct anarchique.
- III/ Les bizarreries du cerveau chinois. Superstitions et scepticisme religieux. Philosophie de pédagogues. Pas d'esprit scientifique. Inaptitude à la précision. Dédain de l'exactitude. Esprit d'accommodement. Chinoiserie réformiste.

Conclusion

Document 18

Victor Segalen en Chine

Il vint me voir, à Paris, un jour de 1908, avec un mot de mes amis Marius et Ary Leblond qui me priaient de lui donner quelques renseignements sur la Chine. Il portait la tenue de médecin de la marine de guerre à deux galons. Nous causâmes longuement, moi répondant de mon mieux à ces questions, et je me rappelle que je fus frappé par ce mélange de précision dans l'esprit et de rêverie dans un regard comme absent, derrière les verres du binocle, sous un vaste front surmonté d'une véritable vasque d'une épaisse chevelure.

Quelques mois auparavant, il avait publié, aux « Editions du Mercure de France » sous le pseudonyme de Max-Anély, les *Immémoriaux*, pénétrante étude de l'âme maori, « tour de force extraordinaire » dit Charles Régismanset, dans son ouvrage : *L'exotisme*. La marine française ayant coutume de déléguer, à Pékin, un officier destiné à apprendre le chinois, pour servir par la suite d'interprète, il avait obtenu d'y être envoyé à ce titre. Il y allait avec une curiosité aiguë de ce peuple qui, parmi ceux qui existent, a la plus vieille histoire. Il partit peu après notre entrevue et eut la chance d'arriver assez tôt pour vivre les dernières années du fabuleux Empire et assister ensuite à son écroulement.

Je n'en entendis plus jamais parler. Il gardait d'ailleurs le silence, ne publiant rien, se consacrant exclusivement à l'étude de la langue, de l'histoire, de la mentalité et des mœurs des descendants des Cent familles, préparation essentielle aux grands travaux qu'il projetait. Je devais le retrouver là-bas.

J'avais passé l'hiver 1910-1911 dans la Chine du Sud, au moment même où une terrible peste pneumonique décimait la Chine du Nord. En mars, j'étais monté au Japon et à la fin de ce mois, après avoir touché la Mandchourie du Sud, où l'épidémie avait fait ses plus grands ravages, je me rendais au Petchili. J'avais pris passage, à Shimonoseki, sur le *Takeshima maru*, de la Nippon Yusen Kaisha, seul Européen parmi des Japonais et des Chinois. La traversée avait été fort belle jusqu'à Chéfou. Au sortir de ce port, un vent violent s'étant levé, nous jetâmes l'ancre très loin, à cause du peu de fond des eaux. Nous devions passer la nuit en cet endroit, mais la violence de la tempête devint telle que nous dûmes nous éloigner et louvoyer au large jusqu'au matin. Nuit horrible où je crus plusieurs fois que le bateau sombrerait.

Au jour, la mer, bien que toujours démontée, étant tout de même devenue plus maniable, nous revînmes dans la baie de Taku. On ne voyait toujours pas le rivage et je désespérais vraiment de pouvoir débarquer lorsqu'un petit point noir parut à l'horizon. C'était le steam-launch de la Santé qui venait arraisonner le bateau, la peste pulmonaire n'ayant pas encore complètement disparue.

Cette chaloupe, bondissant sur les lames et s'enfonçant tout à tour, disparaissait parfois complètement dans l'écume bouillonnante. « Il faut avoir, me disais-je, l'âme chevillée au corps pour naviguer là-dessus ». Elle aborde pourtant et je vois un Européen, le docteur – quelque Anglais ou Américain sans doute – qui, le feutre rabattu sur les yeux, enfoncé jusqu'aux oreilles, grimpe à l'échelle et paraît sur le pont.

Ce Blanc, qui surgissait ainsi parmi tous ces jaunes, par sa seule présence, quelle que fût sa nationalité, me reconforter singulièrement. J'allai aussitôt vers lui et quelle fut ma joie : Ségalen ! Car c'était lui qui, entré au service de la Chine comme professeur à l'école de médecine de Tien-Tsin, avait été chargé, pendant l'épidémie, de la surveillance sanitaire à l'embouchure du Pei-ho. Le fléau avait emporté, au début de l'hiver, son collègue de la marine, le docteur Mesny, professeur dans la même école, auquel avait été dévolue, en Mandchourie, une mission analogue à la sienne.

Un moment après cette rencontre si imprévue, attablés dans l'entrepont, servis par un boy chinois, nous déjeunions d'une omelette, en causant éperdument de Paris et de littérature. Après m'avoir débarqué au quai de Taku, il revenait dans sa maison de bois toute vibrante à la sauvage musique de la mer et du vent, dont rien ne pouvait atténuer le déchaînement sur ce rivage extraordinairement plat et nu du Petchili.

Deux semaines plus tard, je le retrouvai à Pékin où il était venu prendre un court repos. Il y avait un pied-à-terre où je le vis à diverses reprises. Il m'y lut de nombreuses pages d'un travail auquel il se donnait alors tout entier et que l'on publiera, j'espère bien, quelque jour. La personnalité de l'empereur Kouang Siu, dont la vie sacrifiée avait été si tragiquement et qui était mort si mystérieusement, le hantait. Il avait entrepris d'écrire l'histoire de son règne à la manière des plus anciens annalistes.

Nous courûmes beaucoup la vieille capitale ensemble, dans le vent jaune qui souffle au mois d'avril, enveloppant tous les spectacles de cette ville unique, étonnamment décorative, dans une épaisse brume dorée.

Un jour que nous nous étions rencontrés à un déjeuner, dans le monde des Légations, j'eus la surprise de le voir, lui toujours si réservé, si distant et secrètement dédaigneux des propos échangés, s'emballer nerveusement. On parlait musique et quelqu'un ayant critiqué

assez lourdement celle de Debussy, il riposta soudain avec une vivacité extrême, écrasant son contradicteur et les goûts qu'il affichait de sarcasmes cinglants. Son garçon d'apparence si froide défendait passionnément ceux qui avaient conquis son admiration : Claude Debussy, Gauguin, Paul Claudel.

Il repartit pour Taku et moi-même peu après je laissai Pékin pour m'enfoncer dans l'intérieur de la Chine. Puis, je rentrai en France. Quand je revins en Extrême-Orient, il accomplissait, en compagnie de M. Gilbert de Voisins et du lieutenant de vaisseau Lartigue, sa seconde mission archéologique dans les provinces du nord-ouest, mission que la guerre le força d'écourter. Il rejoignit presque aussitôt, à sa demande, les fusiliers marins qui combattaient sur l'Yser. La vie épuisante qu'il y mena ne tarda pas à le terrasser. Evacué comme malade, il voulut servir encore et fut envoyé en Chine pour le recrutement des ouvriers indigènes. Revenu en France, il fut attaché à l'hôpital de Brest et c'est dans les environs de cette ville qu'il mourut, comme on sait, accidentellement.

Peu auparavant, je l'avais vu, à Paris, et nous avons eu, en déjeûnant au boulevard, une longue discussion sur la Chine. Contrairement à certains sinologues amateurs qui, ignorant tout des réalités de la Chine, faisaient aveuglément crédit aux « Jeunes Chinois », il voyait très justement en eux des vandales qui détruiraient tout le patrimoine intellectuel, artistique et moral, d'un prodigieux passé, et ruineraient matériellement leur pays. J'ai la satisfaction de me dire que nous étions absolument d'accord là-dessus, avec le regret que nos prévisions se soient si complètement réalisées.

Victor Ségalen avait publié plusieurs essais, sous les titres de *Stèles*, *Paysages*, où se traduisait sa subtile compréhension de l'esprit chinois traditionnel. Un curieux petit roman, *D'après René Leys*, que l'on a pu lire depuis sa mort, dans la *Revue de Paris*, puis en volume, donne une atmosphère de Pékin d'une très précieuse psychologie. Souhaitons de connaître sans trop tarder toutes les autres œuvres, notamment les *Annales de Kouang Siu*, laissées par ce bel écrivain si prématurément disparu.

Source : *Dépêche coloniale*, 3 octobre 1925

Document 19

Une fête à Kioto

Dans ces premières semaines d'un maussade juin, sous de continuelles averses, je songeais, pour me ragaillardir, à d'autres printemps vécus dans quelques-uns des plus beaux endroits du monde. Mon souvenir se reportait, entre autres, à un séjour que je fis, au Japon, dans l'ancienne capitale, Kioto.

J'y arrivai au début de la saison, alors que tous les arbres sont en fleurs et on sait combien ce moment est, là-bas, délicieux. Ce ne sont partout que cascades de glycines et branches neigeuses de cerisiers, que les Japonais aiment au point de leur avoir consacré des fêtes.

Cette année-là avait lieu une commémoration de la religion nationale du Shinto, qui ne se célèbre, paraît-il, que tous les deux lustres, et qui amène, de tous les points du pays, dans la ville sainte, d'innombrables pèlerins. On y assiste ainsi à un réveil du plus vieux Japon.

Une population, accrue de la sorte, mettait partout une animation grouillante qui contrastait avec ce que j'y avais vu, quand j'y étais venu, trois années auparavant, au mois d'août. En effet, comparée à Tokio, à Yokohama, et surtout à sa voisine industrielle, Osaka, Kioto faisait l'impression d'une ancienne métropole, endormie dans de grands souvenirs. Ce que deviennent, d'ailleurs, toutes les capitales déchues, si elles ne sont pas, comme Constantinople, un grand port.

Les rues, très longues et très droites, ressemblent, pour les constructions, à celles de toutes les agglomérations de ces îles volcaniques, où les tremblements de terre ne permettent que des maisonnettes très basses et en bois ; ce qui, par contre, les met à la merci du moindre incendie.

Tout ce qu'on voit est très propre, très net, mais à l'air provisoire, tellement cela paraît fragile. Des lattes de bois recouvertes de papier, des nattes irréprochables, avec, au milieu, des tasses, comme pour une dinette de poupées. Au long de ces voies, rayant le ciel, courent d'innombrables fils, dans un enchevêtrement qui semble dû à une fantaisie d'artiste bien plus qu'aux besoins de si minuscules magasins. En réalité, la plus humble de ces boutiques est pourvue de la lumière électrique et du téléphone. Et cela montre combien ce peuple, dont les mœurs restent si traditionnalistes et si simples, sait néanmoins, jusque dans la classe la plus pauvre, utiliser les progrès les plus modernes. De même, j'avais vu autrefois, durant la guerre russo-japonaise, les cavaliers de 2^{me} classe nippons munis de jumelles prismatiques.

Le mouvement des pèlerins était si considérable que l'on aurait pu se croire à Lourdes, pendant le mois de mai. Comme dans la ville de Bernadette, on rencontrait de tous côtés des groupes précédés de fanions. Chacun des participants portait sur la poitrine, un insigne avec des caractères.

Le shintoïsme est la religion des forces de la nature, des grands hommes et des ancêtres, mais les bonzes ont très habilement mélangé le bouddhisme à ces anciennes croyances. On

retrouvait donc le Bouddha dans tous les temples et les pèlerins, venus pour célébrer le vieux culte national, lui adressaient ingénûment leurs prières, ne manquant pas auparavant de tirer la sonnette, pour attirer son attention.

C'est dans le voisinage du temple de Kiomidzu que l'on avait le plus l'impression d'une fête. Dans de petites baraques foraines, on vendait des objets de piété, parmi lesquels j'eus la surprise de voir des bustes en plâtre de Napoléon. Des maisons de thé, construites pour la durée du pèlerinage, étaient pleines de chalands. Les mousmés, coiffées à l'ancienne mode, vêtues de kimonos aux nuances les plus vives et les plus harmonieusement mélangées, semblaient elles-mêmes, parmi toute la flore printanière, de délicates fleurs humaines.

Tout ce monde usait de la traditionnelle politesse, plus grande encore que chez les Chinois, et que d'ailleurs observent, là-bas, entre eux, les Japonais, même les plus européanisés. On ne voyait que gens cassés en deux, en des courbettes répétées, dans un véritable assaut de courtoisie, chacun semblant faire à qui se relèverait le dernier. C'était le vieux et charmant Japon de Mme Prune et de Mme Chrysanthème, le Japon de Loti.

A l'occasion de cet anniversaire religieux, dans les théâtres et les concerts, dont il y a toute une rue, on joue les pièces où on chante les chansons du plus ancien répertoire. J'ai pris là quelques notes que l'on trouvera peut-être intéressantes.

Dans l'établissement où je passai la première soirée, le public était accroupi sur des nattes et chaque spectateur avait, près de lui, une théière, une tasse, des gâteaux et des oranges. On mange aussi pendant tout le spectacle qui est fort long ; commencé vers deux heures de l'après-midi, il ne se termine qu'à onze heures du soir.

Entré là à neuf heures, j'eux le temps d'apprécier toute la saveur extrêmement dramatique et violente du théâtre nippon. Dans une des scènes que j'eux sous les yeux, un guerrier apportait, au héros de la pièce, un paquet enveloppé dans un linge maculé de sang. Celui-ci, ayant ouvert le terrible colis, y trouvait la tête de son père ; il la posait sur le sol, lui faisait les prosternations rituelles et jurait de le venger.

Sur le côté gauche de la scène, assis devant une table éclairée de cierges, se tenaient deux hommes : un chanteur, qui accompagnait toute l'action d'un récitatif chant dont le sombre accent était en harmonie avec le sujet, et un musicien qui jouait d'une longue guitare. Et cette foule, puérile et souriante, courbée à tout propos en des salutations sans fin, prenait un vif plaisir à ces drames sanglants, d'un si impressionnant réalisme. Quelle véhémence sauvage se cache donc sous des apparences si effacées et si douces !

Je consacrai une autre soirée aux concerts. Ils se composent d'une petite salle entourée d'une galerie supérieure, avec, dans le fond, une scène minuscule. Pas de sièges, ni de bancs,

mais des nattes, sur lesquelles les spectateurs, assis les jambes croisées, boivent et mangent, comme au théâtre.

En scène, deux femmes seulement, toutes les deux assises. L'une avait, devant elle, sur un escabeau, un livre ouvert, dans lequel elle lisait, en chantant, tandis que l'autre l'accompagnait avec la longue guitare. La liseuse déclamait et chantait avec une ardeur, une passion d'une véhémence extraordinaire. Tout son corps était en mouvement et cela atteignait parfois à un paroxysme voisin de l'épilepsie. Les yeux roulaient, la bouche se tordait, la tête tombait sur la petite table, les doigts se cramponnaient au meuble, tandis que la voix sombrait dans un accent désespéré. La joueuse de guitare n'accompagnait pas seulement avec son instrument, mais aussi par de curieuses onomatopées de la gorge et des bourdonnements de lèvres du plus singulier effet.

Ce qui me plaisait en tout cela, c'est qu'à aucun moment on ne percevait rien de trivial ni de grossier et que le ton en était toujours profondément original. On ne peut lui comparer que les chants si passionnés et si tristes de l'Andalousie, où l'amour frénétique, le sang et la mort, tiennent également une si grande place. Il y a d'ailleurs, entre des deux races, des ressemblances troublantes. Dans un autre de ces concerts de Kioto, j'ai par exemple un danseur dont les pas rappelaient beaucoup ceux des danseurs des « bailes » sévillans. Et puis, des gestes, des traits, des expressions de visages et jusqu'à des noms : Watanabe, Miura, Iro, fréquents au Japon et qu'on a la surprise de retrouver en Espagne.

On avait déjà indiqué des similitudes, pour la langue, entre les Japonais et les Basques. Dans les constatations – bien superficielles du reste, je l'avoue – faites ci-dessus, il ne s'agit plus des seuls Basques, mais de la généralité des Espagnols. Mystères des migrations, des cataclysmes, des mélanges préhistoriques ! Je sou mets le cas à notre ami et collaborateur, Albert Maybon, qui ces jours-ci, publiait, ici même, un intéressant article sur les hypothèses relatives aux origines communes des civilisations d'Extrême-Orient et d'Orient, par conséquent d'Occident. Sujet passionnant entre tous, car nous connaissons si peu de l'histoire humaine !

1^{er} juillet 1926

Source : A.D. Lot-et-Garonne, ROD-25/3 (J. Rodes n'a pas indiqué le nom de la revue ou du journal)

Document 20

L'amour et les mœurs en Chine. Une curieuse pédagogie

Les Chinois, comme d'ailleurs tous les peuples d'Extrême-Orient n'ont pas, de la vie sexuelle, la même conception que les Occidentaux. L'amour physique, qui reste, pour nous, une chose occulte, cachée sous le voile conventionnel des sentiments, et dont la réalisation par l'image semble, à nos moralités, une intolérable inconvenance, ne leur inspire, à eux, nulle honte. Non pas qu'ils n'aient aucune pudeur, mais cette pudeur n'est ni pareille ni égale à la nôtre, bien qu'elle soit, à certains égards, beaucoup plus exigeante. Ainsi par exemple un mari, apercevant sa femme dans la rue, poursuit son chemin sans paraître la voir. Rien ne pourrait le mettre dans une confusion plus grande que d'être obligé, par les circonstances de la rencontre, de la reconnaître ainsi publiquement.

Je parle évidemment des masses chinoises en Chine et non de ceux qui, à notre contact, ont modifié leurs façons de vivre et leurs manières d'être à un degré de bouleversement qu'on ne peut imaginer.

Cette apparente contradiction entre une telle délicatesse dans la relation des sexes et un si libre érotisme est dû sans doute, d'une part, à ce que des rites méticuleux règlent étroitement la tenue extérieure et, d'autre part, à ce qu'aucune tradition religieuse, aucune aspiration puritaine ne discréditent, dans leur esprit, l'œuvre de la chair et les organes de la génération.

Si l'idée du « péché » – qui, d'après Anatole France, est un vif stimulant pour les choses de l'amour – leur fait de la sorte entièrement défaut, elle est avantageusement remplacée, chez eux, par une salacité extrême et un goût très prononcé pour tous les raffinements vénusien.

*

Les mœurs célestes, si rigides sur certains points, m'imposent, à cet égard, aucune contrainte. Cela crée, entre les Chinois et le monde ancien, de singulières similitudes. C'est une conception de la vie très parente et un état social identique, [qui] en permet, après tant de siècles révolus, la même réalisation. En Chine, en effet, comme chez les Romains notamment, l'existence de l'esclavage et la misère du plus grand nombre facilitent la recherche de toutes les jouissances à une petite classe de privilégiés disposant de la puissance et de l'argent : les mandarins et surtout présentement les chefs militaires, auxquels se joignent les banquiers et tous ceux qui se sont enrichis dans les affaires industrielles et commerciales.

Tout un commerce de filles et de garçons est suscité pour les besoins de villes comme Pékin, Shangaï, Canton et quelques autres capitales provinciales. Il est alimenté par la vente des enfants, qui a lieu, pour les filles, en tous temps, mais qui s'étend aux jeunes garçons aux époques de disette et aussi par leur enlèvement. L'un des crimes les plus fréquents, dont les tribunaux, sur le territoire des Concessions étrangères, ont à juger est le vol d'enfants. On peut présumer, de là, ce qu'il en est en territoire purement indigène ; c'est l'une des principales opérations des bandes de pirates qui écument les rivières et les campagnes dans la région cantonaise.

Ces enfants sont achetés ensuite comme esclaves, les filles étant destinées à être courtisanes. Dans le Nord, à Shangaï, à Tientsin, à Pékin, des sortes d'impresarios les éduquent, faisant ainsi, des garçons, des artistes de théâtre ; des filles, des chanteuses ; vendant ou louant les uns et les autres, à de riches personnages, pour un prix fort élevé. C'est en cela que ces mœurs évoquent le plus la décadence romaine, car l'éducation particulière donnée à ces captifs des deux sexes – poésie, musique, art des réparties vives et spirituelles, auxquels s'ajoutent des exercices moins innocents – nous reporte au temps du *Satyricon* de Pétrone.

Des voyageurs ou résidants de Chine nous ont donné là-dessus des renseignements précis. Au XVIII^e siècle, Barrow et Huttner, de la mission MacKarney, et le Français de Guignes, de la mission hollandaise. Pour la période actuelle, une *Histoire de la prostitution en Chine*, du Hollandais Schlégel, une communication à l'Académie de Médecine, du docteur Matignon, médecin de la Légation de France, à Pékin, et tout récemment, le roman *Bijou de ceinture*, œuvre d'un sinologue distingué, M. Soulié de Morant.

Sauf qu'il n'y a pas d'esclavage au Japon et que le vol d'enfants y est inconnu, la classe inférieure y pratique, en ce qui concerne du moins les femmes – comme il résulte du recrutement des « yoshiwaras » et des unions temporaires avec des Etrangers – une amoralité pareille. Avec des nuances cependant. Les courtisanes japonaises, étant des femmes libres, peuvent redevenir et redeviennent en fait, plus souvent que partout ailleurs, de bonnes épouses et mères de famille. En Chine, l'état d'esclave enlève, à la malheureuse fillette prostituée, toute possibilité de relèvement.

Par contre, les Chinois sont, en ces matières, vis-à-vis des Blancs, beaucoup plus exclusifs. Un Céleste vendra bien une fille, à un « diable d'Occident », mais jamais il ne la lui louera, parce qu'il sait qu'ensuite, souillée en quelque sorte, aux yeux de ses congénères, par une telle accointance, aucun de ceux-ci ne consentira désormais, ni à la prendre pour concubine, ni même à avoir avec elle le plus furtif rapport.

*

On sait que les sciences sont encore, chez les Chinois, à l'état rudimentaire. Il en est une cependant que, grâce au penchant salace mentionné plus haut, ils possèdent à fond : celle du plaisir érotique et des moyens propres à l'accroître, particulièrement des aphrodisiaques. Leur pharmacopée est à ce sujet aussi curieuse qu'abondante. Parmi les ingrédients utilisés dans ce but, on peut citer la fameuse plante de Corée : « Gin-Sing », la corne de cerf en poudre etc... mais le médicament qu'ils emploient le plus est à base de semence humaine. Barrow, qui – d'une façon bien inattendue, étant donné la pudibonderie anglaise – le signale, dans sa relation de voyage, dit qu'ils possèdent, là, une science ignorée des Européens, qu'il appelle : la spermatologie.

Les Chinois, estimant cela naturel et n'y voyant pas malice, remplissent leurs journaux d'annonces et couvrent les murailles d'affiches illustrées, où ces produits spéciaux et leur destination sont vantés en des termes d'une crudité qu'aucune périphrase n'atténue. Il est arrivé que les autorités étrangères, à Shanghaï par exemple, pour des affichages de ce genre dans l'intérieur de leurs Concessions, ont poursuivi des pharmaciens indigènes. Ceux-ci se sont toujours défendus, en affirmant que leurs compatriotes, accoutumés à ces réclames, n'y trouvent aucune inconvenance.

*

Ce goût pour une sensualité, qui ne s'embarrasse d'aucune de nos restrictions, se manifeste, d'une manière plus éclatante encore, par l'image. Et c'est par là peut-être que la mentalité des Célestes se montre le plus profondément différente de la nôtre. Ce que nous jugeons en effet très répréhensible, ce que, dans tous les cas, nous ne regardons que sous le manteau, l'enfermant soigneusement dans l'« enfer » de nos bibliothèques et de nos collections, est mis, par eux, sous les yeux des enfants, pour leur éducation.

Cette pédagogie, à notre sens si bizarre, est en grande partie due sans doute à la coutume des mariages précoces. On croit devoir instruire ainsi, des mystères de l'union conjugale, des enfants appelés de bonne heure à vivre en couple.

Ce fait, bien connu de tous ceux qui ont vécu en Chine, serait également exact pour le Japon, où ces gravures obscènes abondent. « Ces images, disent les Goncourt, dans leur *Journal*, ne seraient pas, comme on l'a cru jusqu'ici, des images à l'usage des maisons de prostitution, elles seraient destinées à faire l'éducation des sens des jeunes mariés ; et dans un volume illustré par la fille d'Hokousaï, racontant le mariage et tous ses épisodes, on voit roulée près du lit des jeunes époux, une série de "makino" qui doivent être une collection de ces images. »

Ainsi qu'on le voit par des aquarelles chinoises de ce genre, sur soie, dans lesquelles figurent souvent, en témoins, des enfants en bas âge ou de bons vieillards souriants, cette

imagerie initiatrice n'a nullement le caractère de perversité, le ragoût de chose défendue, qu'ont chez nous, de pareils dessins, qualifiés obscènes. Ce qui montre du reste que toute idée du « mal » est absente, c'est que ces gravures sont mises en vente très ouvertement. Les Chinois, de même que les Japonais, ne commencent à cacher ce commerce que dans les grands ports où les Etrangers et surtout la presse inspirée par les Y.M.C.A. lui font la guerre. Je me rappelle avoir vu un colporteur vendre de ces images, imprimées à la façon d'Epinal, qu'il exposait publiquement à même la chaussée, dans la principale rue du port de Chéfou, au Chantoung. Les amateurs et les curieux – parmi lesquels se trouvaient des enfants – étaient nombreux autour de son étalage. Le bon marché et le facile écoulement de cette imagerie populaire la rendent d'ailleurs encore plus significative.

*

Il serait vain de vouloir, de notre point de vue, juger sévèrement ces mœurs. Celles-ci sont déterminées par la nature spécifique de ces races d'Extrême-Orient et par un très lointain atavisme. Il sied au surplus de constater qu'elles n'ont nullement affaibli le lien, si fort là-bas, de la famille, ni porté atteinte à une vitalité prodigieuse, qui se manifeste par une natalité très supérieure à celle de la race blanche.

Considérons donc strictement ces images en observateurs, notre moralisme perdant ses droits, vis-à-vis d'êtres décidément construits autrement que nous. Elles offrent du reste un indice qui ne doit pas être négligé par l'ethnographe.

Cette propriété révélatrice apparaît bien si on compare par exemple les dessins des Chinois à ceux des Japonais. On connaît ceux-ci et on sait par quelle sorte de sadisme sauvage et par quelle outrance des détails érotiques ils se signalent. L'acte d'amour, toujours le même, y est un combat si frénétique et si acharné qu'il a toutes les apparences d'un meurtre. Et cela correspond bien au caractère forcené et sombre, au goût du sang, au violent réalisme, qui apparentent si étrangement le Nippon à l'Espagnol.

Les aquarelles érotiques des Célestes ont par contre la finesse mignarde, l'ingénieuse invention, de viveurs délicats qui se complaisent aux jeux divers de l'amour physique, conçu comme un passe-temps agréablement varié et non plus comme un drame uniforme et un cruel délire. Il faut tenir compte de cette complexion anacréontique dans l'évaluation de leur psychologie.

Source : Jean Rodes, *Voyages d'un curieux. Extrême-Orient*, pp. 116-122.

Document 21

Pendant plus de trente ans, j'ai parcouru le vieux monde, envoyé spécial de nos plus grands journaux, chargé de suivre des événements considérables. Maintes fois, l'Afrique et l'Asie, l'Orient et l'Extrême-Orient, reçurent ainsi ma visite. Mes correspondances donnaient surtout, selon la norme habituelle, imposée par le public, une analyse détaillée des faits politiques, avec leur atmosphère. Mais en même temps je tenais, pour moi-même, à chacun de mes voyages, un carnet où je notais les plus significatives anecdotes, ainsi que mes observations sur la psychologie des races et sur certaines individualités particulièrement représentatives. J'étais curieux de leur conception, morale ou amoral, de la vie, des mobiles habituels de leur conduite et, selon l'expression de Stendhal, de la façon dont ils cherchaient le bonheur.

Ces choses-là ne trouvent généralement pas de place dans les colonnes d'un journal. On croit en effet devoir passer sous silence, dans les impressions sur les pays exotiques, tout ce qui est par trop contradictoire avec nos mœurs [...]

Ce sont, si l'on veut, les Mémoires d'un aîné, qui en a du reste bien d'autres sur l'Orient, sur l'Indo-Chine et le Japon, sur l'Espagne et sur l'Italie. Il a voyagé avec passion, les yeux très ouvert, dans ces diverses contrées du monde, et il espère n'être pas au bout de sa course. Sans doute aura-t-il souvent encore l'occasion de boucler sa valise.

Il juge inutile de signer ce livre, de même que tous ceux qu'il publiera par la suite. Ceux qui le connaissent le reconnaîtront, et ce sera très bien ainsi.

Source : *Notes sur l'Afrique dévote et luxuriante. Algérie, Tunisie, Maroc* (2^e exemplaire, 23 J 9), Préface.

Document 22

22 avril [192]7

Monsieur ROUME
Président de la Société de Géographie
Gouverneur Général Honoraire des Colonies
1, avenue Montaigne Paris

Monsieur le Président,

J'ai eu, il y a quelques jours, la visite de M. Jean RODES, voyageur de Chine bien connu, grand ami de notre Société et d'ailleurs titulaire de plusieurs de nos Prix. Voici, incluse, la liste de ces principaux ouvrages.

Monsieur Rodes désirerait partir en mission en Indochine et en Chine pour y étudier tous les graves évènements qui s'y déroulent en ce moment. Il est d'accord avec le Ministère des Colonies et en particulier avec M. Régismanset en ce qui concerne le côté matériel de sa mission et pour le patronner, il nous demande l'égide de la Société de Géographie, si donc vous le voulez bien, je me permets de vous soumettre ci-inclus une demande de Mission en faveur de M. Jean Rodes, adressée au Ministre des Colonies.

D'autre part, permettez-moi aussi de vous rappeler l'hypothèse dont vous m'aviez entretenu : de demander à M. Lacroix une conférence sur son récent voyage. J'ai vu M. Lacroix à deux reprises au moment du Congrès des Sociétés Savantes, mais je n'ai pas voulu entamer la question.

Enfin, veuillez trouver ci-joint une lettre qui est arrivée impersonnellement à M. le Président de la Société de Géographie, avenue d'Iéna et qui demande le concours de notre Société en faveur des sinistrés du cyclone de Tamatave. Je ne crois pas que notre Association puisse apporter d'autre concours que celui d'une petite somme prise sur son Fonds d'Assistance, lequel Fonds est entre les mains du Colonel Sadi-Carnot ; à la prochaine Commission Centrale on pourra lui en parler si vous l'estimez bon et utile.

Je vous prie de trouver encore, ci-joint, le texte de la lettre au Ministre dont l'envoi a été décidé au cours de la dernière Commission Centrale ; si vous en approuvez les termes, je vous serais très reconnaissant de vouloir bien la signer.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mon dévoué respect.

Le Secrétaire Général

Source : BnF, SG Colis n° 76 (4316)

Document 23

Paris, le 22 avril 1927

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur d'attirer votre bienveillante attention sur Monsieur Jean RODES qui a déjà accompli plusieurs missions en Chine et a écrit de très intéressants volumes sur ce pays, lesquels lui ont valu le titre de Lauréat de notre Association.

Monsieur Jean Rodes désirerait vivement, étant donné les évènements actuels, retourner en Indochine et en Chine pour y continuer ses études, la Société de Géographie lui a accordé une mission et je viens de solliciter, en sa faveur, l'appui de votre autorité.

Daignez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

Le Président de la Société

Gouverneur Général Honoraire des Colonies

Source : BnF, SG Colis n° 76 (4316)